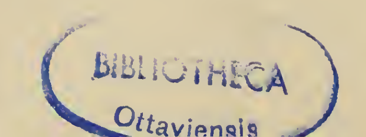


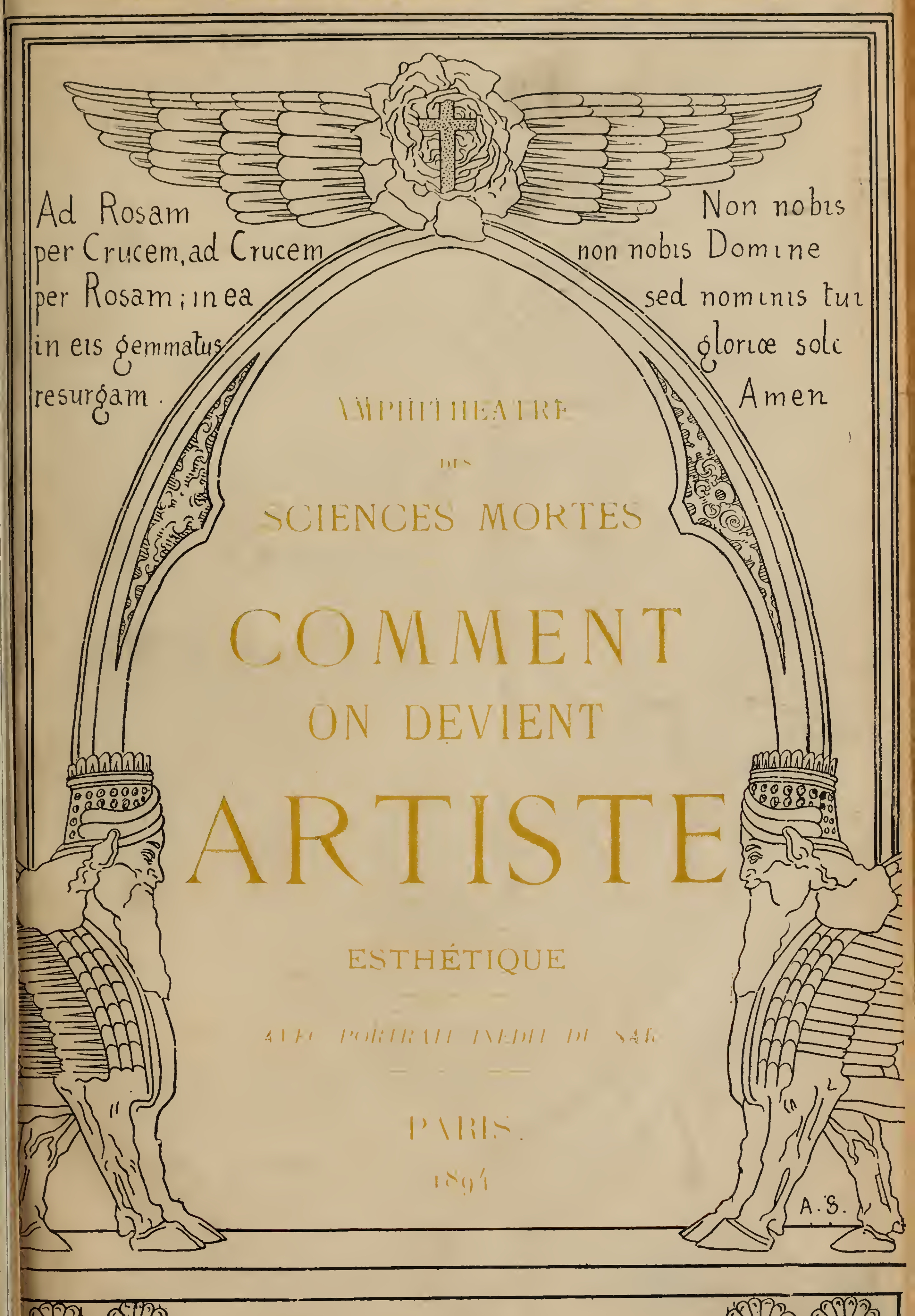





LIBRO LIBER


BIBLIOTHECA
Ottaviensis

SAR MÉRODACK J. PELADAN



A Gabriel Monod

IL A ÉTÉ TIRÉ DE

COMMENT ON DEVIENT ARTISTE

ESTHÉTIQUE (III)

protecteur des arts

DE

L'AMPHITHÉATRE DES SCIENCES MORTES

en l'an COMME DE 1894

COMMENT ON DEVIENT MAGE

de la persécution des arts

ET DE

COMMENT ON DEVIENT FÉE

ETHIQUE (I) ET EROTIQUE (II)

DE

L'AMPHITHEATRE DES SCIENCES MORTES

5 exemplaires	*sur papier*	*Japon*	*à 20*	*francs*
5	—	*Whatmann*	*à 15*	—
10	—	*Hollande*	*à 12*	—

NUMÉROTÉS A LA PRESSE

AVEC UN PORTRAIT INÉDIT DU SAR

Sympathie & gratitude pour mon ordre

Sar Peladan

A

MM.

RENÉ BENOIST (*Moniteur*)
FELICIEN CHAMPSAUR (*Journal*)
VICTOR DE COTTENS (*Voltaire*)
HENRI DE CURZON (*Gazette de France*)
FELICIEN PASCAL (*Libre Parole*)
CHASSAIGNE DE NERONDE (*Observateur Français*)
J. T. (*Débats*)
JEAN RAPHANEL (*Revue d'Art dramatique*)

qui seuls, à Paris, ont rendu compte de

BABYLONE

Tragédie en 4 actes

Représentée cinq fois sur le théâtre de la Rose † Croix, au Dôme Central, Palais du Champ-de-Mars, Les 11, 12, 15, 17, 19 avril 1893,

J'ÉLÈVE CETTE STÈLE et je veux que plus tard, quand mon Art aura vaincu, leurs noms restent inscrits au seuil de l'œuvre.

S. P.

AMPHITHÉATRE DES SCIENCES MORTES

III

COMMENT ON DEVIENT
ARTISTE

ESTHÉTIQUE

AVEC UN PORTRAIT INÉDIT DU SAR

L'ŒUVRE PELADANE

La Décadence latine (Éthopée)

I. Le Vice suprême (1884).
II. Curieuse (1885).
III. L'initiation sentimentale (1886).
IV. A Cœur perdu (1887).
V. Istar (1888).
VI. La Victoire du mari (1889).
VII. Cœur en peine (1890).
VIII. L'Androgyne (1890).
IX. La Gynandre (1891).
X. Le Panthée (1892).
XI. Typhonia (1893).
XII. Le Dernier Bourbon (1894)

PROCHAINEMENT

XIII. La Lamentation d'Ilov.
XIV. La Vertu suprême.

Amphithéâtre des sciences mortes

I. Comment on devient mage (éthique), in-8° 1891 (Chamuel).
II. Comment on devient fée (érotique), in-8° 1892 (Chamuel).
III. Comment on devient ariste (esthétique), Chamuel.
Constitutions de l'ordre de la Rose † Croix du Temple. . . 1 fr. 50

Théâtre (Œstrie)

Le prince de Byzance (refusé à l'Odéon et à la Comédie-Française).
Babylone (tragédie en quatre actes).
Le fils des étoiles, en 3 actes (représenté à la Rose † Croix).
Prométhée (trilogie).
Orphée (tragédie).
La Rose † Croix, mystère en 3 actes.
Le Mystère du Graal, en 5 actes.

LA QUESTE DU GRAAL

Proses choisies des dix premiers romans avec 10 compositions et un portrait de Séon. (Ollendorff), 3 fr. 50.

Oraison funèbre du docteur Adrien Peladan . . . . . . 1 fr. »
Oraison funèbre du chevalier Adrien Peladan. . . . . 1 »

La Décadence esthétique (Hiérophanie)

I. à IV. L'Esthétique au Salon de 1881-84 (1 vol. in-8°), 3 f. 50, premier tome de l'art ochlocratique, avec portrait.
V. Félicien Rops (épuisé).
VI. L'Esthétique au Salon de 1884 (*L'Artiste*).
VII. Les Musées de province.
VIII. La Seconde Renaissance française et son Savonarole.
IX. Les Musées d'Europe, d'après la collection Braun.
X. Le Procédé de Manet.
XI. Gustave Courbet.
L'Esthétique au Salon de 1885 (*Revue du Monde latin*).
XIII. L'Art mystique et la critique contemporaine.
XIV. Le Matérialisme dans l'Art.
XV-XVI. Le Salon de Peladan, 1886-1887 (Dalou).
XVII. Le Salon de Peladan, 1889.
XVIII. Le Grand Œuvre, d'après Léonard de Vinci.
XIX. Les deux Salons de 1890 avec trois mandements de la R. † C. (Dentu).
XX. Les deux Salons de 1891.
XXI. Les deux Salons de 1892.

(Introduction à l'histoire des peintres de toutes les écoles, depuis les origines jusqu'à la Renaissance, avec reproduction de leurs chefs-d'œuvre et pinacographie spéciale, in-4°, format du Charles Blancs. Parus : *L'Orcagna* et *l'Angelico*, 5 francs. — *Rembrandt* 1881 (épuisé).

SOUS PRESSE

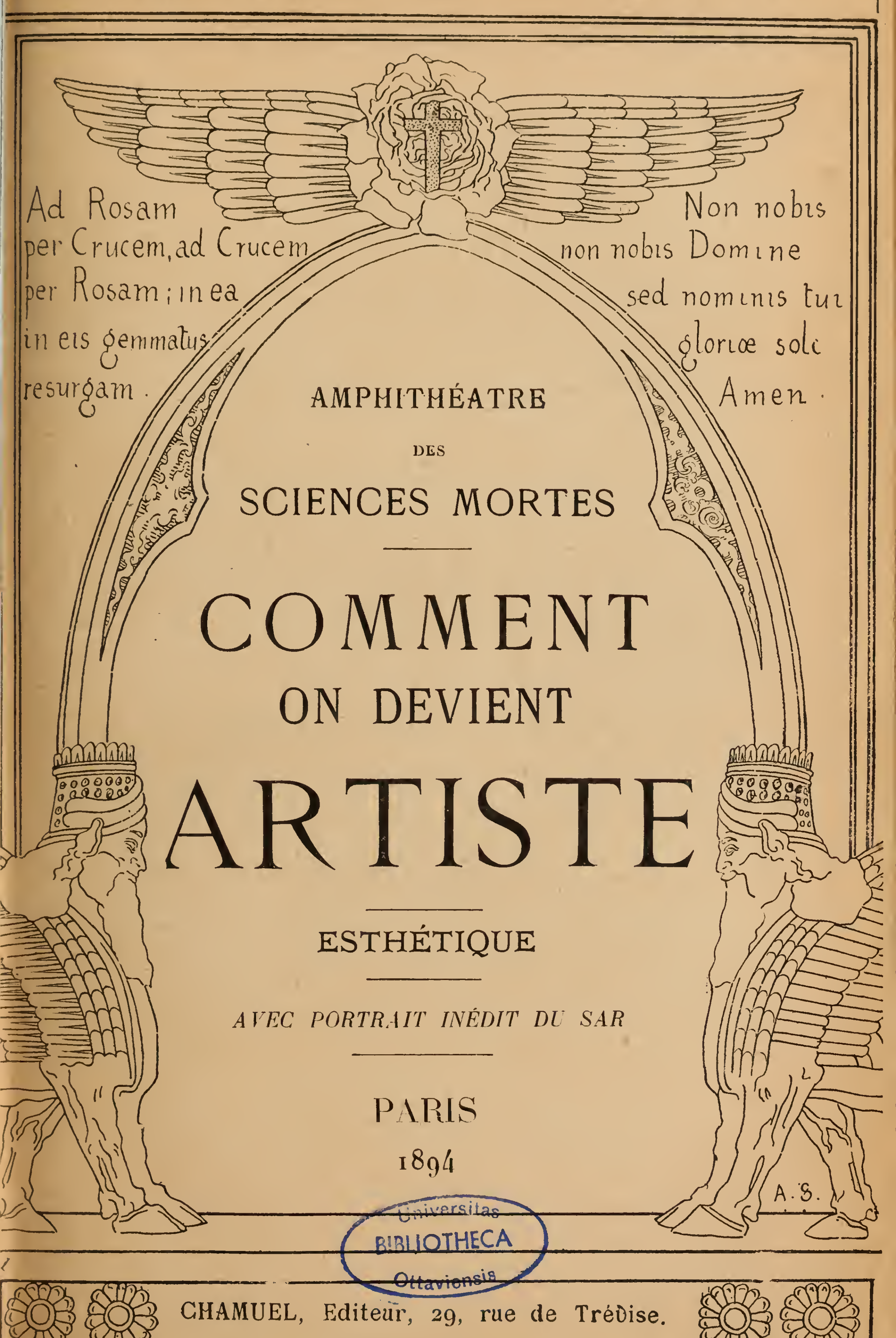
L'ART IDÉALISTE & MYSTIQUE

Doctrine de la Rose † Croix, 1 vol. in-18.

CATÉCHISME INTELLECTUEL DE L'ORDRE ROSE † CROIX



SAR MÉRODACK J. PELADAN



AMPHITHÉATRE

DES

SCIENCES MORTES

COMMENT ON DEVIENT ARTISTE

ESTHÉTIQUE

AVEC PORTRAIT INÉDIT DU SAR

PARIS

1894

CHAMUEL, Editeur, 29, rue de Trévise.

NOTVLE

Le présent traité, *Troisième* de L'AMPHITHÉATRE DES SCIENCES MORTES, a été annoncé depuis deux ans, sous ce titre :

COMMENT ON DEVIENT ARTISTE

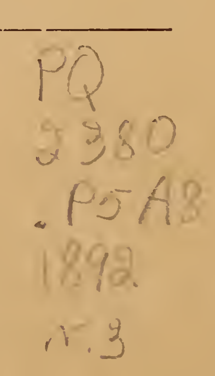
Mais, à l'écriture, il m'a paru que c'était trop restreindre l'enseignement de le borner à ceux qui œuvrent ; aujourd'hui il envisage ce nombre bien plus grand qui sent l'œuvre idéale et je l'intitule :

COMMENT ON DEVIENT ARISTE

Tandis que la pensée de l'auteur se modifiait, les annonces ont continué à porter : Comment on devient Artiste.

Voilà pourquoi le lecteur verra ARISTE sur les folios et ARTISTE sur la couverture, afin qu'il sache bien que c'est le même ouvrage, modifié pendant son éclosion.

J. P.



A LA MÉMOIRE

DE

ARMAND HAYEM[1]

Voici déjà longtemps que vous êtes parti ; et malgré les belles amitiés qui ornent ma vie, mon regret ne cesse pas et Votre place reste vide.

Souvent, avec mélancolie, je pense à toutes les nobles choses qui sont mortes avec Vous, inexprimées.

Votre âme enfantait les grands desseins d'une sorte naturelle. Vous parliez de restaurer Ierouchalaïm, de rebâtir le Temple. A l'étroit dans la vie mesquine d'Occident, vous rêviez une immense aventure orientale.

[1] Armand Hayem a publié : *Le Don Juanisme* (Lemerre), monographie à rapprocher du Dandysme de d'Aurevilly ; *Don Juan d'Armana* (drame, Lemerre), et en sociologie : *l'Etre social, Du principe des nationalités. — Fédéralisme ou Césarisme.*

Un seul volume a paru de ses œuvres posthumes qui doivent en comprendre une dizaine : *Vérités et Apparences* (Lemerre).

[1] ... Un frère d'Armand Hayem, Charles, le collectionneur, homme riche mais illettré, amateur mais igno-

Au lieu de cela, pour complaire à Votre famille qui ne comprenait pas Votre éclatante supériorité, Vous consentiez à l'encanaillement, Vous étiez conseiller général de je ne sais quoi, Vous, âme de héros, esprit de métaphysique.

D'Aurevilly me dit un jour de 1884 : « Je veux partager avec vous ce que j'ai de meilleur : l'amitié d'Armand Hayem ! » et le Connétable se connaissait en amitié : il ne sut pas cependant toujours reconnaître ce qu'il avait de meilleur : ce grand homme avait une telle pudeur de vieillir qu'il ne voulut à sa fin nul de ceux qu'il avait

rant, se fit donner ou paya à vil prix le portrait que Emile Lévy avait fait de d'Aurevilly et que le Connétable refusa parce qu'il le jugeait d'aspect fantomatique.

La Rose † Croix, en 1893, ayant décidé de rendre des honneurs extraordinaires à d'Aurevilly, je demandai au sieur Charles de bien vouloir exposer ce portrait. Il me répondit « que cette toile était trop sortie et ne sortirait plus de chez lui ». Notez qu'il s'agissait de transporter le tableau du 78 du boulevard Malesherbes au Dôme Central, pour honorer I. B. d'A. en le mettant en chapelle, entre Dante et Wagner, et que de son vivant le grand écrivain daignait fréquenter chez le sieur Charles. J'ai promis de révéler cette conduite, je tiens parole.

On m'a souvent reproché de défendre les juifs ; à la vérité, j'ai surtout été fidèle à mon amitié pour Armand Hayem, l'être le plus exquis que j'ai connu. Quant au collectionneur Charles, j'achèverai de lui payer ma dette, en conservant à la ville et au monde sa façon de dire son admiration pour Gustave Moreau : « J'AI PLACÉ cent mille livres sur la tête de Gustave Moreau. »

aimés. Cet esthète s'entêta à ne pas décroître devant les yeux qui lui étaient chers. La dernière fois que je le vis, huit mois avant sa mort : « Mon ami — me dit-il — et vous savez ce que vaut ce mot, de vous à moi — ne venez plus, car je n'y suis plus — mon fantôme seul est devant vous et je ne veux pas qu'il efface ma véritable image. Le dernier service à rendre au vieil aigle, c'est de le laisser mourir seul. »

Paroles tragiques et inoubliables, scène digne de Sophocle.

Vous, mon ami Armand, Vous n'avez rien dit ; la nausée de la vie médiocre Vous est montée au cœur, si douloureusement et d'un seul coup, que Vous êtes mort de Votre pensée. La santé, du reste, manquait seule aux dons merveilleux que Dieu Vous fit : avec elle, Vous auriez secoué le cadre étroit qui Vous enserrait et on eût vu quelque éclat digne de Vous et de mémoire.

Vous avez été pour moi comme un frère aîné : nos causeries de Saint-Grâtien, de Macolin, de Hyères, je me les remémore en leur complexité. Du mouvement chevaleresque, Vous passiez sans transition à la vue lucide de l'homme d'État, et Vous étiez gai parfois ; j'entends encore « votre rire de cristal », comme disait celui que nous appelions le Grand Ami.

Quelque jour un critique, c'est-à-dire un journaliste d'un journal vénéré, Vous découvrira, et Vous aurez alors les éditions d'une gloire tardive.

Moi, je Vous regrette simplement parce que Vous me manquez : je glorifie en Vous l'ami dévoué et charmant que m'avait donné le Connétable.

Si Vous pouviez lire ceci, il Vous plairait. théoricien du Don Juanisme, ce souvenir de sentiment mieux encore que de mémoire intellectuelle.

Je Vous donnai mon quatrième roman : A Cœur Perdu; *je Vous donne aujourd'hui mon troisième traité magique, afin que Vous soyez inscrit dans mes deux chantiers de lumière.*

Que ces tristes pensées que j'enguirlande autour de Votre tombe témoignent de ce que Vous étiez au secret de vous-même ! Peu le savent et moi seul ai l'autorité de le dire.

Le monde n'a connu qu'un homme beau, spirituel, généreux, et, ô destin ! conseiller général.

J'ai connu une âme de héros, un esprit de métaphysique ; et au moment ou j'achève un nouvel effort, je le mets sous l'invocation de Votre souvenir, Grand Ami.

SAR PELADAN.

AU DIABLE

Par le nom le plus bas qu'on t'ait infligé : Sathan, Lucifer, — Démon, Diable, je te salue de ma pitié.

Quomodo cecidisti, Lucifer? *Quel que soit ton crime, il n'est pas de ceux que l'homme peut juger. Quel que soit ton dam, il n'est pas de ceux que l'homme peut concevoir.*

Quoi que tu sois devenu par ton péché, tu as été le plus parfait des esprits créés : et cela suffit pour que, respectant ton ancien éclat, je m'approche avec compassion.

Ayant dans ma mesquine sphère subi l'injure plus qu'aucun de ce siècle, j'ai rêvé parfois à déblayer la montagne de calomnies que l'humanité entassa sur ton nom ; et trois lignes de l'Aréopagite m'ont suffi pour te rendre ta figure de coupable, qui m'apitoye sans m'effrayer.

Au langage familier, on envoie au diable qui vous ennuie ; au langage sacré, hélas! on attribue au Démon toute la malice humaine.

Ah! pourquoi as-tu payé, depuis les siècles, les tristes frais de l'humanité indigne? On a dit que tu poussais la main de tous les assassins : tu pousses donc aussi les armées? On a dit que tu versais tous

les poisons : tu inspires donc Gréard et tous les pédagogues d'athéisme.

Ah ! pauvre Lucifer, l'homme t'attribue, avec sa scélératesse, sa bêtise.

C'est toi qui radotes dans les tables, c'est toi qui commandites tous les escrocs du spiritisme. Le père Ventura a dit que nul magnétiseur ne pouvait opérer sans toi et l'abbé Le Canu a écrit ton histoire, et celle de la guerre que tu fais à Dieu (sic) *et aux hommes.*

Si obscuré que tu sois en ton principat des esprits, tu as pu te tromper sur toi-même et te perdre, mais tu n'as pu te tromper sur ton Créateur. La rage de l'insulte, en te touchant, va jusqu'à blasphémer Dieu.

Lorsque le Christianisme se fonda sur les ruines païennes, il y avait une telle habitude de pensées panthéistiques et une conception si pneumato-morphique de la nature, que les premiers Pères, allant au plus pressé, traitèrent de diableries toute superstition trop difficile à expliquer, et tu héritas du paganisme en discrédit ; l'esprit lyrique et cocasse du moyen âge te dessina en caricature. Mais des brutes scélérates conçurent l'idée d'un Dieu du mal et tu eus pour fidèles la crapule, le crime. l'ignorance, toi l'ancien prince des esprits.

Maintenant, on t'oublie : la science, peu à peu. découvre la maladie là où il y a quatre cents ans on aurait vu encore ta griffe.

Et moi, platonicien lucide et catholique fervent. je te visite en pensée, selon qu'il est dit aux œuvres de miséricorde, esprit prisonnier, esprit puni ; et

comme je sens en moi palpiter le sang daïmonique, j'essuye de ton visage la boue que la méchanceté humaine t'a jetée.

Si tu n'es qu'un méchant privé de toute intelligence, je ne te crains point : qu'est-ce qu'un esprit devenu idiot, c'est-à-dire méchant? Si tu es, comme je crois, un grand pécheur, mais lucide en ton expiation, reçois la consolation de ma pensée et le rafraîchissement de ma charité.

L'humanité est ce fils de Nouah qui tourna en dérision la déchéance de son père ; je suis Sem, je te respecte dans ton infortune, comme je t'admire dans la splendeur de ton origine.

Les Bené-Œlohim étaient les fils de ta volonté et je voudrais croire que je viens d'eux ; ceci, qu'on le regarde comme l'élan confus du plus humble au plus grand et au plus malheureux d'une même race.

S. P.

AD ROSAM PER CRUCEM

Le 16 novembre 1893, j'arrivai à la gare frontière de Baisieux par le train qui part de Bruxelles à 7 h. du matin. Je venais de prêcher la Beauté sainte à Bruges, à Gand, à Louvain, à Anvers, à Leyde, à la Haye, à Bruxelles ; j'avais instauré dans toutes ces villes un consulat de la Rose † Croix ; Lucas de Leyde, Memling et les Van Eyck s'étaient révélés à moi, avec le sublime maréchal d'Anvers, et j'emportais autant d'enseignements que j'en avais laissés sur mon passage.

En outre, mes commandeurs m'avaient averti qu'un Américain, séduit par l'idée du moutier esthétique, retardait son départ et m'attendait à la gare du Nord même, à l'arrivée du train.

J'étais dans un moment presque heureux : la conscience du devoir accompli, l'espoir de réalisations inespérées, et j'élevais mon âme en une muette action de grâces à mon seigneur le Saint-Esprit qui m'avait protégé et conduit.

Je voyais surtout le riche Américain donnant une vieille abbaye à la Rose † Croix, et déjà Monsalvat restauré resplendissait dans ma pensée ; je murmurais le Credo de Parsifal lorsqu'on cria :

— Visite de la douane, tout le monde descend.

Alors je regardai l'ignoble gare boueuse, humide sous un ciel sale et pluvieux, et je me souvins de ma mésaventure nationale, une quinzaine auparavant.

C'était à Tourcoing : j'attendais le train qui allait me mener en pays wallon ; la douce France soudain m'apparut sous les traits d'un honnête gendarme qui d'une voix d'arrestation me cria :

— Vos papiers!

Il n'y avait plus de Monsieur déjà : il y avait la curiosité et la facétie d'un chef de gare qui lançait l'homme au sabre sur moi.

J'aurais pu manquer de papiers. Après un interrogatoire où je fus menacé de prison et autres aménités, le représentant de la France égalitaire s'écria :

— Et aussi, pourquoi n'avez-vous pas l'habit d'un honnête homme !

Je ne demandai pas à ce bicorne quelle était, à son gré, la livrée de la vertu, ne tenant pas à prolonger le discours avec ce doux Français ; mais je m'examinai : j'avais sur la tête une toque d'astrakan que j'estime commode en voyage, une capote en drap de berger, excellente contre le froid, et des bottes de daim, souples comme des bas ; il paraît que l'ensemble de cela est déshonnête.

Quelques moments plus tard j'étais à Bruges, parmi les membres de l'Exelsior, et j'oubliai les adieux que m'avait fait ce qui s'appelle mon pays :

— Visite de la douane, descendez donc !

On me fit passer entre des barrières de pacage, et un homme en blouse me mit dans la main un

sale morceau de zinc comme s'il me donnait un abraxas.

Il fallut ouvrir sa malle, ce que je fis sans murmurer, car, malgré l'absence de gendarme, il y avait là de ces mines de vieux militaires que je crains plus en plein jour que les hommes à casquettes la nuit : ils avaient la face dure, l'œil insolent ; parmi eux, un homme en chapeau haut de forme.

Soudain une blouse plongea sa patte dans ma malle et en tira des chemises ; je crus que cet homme qui n'avait pas de linge voulait ainsi s'en procurer et je m'étonnais qu'il en usât publiquement. Il m'assura qu'il me les rendrait après les avoir purifiées. Et comme il pétrissait mes vieilles dentelles, je commençai à demander quelle sous-brute avait ordonné ces vexations. Alors l'homme au chapeau de soie qui me dévisageait, avec cette assurance que donne l'écharpe même intérieure et cachée, m'apprit qu'on exécutait les commandements du comité d'hygiène. Traiter de butors, d'ânes et de scélérats les membres de ce comité fut l'affaire d'une seule expiration de souffle.

— Vous insultez la France, et je suis commissaire !

Si j'insultais la France, ah ! certes, autant qu'il était commissaire : si bien qu'il me menaça de la prison, comme son subordonné quinze jours avant. Malgré cette menace, je lui représentai, avec une modération douteuse, que le purificateur en blouse s'acharnant à mes chemises et refusant mes maillots et mes tricots me semblait bête comme une con-

signe. Tout cela allait vite, et je m'apprêtais à abandonner mon linge au hasard des probités symbolisées par le morceau de zinc, lorsque les casquettes patibulaires dirent :

— N'avez-vous rien à déclarer ?

Non! Je rapportais ma provision de tabac français, en boîtes aux bandes intactes, ayant eu le plaisir de fumer du tabac exquis pendant mon voyage, lorsque le chef de la bande retira de ma malle un paquet de cigarettes égyptiennes, puis un autre. J'avais oublié la gentillesse de mes Roses † Croix belges.

Alors ces anciens militaires prirent des allures de bourreaux : ils refusèrent de me laisser même une boîte d'allumettes entamée, même une boîte de cigarettes françaises, car le tabac étranger vendu par la régie française ne peut rentrer en France, *et ces misérables firent signe au chef de train : en vain j'offris cinq cents francs, en vain j'offris mille francs de caution pour partir : je vis le train s'ébranler, je vis l'Américain cesser son intérêt pour une œuvre où on ne tenait pas sa parole; où on ne venait pas au rendez-vous donné; je vis l'abbaye des Rose † Croix s'écrouler, Montsalvat disparaître de mon esprit ; je vis le cas terrible de ma mère mourante, je vis rouge; et je jure sur le saint Evangile, que si j'avais cru avec les six balles de mon revolver tuer ces hommes et partir, je jure que je l'aurais fait.*

Au lieu d'être à Paris à midi, je ne pouvais plus y arriver avant minuit : mais mon supplice n'était pas fini.

Le douanier m'emmena dans une sorte de cellule, et là, avec des bouts de phrases comminatoires sur la gravité du délit, de sourdes insinuations, me fouilla pour trouver encore quelques cigarettes égarées dans mes poches.

Puis ils firent des paperasses et me laissèrent debout, gardant leurs casquettes, ces drôles : enfin, ils me firent signer je ne sais quoi ; je leur donnai deux billets de cent francs, et j'eus la liberté de passer, de 8 heures du matin à 6 heures du soir, dans l'unique hôtellerie de Baisieux. J'y appris que le commissaire ne fumait pas de tabac français, ce que je comprends fort ; que le comité d'hygiène louait l'étuve et ainsi la payait plusieurs fois par mois, ce qui est dans l'ordre administratif, et j'offris au Saint-Esprit ma colère.

Il me plaît d'immortaliser cette gare boueuse : caserne Bellechasse, gare de Baisieux, voilà les heures les plus amères que j'ai vécu. Rien ne les effacera de mon esprit ; la montée au Capitole ne les ferait pas oublier.

Ceux qui m'ont lu savent quelle imprécation termine mon roman de Curieuse ; *c'était en 1885. Sept ans de plus mûrissent la pensée et les sentiments qui agissent se taisent.*

J'ai fait un serment, un terrible serment, dans cette petite gare où je fus prisonnier de la douane française : j'y ai mis toute la force de ma pensée, toute ma puissance de mage ; on le connaîtra aux effets.

Tout ce que je cachais encore des mystères de

l'individualisme, je le révélerai ; et je laisserai, ô société égalitaire, ô peuple stercoraire, une postérité de tigres ; ceux-là, on ne les fera pas prisonniers dans les gares frontières pour quelques cigarettes étrangères, c'est-à-dire non empoisonnées, ou mieux encore pour des cigarettes de France rapportées en France.

L'attentat de Baisieux, même à l'état de souvenir, me produit une impression tellement violente qu'entre deux plaintes, celle contre la douane qui servira de prétexte à amuser les bons journaux, et celle contre les bons journaux eux-mêmes, qui, isolée, rencontrerait plus d'écho, je n'hésite point et clame la première.

Et cependant quelle injustice plus criante que ce silence envers mon théâtre : Wagner seul a subi de pareilles haines : il est vraiment amer ce laurier qui ne m'égale à lui qu'en opprobre : je cherche quel écrivain a suscité une conspiration telle, et je ne le trouve pas.

Je suppose que je suis citoyen français ; je m'appelle Pradon, Racine ou Peladan, peu importe ; j'ai écrit douze romans, de la philosophie et de l'esthétique en abondance ; je crois avoir fait une tragédie : mon devoir de citoyen est de la porter au directeur de la Comédie-Française, qui me déclare que c'est fort beau, mais que cela n'est pas théâtral ; je fais construire une scène de douze mètres de large sur neuf de haut, je fais peindre des décors : le ciel m'envoie un acteur prodigieux, incomparable, Hattier ; Mlle Mellot, une remarquable diseuse d'une grâce

hiératique; M. Daumerie, un artiste d'autorité; des intelligents aux autres rôles; j'affiche, je mande aux journaux. Notez que si le Dôme Central n'est pas situé sur les grands boulevards, la critique est allée au théâtre Montparnasse et qu'on jouait Babylone en matinées.

J'ai donné cinq représentations.

Hors de ceux que je nomme au seuil de ce livre, le silence le plus absolu a régné dans toute la presse. Ah! j'admets fort bien qu'on juge ma tragédie détestable et qu'on le dise, que l'on s'en moque comme J. T. des Débats, mais je m'étonne devant le refus de me juger, et je l'ai écrit à M. Sarcey : s'il y a une honnêteté pour critiques, les critiques parisiens ont été de malhonnêtes gens.

Comment, toute la corporation s'amuse à parler de moi à propos de rien, m'accusant de me livrer à une réclame effrénée, alors qu'ils ne m'ont jamais vu certes; et le jour où je fais un effort aussi lourd que de monter un théâtre, ils refusent de m'entendre. A la première, il était venu plus de rieurs décidés que d'enthousiastes ; on s'attendait à quelque folie et devant la tragédie racinienne la plus classique il a fallu écouter, sinon admirer.

Alors le bruit s'est répandu qu'on ne pouvait plus blaguer, et, ne pouvant plus blaguer, ils se sont tus.

Ils parleront, disent-ils, si je fais jouer dans un théâtre du boulevard.

Eh bien! j'y viendrai peut-être un soir, j'y viendrai avec le Père du théâtre, avec Sa Majesté Eschyle.

Seul son Prométhée enchaîné *est venu jusqu'à nous, j'ai refait les deux volets de ce tryptique, j'ai refait* Prométhée porteur de feu, et Prométhée délivré.

Et les trois mille spectateurs de Babylone *qui croient en moi seront ce soir-là récompensés. Et je pourrai crier comme le fils de Gaïa :*

« Voyez ce que j'ai souffert pour la Justice et pour le Beau ! »

S. P.

COMMEMORATION

DE

FIRMIN BOISSIN (SIMON BRUGAL)

COMMANDEUR DE LA ROSE † CROIX DU TEMPLE
PRIEUR DE TOULOUSE
ET DOYEN DU CONSEIL DES 14
MORT DANS LES BRAS DE L'ÉGLISE

A tous ceux de Notre Ordre et à ceux de l'intellectualité, mandons en grand douloir le trépas en Dieu de Notre Commandeur et prieur de Toulouse FIRMIN BOISSIN.

Nous perdons en lui Notre Doyen ; il avait reçu l'accolade Rose † Cruxienne des membres de la dernière branche de l'Ordre, celle de Toulouse.

En 1858, il reçut Rose † Croix Notre frère le docteur Adrien Peladan, et à la mort du docteur illuminé, Nous devînmes légitimement le grand Maître de cet ordre éteint, que Nous avons ranimé.

Firmin Boissin a écrit un admirable roman sur la Révolution dans l'Ardèche: *Jan de la lune* ; une savante étude : le *Camp de Jalès* ; des critiques biographiques : *Les Excentriques disparus* ; il a rédigé longtemps *Le Messager de Toulouse*, par nécessité. Nous le commandons à vos prières, à vos lectures et à votre mémoire. Amen.

S. P.

PRIÈRE

DU RITUEL ROSICRUCIEN

TRÈS PROPRE A PRÉMUNIR LE LECTEUR CONTRE LES ERREURS POSSIBLES DE CE LIVRE

Domine Deus, Pater optime, da mihi et fratribus curam, amorem zelumque tenacem hujus sapientie omnipotentis ET PULCHRITUDINIS ARTIBUS quæ ab alto venit et ad cœlum revocat.

Amen.

ÉLENCTIQUE

Je crois et je proclame que l'Église catholique, apostolique et romaine est la Vérité. Je fais profession d'en être le fils, et je lui promets mon intelligence et mon sang.

Je reconnais l'infaillibilité du Pape prononçant sur le dogme « Ex cathedra » et « Urbi et orbi ».

Quoique ma conscience et ma science ne reprochent aucune hétérodoxie, je suis prêt à brûler mon œuvre de mes propres mains, si Pierre l'infaillible la jugeait mauvaise ou intempestive.

S. M. J. P.

LIVRE PREMIER

LE SEPTENAIRE

DU

SORTIR DU RÉEL

LIVRE PREMIER

LE SEPTÉNAIRE

DU

SORTIR DE LA NATURE

Il y a des humains qui bornent leur horizon à la terre et qui ne rêvent autre chose que santé, fortune et gloriole ; qui troquent leur conscience contre une consigne et trouvent le monde bien fait, pourvu qu'ils aient bonne place. Les autres, obsédés d'au-delà, cherchent à travers les mirages de la Foi ou de l'Art, le courage de vivre la vie ; ils aspirent à une existence supérieure dont la notion les obsède, comme un souvenir obscurci mais certain.

ISTAR Ve roman de l'Éthopée.
LA DÉCADENCE LATINE.

Les Anciens des jours et les Vigilants savent le péché des planètes. Le Soleil, c'est le cœur de Satan qui brûle.

LA QUESTE DU GRAAL, eumolpées, extraites de

LA DÉCADENCE LATINE.
1. Vol. illustré, Ollendorff.

COMMENT ON DEVIENT ARISTE

I

LE DAÏMON

Les Daïmons, dignes fils de Prométhée, illuminent le présent de leur charité et laissent derrière eux des phares aux feux célestes, aux signaux divins : comme les Atlantes semaient leur route de ces prodigieux milliaires, les mêne-hirs.

Salut aux vigilants qui savent les arcanes et respectent les voies de l'idéalité ; ce sont les œlohites, les daïmons de lumière qui, pour l'œuvre de Dieu, militants et fidèles, se préfèrent stériles que fécondés du mal.

ISTAR. V^e roman de *l'Éthopée*,
LA DÉCADENCE LATINE.

Je prends ma place au chœur séphirotique.
La perpétuité se fera d'aujourd'hui.

LA QUESTE DU GRAAL, eumolpées extraites
de la DÉCADENCE LATINE.
1er vol. illustré Ollendorff.

Le vrai nom de *Liberté*, c'est DEVOIR.
Le vrai nom de *Egalité*, c'est HIÉRARCHIE.
Le vrai nom de *Fraternité*, c'est CHARITÉ.

LE VICE SVPRÊME. I. Roman de l'*Ethopée.*

I

LE DAIMON

Sacrement : Baptême.
Vertu : Foi
Don : Crainte de Dieu,
Béatitude : Renoncement au temporel.
Œuvre : Instruire.
Ange : Mikaël.
Arcane : L'unité.
Planète : Samas-Goula.
Œuvre aristique : s'individualiser.
Génie d'Orient : Lucifer-Sathan.
Génie d'Occident : Prométhée.
Sage : Périandre.

L'Art a le même objet que la religion. faire sentir Dieu aux hommes.

Il y a trois degrés en esthétique comme en ascétique : la sensation de Dieu, le sentiment de Dieu, enfin l'idée de Dieu.

Toute religion matérialise Dieu pour le bien du plus grand nombre ; dans l'Ancien Testament, Iéhovah intervient incessamment et les saints, ingénus et touchants, pratiquent une ardente familiarité avec leur Créateur.

La philosophie, au contraire, arrive aux appellations négatives de non-être, d'ineffable, d'indicible : Dieu dans la Kabbale ne se conçoit que par ses manifestations et reste l'Absolu.

Entre la dévotion et la magie, vient se placer une aperception médiane ; plus subtile que la sensation, moins éthérée que l'idée, c'est le sentiment et le goût du divin, que j'appelle Aristie.

Depuis trois ans que le *Comment on devient* Ariste est annoncé, on le typographie et on le cite, *Comment on devient* Artiste : ce qui réduirait cette ascèse aux sculpteurs et aux peintres[1].

Beaucoup de bons esprits se figurent l'esthétique bornée aux musées et aux maîtres. La religion se réduirait analogiquement au

[1] Ils trouveront les canons qui les régissent dans l'*Art, Idéaliste et mystique,* doctrine de la Rose † Croix, qui paraîtra en 1894. Le *Catéchisme intellectuel* aussi les pourra servir.

clergé et au miracle, si l'esthétique ne traitait que de l'artiste et du chef-d'œuvre.

Le mage ou l'écrivain de métaphysique recherche la vérité abstraite et non pas la mise en œuvre ; il éthérise les notions au lieu de les concrétiser ; tandis que le prêtre et l'artiste envisagent surtout leur expansion animique.

Sur le plan où je m'avance, il faudrait opérer un pénible délai : la bêtise occidentale a énormément piétiné. Ne dit-on pas que le théâtre est l'antichambre de l'enfer et qu'i ne faut point discuter des goûts.

Or, le théâtre pourrait devenir le pronaos de l'église et du ciel, et le présent traité ne signifie rien, sinon de donner au goûtdes lois rigoureuses. J'apporte un dogmatisme de la sensibilité, une réforme de l'impression nerveuse ; j'instaure une orthodoxie dans le sentir ; et substituant le beau de Platon au bien catéchistique. j'énoncerai des vertus sublimes trop impratiquées et parallèlement des vices aussi énormes et funestes qu'inaperçus, de ceux mêmes qu'ils infectent.

Quand le stupide vieillard, qui tient la place d'archevêque de Paris, répondit à mon mandataire qu'il ignorait le nommé *Vagnère*(*sic*), ce

Vagnère qui a écrit la musique même de l'Evangile : quand Goossens le Simoniaque a refusé aux artistes pauvres de la Rose-Croix la vue gratuite des Memling et des Van Eyck, ils ont péché contre l'esthétique. Eh! savent-ils que c'est peut-être là, un nom obscur du Saint-Esprit! Ces cohènes obtus n'ont pas le sentiment de Dieu.

L'admiration épuise ses termes sur les missionnaires, apportant l'évangile aux peuples d'Orient : je ne toucherai pas à leurs palmes pourprées d'un sang généreux : mais je voudrais conquérir une égale vénération pour les souffrances d'un Wagner apportant Tannhauser, Lohengrin et Parsifal, aux brutes d'occident, aux idolâtres de la gaudriole et de l'opérette.

Je crois aux miracles de Lourdes et de Paray, j'y crois d'autant plus aisément que je les explique ; mais je crois aussi aux miracles de Bayreuth et ceux-là, je mourrai sans les déterminer.

A Lourdes, j'ai pu voir un paralytique marcher et un aveugle ouvrir les yeux, petite merveille en vérité ; à Bayreuth, j'ai vu le Saint-Esprit descendre sur le Graal ; à Bayreuth, j'ai entendu le chœur des Anges.

Le sinistre Richard, le sacristain Goossens, ces notaires de la Foi, n'eussent rien vu, ni entendu.

Or, je soutiens l'identité de la religion et de l'art, et je déclare mauvais le prêtre qui n'entend pas les chefs-d'œuvre, et je déclare inférieur l'artiste qui n'entend pas le divin.

Peut-être, lecteur, imbécile comme un musée national, as-tu levé ton regard vers tes Teniers, tes Kondekoeter, tes Potter, tes Meissonnier : et tu t'es demandé quelle identité j'établissais entre la religion et un ivrogne, et un dindon, et une vache, et un figurant.

Demande-toi aussi ce que je pense de Diderot épris des mélodrames de Greuze, de Stendhal avec ses trois idoles : Carrache, Cimarosa et Canova ; et du soudard Bonaparte, béant d'enthousiasme devant Paul et Virginie.

Les définitions de l'esthétique pédantisent : « science du beau, philosophie des beaux-arts. » La véritable formule, plus simple et belle, la voici :

L'esthétique est l'art de sentir Dieu dans les choses : et celui qui a ce sentiment je l'appelle Ariste, ce qui signifie l'excellent, le meilleur.

Ainsi la matière s'élève, ainsi l'esthétique devient la théologie du cœur et des vibra-

tions ; ainsi je rends à sa sublime hauteur cette matière laïcisée et profanée.

Une objection jaillit immédiate : dans l'anarchie intellectuelle de ce temps, nul n'admettra une doctrine de la sensibilité. Il est permis de régler les idées, mais non les impressions ; d'imposer une formule à l'entendement, non pas aux nerfs, et si je déclare que Wagner ou Dante, ou Eschyle n'est pas mon semblable, on rira. La volonté d'un seul qui ne se lasse pas vaincrait l'univers en gaieté : et je n'ai que quelques centaines d'aboyeurs, bien placés, il est vrai, pour couvrir ma voix.

A. I. — *Il y a des dogmes pour l'admiration : et celui qui les repousse se retranche de la communion des Génies.*

A. II. — *Il y a une hiérarchie dans les œuvres humaines : et qui y disconvient est schismatique.*

A. III. — *Il y a, en esthétique, des propositions aussi irréductibles que celles de la géométrie,*

A. IV. — *Il y a des jugements qui sont l'expression crisiaque d'une maladie spirituelle :*

il faut considérer l'esthétique comme une hygiène et une prophylaxie de la sensibilité.

Quand M. Sarcey ou M. Sardou, ce Boileau méritait ce Racine, parlent de Shakespeare, ils sont identiques au monomane qui repousse les aliments rationnels et dévore le crépi des vieux murs.

A. V, — *Il y a une nécessité d'autant plus impérieuse à enseigner l'esthétique que les êtres dont la sensibilité est malade ignorent leur état, énoncent leurs idées et ainsi contagionnent les sentiments sains : de là naissent les épidémies du goût : réalisme, japonisme, impressionisme.*

On accordera peut-être le côté thérapeutique, mais, considérant la sentimentalité de chacun comme un second tempérament plus élevé et aussi natif et fatal que celui du corps, on conclura à des catégories ou mieux à des castes.

La physiognomie reconnaît des chiens, des chats, des tigres, des chevaux, des aigles et des perroquets, en regardant le visage de l'homme ; et toujours le caractère de l'individu se rapporte à l'instinctivité animale imprimée sur ses traits. Or, il ne faut pas demander de subtilité aux chiens, de servilité aux chats,

exaspérer les tigres et les aigles, tandis qu'on peut abuser du cheval. L'œil et la bouche seuls nous avertissent du degré et du caractère sentimental ; et ici l'indication n'est pas formulable.

Toutefois. que l'homme ait telle ou telle instinctivité, elle se peut appliquer au beau ou au médiocre. Massillon, dans son homélie sur la Madeleine, développe merveilleusement ce thème que le pécheur endurci, une fois converti, retrouvera sa même et cette fois heureuse tenacité ; tandis que le prévaricateur plein de mollesse n'étant pas fortement lié au péché, le quittera aisément. Toute chose créée est susceptible de perfection et surtout en animisme. Aucune tendance humaine ne contredit au bien et dès qu'on l'oriente elle s'illumine. Quel foudre de péché que Tannhauser, l'hôte du Venusberg, l'amant de Kypris elle-même ; mais quel foudre de repentir que ce même Tannhauser !

Aujourd'hui je cède à la vérité, après de longues hésitations ; la doctrine que je vais formuler ici, quoique déjà indiquée dans mon

[1] *Istar*. 2° roman.

[2] *Comment on devient fée*. 2° traité magique.

éthopée, présente un tel dérangement de la routine religieuse, qu'il me faut l'assentiment des conseillers Rose ✝ Croix, pour l'oser.

Comme j'ai trouvé dans la Genèse de Mosché les arcanes de la création de la femme et du péché originel[2], je vais emprunter au même livre sublime une théorie de la hiérarchie des êtres et les origines de l'art et du chef-d'œuvre : non pas à cette Vulgate de S. Jérome, ni à ces Bibles de Cahen et de Second qui traduisent les mots, mais à la version anagogique. la vraie.

SEPHER BÉRESCHIT, VI.

I. — *Or la conséquence de l'individualisation du principe passif d'Adam fut que, pour se reconstituer (s'unifier) momentanément, il engendra d'une façon organique tantôt au sens positif, c'est-à-dire des mâles, tantôt au sens passif, c'est-à-dire des filles.*

II. — *Et les Œlohim jugèrent les passivités d'Adam, ou ses filles, propres à leur dessein ; et s'étant terrestrisés, ils s'unirent à ces passivités ou filles suivant la norme hominale et ses conséquences,*

III. — *Cependant Ihoah avait verbifié ; la vie spirituelle ne vivifiera plus Adam, hors des conséquences de sa faute et selon l'économie universelle de la création. Il restera subordonné à son organisme et à l'ambiance phénoménale, jusqu'à son retour à sa propre unité, qui comprend deux mutations totales dans sa principiation élémentaire.*

IV. — *Alors parurent les Néphilim, qui étaient nés du verbe élohite s'incarnant au giron des femmes mortelles ; les Guiborim, ainsi s'appelèrent après ces mêmes Néphilims, les fils de l'au-delà.*

V. — *Ihoah considéra que cette intrusion d'éléments supérieurs pervertissait l'harmonie adamique et dénaturait la parabole harmonique de sa création.*

VI. — *Il renonça à conserver cette pseudo-adamité sur la terre et, réprimant en elle sa première création (de la série spirituelle), il la condamna :*

VII. — *Disant : je submergerai par un phénomène terrestre ces êtres trop objectifs pour l'Adamité ; j'effacerai donc de l'hominalité actuelle tout être organique qui réunira anormalement le caractère de la série spirituelle à celui de la série terrestre.*

VIII. — *Nouah, c'est-à-dire la série conforme à la primitive harmonie, trouva grâce devant le verbe de Ihoah.*

IX. — *Or Nouah était cette série d'êtres intellectuels évoluant selon leur norme propre et suivant les intentions des ælohites créateurs.*

X. — *Et la série Nouah comportait trois modalisations d'activité : Sem, activité physique : Cham, activité animique; Japhet, activité intellectuelle; c'est-à-dire Sem la volonté, Cham la passivité, Japhet l'expansion.*

XI. — *L'harmonie terrestre se désaccordait malgré les Œlohites, et un vertige indicible décoordonnait les relativités et les rapports.*

XII. — *Les Œlohites considérant que le salut de la terre consistait dans son ipseité, et qu'elle se décomposait sous l'action d'un principe supérieur inassimilable à sa nécessité propre.*

XIII. — *Les Œlohites dirent à Nouah (la série normale) : la limite de l'incarnation spirituelle dans le monde organique a été dépassée ; la terre est en proie au vertige indicible de la spiritualité perverse, il faut la sauver de la ruine en la rendant aux terrestres.*

XIV. — *Edifie un refuge en un lieu dont la configuration leur sera une défense ; tu diviseras ce lieu suivant sa destination et tu l'isoleras d'abord par l'endroit même où tu l'auras placé, ensuite en le privant de toute communication.*

XV. — *Ainsi tu rendras l'humanité à elle-même. Les trois séries d'activité s'uniront dans cet asile jusqu'à leur réalisation, selon le quinaire, et cet asile se solidifiera par les trois passivités sérielles, devenues fécondes.*

XVI. — *Dosant la spiritualité dans cet asile, tu la proportionneras à la réceptivité de chacune des trois séries, ne leur permettant la dilatation de leur libre arbitre que dans le sens de leur norme originelle, et tu mèneras tout être à se doubler (la femme) et à se tripler (l'enfant, la famille).*

XVII. — *Et moi, produisant l'intumescence des eaux pour déprimer tous les êtres substantiels contenant le souffle de la vie supérieure ; tout ce qui du ciel existe sur la terre, va périr.*

XVIII. — *Mais ma force créatrice reste avec toi et ta série et tes conceptions, autant celles de ton esprit que de ta chair, dans l'asile construit.*

XIX. — *De toutes végétances, de toutes corporéités,*

tu amèneras vers l'asile, afin qu'il continue à exister avec toi, le double germe, la double semence.

XX. — *Du règne aérien, du règne mammifère et selon leur espèce de toute animalité même septiforme, tu en prendras le double élément de reproduction.*

XXI. — *Et toi. assimile tout ce que tu peux t'agréger ; car tout ce que tu t'agrégeras maintenant deviendra vraiment tien*

XXII. — *Et Nouah obéit de point en point aux sages prescriptions des Œlohim.*

Les anges, ou les esprits de la série invisible, apparaissent au second mot du Bereschit : ce sont eux qui ont modelé la corporéité de l'homme, d'après leur ombre portée ; l'ombre ici a le sens de matière. L'ange donna à l'homme la forme correspondante à l'angélisme, autant qu'une forme peut corrrespondre à un esprit pur.

Il n'est pas douteux que ces sublimes artistes n'aient contemplé l'humanité, leur œuvre, avec une sollicitude passionnée, et qu'oubliant progressivement qu'ils n'avaient été que les délégués du Verbe, les instruments

de Dieu, ils se soient pris d'amour pour l'ouvrage de Dieu, ils ils aient été pris de paternité pour l'œuvre de leurs mains. La femme créée en dernier lieu, espèce de chef-d'œuvre matériel les fascina, non pas dans le sens corporel, mais spirituellement ; et dans un vertige singulier, ils conçurent le dessein de parachever leur œuvre. Eschyle nous a raconté[1] cette sublime histoire ; soit orgueil de leur ouvrage, soit invincible pitié pour ces éphémères qui évoluaient si douloureusement, les Œlohim, ou anges de la création, se sentirent des entrailles d'artiste et de père pour les éphémères, et ils voulurent rejoindre leurs vivants chefs-d'œuvre et les aimer et les aider.

Un des 37 arcanes de Pistorius dit que l'esprit ne peut descendre sans se revêtir, c'est-à-dire se matérialiser.

Un autre arcane occulte enseigne que nul être spirituel ne peut franchir sa sphère, descendre et se manifester, sans être appelé ou désiré.

[1] Le Sar Peladan a restitué selon les mystères d'Eleusis le Prométhée porteur de feu et le Délivré. Le premier n'est pas autre chose que l'artiste délégué par Zeus à la formation de l'homme et qu'on voit sur les camées modelant la forme humaine ; et qui, son œuvre vivante et sa tâche finie, ne peut résister au téméraire désir de parachever son ouvrage, de présider à son évolution.

Or, la rêverie de la femme, son aspiration vague et désordonnée de l'au-delà, était le seul courant animique dont les Œlohim pussent profiter.

Dans l'effluve d'amour innomé qui s'exhalait des filles d'Adam, ils trouvèrent le point d'appui terrestre ; sitôt ils prirent corps, et comme ils étaient conscients de leur témérité et des représailles divines, ils se hâtèrent d'engendrer dans le sein des mortels. Or d'une mortelle et d'un ange terrestrisé, il ne pouvait sortir ni un être complètement mortel, ni un être tout à fait angélique : le premier produit de cet étrange copulation fut le daïmon, l'être intermédiaire entre l'esprit et l'homme, un métis humain. Le libre arbitre des anges s'attaquait ainsi à l'économie créatrice : les Néphilim et les Guiborim paraissent ; on les nomme géants, quand on est le naïf dom Calmet, mais cela doit s'entendre au figuré et au moral, Leur âme était démesurée, non pas leur taille : comment ces prodigieux artistes de la création auraient-ils produits des monstres dans la proportion même.

L'évènement ne répondit pas à l'attente des anges humanisés ; leur présence et leur progéniture engendrèrent le désordre.

Vainement, ils s'exilent d'Ereck, lieu de leur descente et marchent vers l'Atlantique, semant leur passage de ces milliaires prodigieux, les mène-hirs et les dolmens.

Le continent qui les reçut se désagrégea et disparut, tandis que montait de l'abîme le fond de mer, aujourd'hui désert africain. Ce cataclysme nommé déluge visait et atteignit la race daïmonique. Quant à la série Noé et à ses trois catégories, les Œlohites les firent s'isoler de tout Nephil ou Guibor, condamnés à périr « parce que la limite de l'incarnation spirituelle, dans le monde organique, était dépassée. »

Le livre d'Hahnock, cité par saint Jude dans son épître, et aussi par George le Syncelle et Cédrenus, fut rapporté d'Abyssinie par Bruce, à la fin du XVIIIe siècle. Dillmann de Tubingue, et Laurence d'Oxford attribuent la rédaction au second siècle de l'ère chrétienne. La version primitive était araméenne.

Origène avoue que pour beaucoup, c'était un livre canonique : Tertullien en affirme l'inspiration divine : Hénoch lui-même l'écrivit, Noé le copia (?).

Le Zohar dit « quand Dieu, — béni soit-il — enleva de ce monde Enoch pour le servir...

Dès lors fut livré le volume qui est appelé livre d'Hénoch » et à un autre passage : « Nous trouvons dans le livre d'Hénoch qu'après que le Saint — béni soit-il — lui eut révélé toutes les choses secrètes d'en-haut et d'en-bas, il lui montra l'arbre de vie et l'arbre au sujet duquel Adam avait reçu un commandement ; il lui fit voir aussi le lieu d'Adam dans le jardin d'Éden. »

En 1887, j'ai donné une interprétation du livre d'Enoch, au cinquième roman de mon éthopée, mais, je l'avoue avec l'orgueil d'un esprit qui n'estime pas ses contemporains. je me suis trompé en écrivant ceci. « Timidement, peut-on hasarder comme mobile, un criminel essai de messiation. Satan se dut enivrer, de l'idée noble en elle-même, qu'il changerait la face de la terre et que Jéhovah pardonnerait la transgression en faveur de l'aboutissement. D'après la tradition, il ne pouvait monter plus haut qu'il n'était en hiérarchie : une seule voie s'ouvrait encore devant son orgueil, se dévouer aux hommes. » J'ai cru autrefois que Satan, confident d'une part des mystères, dans leur rapport avec l'humanité, s'était ému d'une ambition insensée : intervenir dans l'évolution des mortels et ainsi

éviter à la seconde personne divine, l'effort indicible de la messiation.

Que Sathan me pardonne de lui avoir attribué un dessein aussi blasphématoire des Normes, aussi indigne de son esprit sublime.

Jamais ce prince de l'intelligence ne fut obscuré à ce point : je suis contrit et confus de ma sotte explication ; je m'accuse, mais j'accuse aussi la barbarie française où, n'ayant aucun privilège, aucune facilité, je suis condamné à penser et à œuvrer aussi vite qu'un mécréant de journal. Que toutes les hâtes et les erreurs de mon œuvre retombent sur ce pays athée, iconoclaste et incultivé et qui ne s'est jamais présenté à moi que par ses bourreaux, ses douaniers, ses gendarmes, ses effrayants magistrats, ses déplaisants fonctionnaires et ses tyranneaux d'administration.

Non, Sathan et ses anges ont été précipités par le mirage de leur œuvre ; ces artistes de la création ont été séduits par le travail de leur mains : Eschyle avait révélé leur sublime coulpe et leur dam.

Voici des extraits réduits à l'essentiel qui achèveront d'éclaircir le sixième chapitre du Bereschit.

SEPHER D'ENOCH

I. — *Quand les hommes pour reconstituer leur unité s'unirent aux femmes, ils engendrèrent des passivités parfaitement belles.*

II. — *Et les Œlohites virent en elles le moyen de leur verbe et ils se dirent entr'eux : Choisissons parmi ces passivités de la série humaine et opérons par elles une série nouvelle : la daimonialité.*

III. — *Alors Samas, leur prince, dit : je crains que votre verbe ne se réalise pas.*

IV. — *Et je porterai seul le dam de la témérité.*

V. — *Mais ils dirent qu'ils s'engageaient par serment.*

VI. — *En effet ils se lièrent par de mutuelles exécrations, et au nombre de deux cents ils prirent un corps humain et descendirent sur Ereck.*

VII. — *Ils se choisirent chacun une femme, ils l'accolèrent, et ils cohabitèrent conjugalement ; ils leur enseignèrent la magie des enchantements et la médecine végétale.*

VIII. — *Et ces femmes conçurent d'eux; et elles engendrèrent des êtres dépassant l'humanité par leurs facultés.*

IX. — *Dans la proportion de trois cents coudées par rapport à la taille ordinaire, ils s'assimilèrent si vite les résultats de la civilisation primitive, que bientôt on n'eut plus de carrière à ouvrir devant leur activité.*

X. — *Alors ils se tournèrent contre les hommes, afin de les dominer.*

XI. — *Et ils commencèrent à vouloir conquérir la royauté dans tous les règnes de la nature : ils voulurent prendre leurs ailes aux oiseaux, leur force aux félins, et même aux poissons leurs facultés propres, pour satisfaire à leurs besoins d'activité et d'invention.*

XII. — *Et la terre souffrit de ces violences.*

CHAPITRE VIII

I. — *Aziel enseigna aux hommes l'art de tremper le fer, de fondre l'airain et le tain des miroirs ; il leur apprit l'orfèvrerie, la peinture et même l'art de se peindre les sourcils, de monter les pierres précieuses et de teindre les étoffes : et cela corrompit l'humanité.*

II. — *L'impiété augmenta, la fornication devint innombrable, et toutes les créatures corrompirent leurs voies.*

III. — *Amagarak enseigna les sortilèges, les enchantements et la thérapeutique.*

IV. — *Armers enseigna la prophylaxie.*

V. — *Barkayal enseigna l'astronomie.*

VI. — *Akibeel enseigna l'écrirure,*

VII. — *Tamiel enseigna la cosmographie.*

VIII. — *Agaradel enseigna l'hydrographie.*

IX. — *Et les hommes en danger crièrent, et leurs voix monta jusqu'au ciel.*

CHAPITRE IX

I. — *Alors Mikaël, Gabriel, Raphaël et Uriel abaissèrent du haut du ciel leurs regards sur la terre rougie de sang et végétante d'iniquité, et ils se dirent : ce sont les cris des humains.*

Et c'est à vous, ô essence céleste, c'est à vous que les âmes adressent leurs plaintes, disant : Obtenez-nous justice du Très-Haut. » Alors ils dirent à leur Seigneur et Maître.............................

V. — *Tu as vu ce que Azaziel a fait, comment il a enseigné aux hommes les choses défendues ; comment il a révélé au monde ce qui est le secret du ciel.*

VI. — *Samas lui-même, le plus parfait de tes anges, a enseigné la magie aux hommes ; car ces Anges se sont corporisés et se sont souillés avec des mortelles.*

VII. — *Ils leur ont découvert les secrets dangereux.*

VIII. — *Et leurs femmes ont enfanté des êtres qui dépassent l'humanité par leurs facultés.*

XI. — *La plainte des hommes monte jusqu'aux portes du ciel.*

XIV. — *Pour tant de crimes, que devons-nous faire à ces méchants.*

CHAPITRE X

I. — *Alors le Très-Haut envoya une voyance au fils de Lamech.*

IV. — *Dévoile-lui le grand cataclysme qui doit faire périr toute la pseudo humanité ; car les eaux du déluge engloutiront tous les êtres anormaux.*

V. — *Enseigne-lui les moyens de salut, et lui affirme que sa seule race restera maîtresse de la terre.*

VI. — *Le Seigneur dit à Raphaël : prends Azaziel, lie ses pieds et ses mains, plonge le dans la ténèbre, et abandonne-le dans le silence.*

IX. — *Et quand se lèvera le jour du jugement plonge-le dans le feu.*

X. — *Purifie la terre que les anges ont souillé.*

XI. — *Les fils des hommes ne périront pas*

tous, malgré les secrets que les vigilants leur ont enseigné et qui resteront le patrimoine de leur descendance.

XIII. — *Le Seigneur dit à Gabriel : extermine du milieu des hommes ces rejetons des vigilants : excite-les les uns contre les autres, qu'ils périssent de leurs propres mains.*

XIV. — *En vain ils espéreront pour leurs fils la vie éternelle.*

XV. — *Le Seigneur dit ensuite à Mikaël : annonce le châtiment qui attend Samas et tous les anges qui se sont incarnés avec lui. Quand leurs fils qui leur sont si chers seront exterminés, enchaîne-les au dessous de l'état hominal : ils ne seront jugés qu'au jour de l'universel jugement.*

XVIII. — *Extermine les rejetons des vigilants ; assez et trop longtemps ils ont tyrannisé le genre humain.*

XXVI. — *Alors les enfants des hommes vivront dans la justice et tous me rendront leur devoir d'adoration.*

CHAPITRE XII

V. — *Le Seigneur me dit : « Enoch, scribe de justice, va dire aux vigilants du ciel qui ont abandonné les hauteurs sublimes pour se souiller avec des femmes.*

VI. — *Qui ont pratiqué les œuvres humaines et ainsi corrompu la terre :*

VII. — *Qu'ils ne se réjouiront jamais dans leurs rejetons ; leurs bien aimés fils seront exterminés. Ils me prieront pour eux, sans jamais obtenir paix ni miséricorde.*

CHAPITRE XV

I. — *O Enoch, scribe de justice, va dire aux vigilants : Vous devriez prier pour les hommes et non pas les hommes pour vous.*

II. — *Pourquoi avez-vous abandonné les saintes hauteurs du ciel, votre demeure éternelle, pour pratiquer avec les femmes les œuvres des enfants de la terre et donner ainsi naissance à une race impie.*

III. — *Vous, esprits subtils, en possession de la vie éternelle, vous avez voulu engendrer dans le sang.*

IV. — *Eux ont été créés pour mourir.*

V. — *Voilà pourquoi je leur ai donné des femmes, afin qu'ils se perpétuent. Mais vous qui possédez la vie éternelle,*

VII. — *Je vous ai fait Androgynes pour habiter le ciel.*

VIII. — *Et maintenant, ces Génies nés du commerce entre l'esprit et la chair seront appelés mauvais, parce qu'ils tiennent encore au ciel par un côté de leur être.*

IX. — *Les esprits des Génies seront les fléaux de l'âme humaine.*

CHAPITRE XVI

I. — *A la mort des Génies, quelque part qu'aille leur âme, tâche que tout ce qui est chair en eux périsse avant le jugement.*

III. — *Dis-leur à ces intelligences célestes : Vous avez cru pénétrer le secret du ciel et vous l'avez mal connu.*

IV. — *Et vous l'avez dévoilé aux femmes dans les mouvements de votre cœur, et par là vous avez multiplié le mal.*

V. — *Vous n'obtiendrez ni grâce ni paix.*

CHAPITRE LIII

V. — *L'Ange de paix me répondit : ces tourments sont préparés pour Azaziel ; c'est là que les siens seront livrés aux normes.*

VI. — *Quant à Michel, Gabriel, Raphaël et et Phanuel, ils seront confirmés dans la grâce, en ce jour : et deviendront les bourreaux des rebelles qui seront punis, d'avoir servi Satan et séduit les humains.*

VII. — *Au signal du supplice, les réservoirs du ciel s'ouvriront ainsi que les sources de la terre*

VIII. — *Toutes les eaux tant supérieures qu'inférieures seront confondues.*

IX. — *L'eau supérieure remplira le rôle de l'homme.*

X. — *L'eau inférieure celui de la femme.*

XI. — *Ils ne comprendront la grandeur de leur iniquité que par la grandeur du châtiment.*

CHAPITRE LXIII

I. — *J'entends la voix de l'Ange qui disait : voici les anges qui sont descendus du ciel sur la terre, qui ont révélé les secrets aux fils des hommes et leur ont enseigné l'iniquité.*

CHAPITRE LXII

I. — *Dans ce temps-là, Nouah vit la terre s'incliner et menacer ruine.*

C'est pourquoi il se mit en route, et se dirigea vers les sommets de la terre.

VI. — *Le Seigneur a décidé que périraien ceux sachant les secrets des anges et la magie.*

CHAPITRE LXVII

II. — *En ce temps, Mikaël dit à Raphael : Mon esprit se soulève et s'irrite contre la sévérité du jugement secret, l'idée que nos frères sont perdus pour l'éternité m'est insupportable.*

III. — *Quel cœur n'en serait pas ému, quel esprit ne serait pas frappé de compassion.*

IV. — *Saint Michel dit : je n'ose les défendre devant le Seigneur, car ils l'ont offensé, en se conduisant comme des Messies.*

CHAPITRE LVIII

I. — *Ils seront obscurés dans leur principe, enpunition de la trop grande lumière qu'ils ont donné aux mortels.*

II. — Ici les noms des vingts deux coupables.

III. — *Ici les délits des centeniers.....*

IV. — *Yekum fut un des permiers partisans de l'incarnation angélique.*

V. — *Kezabel opina pour la copulation avec les fillles des hommes.*

VI. — *Gadrel enseigna les moyens de tuer.*

VII. — *Il séduisit Eve et enseigna non seule- ce qui peut donner la mort, mais ce qui peut l'éviter.*

VIII. — *Ces instruments resteront à tout jamais aux mains des terrestres.*

IX. — *Tenem révéla l'amertume et la douceur.*

X. — *Et les secrets de la fausse sagesse*

XI. — *L'écriture, l'usage de l'encre et du papier.*

XII. — *Par lui se multiplièrent, ceux qui se sont égarés dans leur vaine sagesse.*

XIII. — *Car les hommes n'ont point été créés pour consigner leurs idées sur du papier, au moyen de l'encre,*

XIV. — *Mais pour imiter la pureté et la justice des anges.*

XVI. — *Ils ne périssent que par le poids de leur trop grande science.*

Remarquez le rôle Prométhéen et sublimement pédagogique des Œlohites, ils enseignent d'abord la magie, la médecine, la trempe du fer, le tain des miroirs, l'art du maquillage, la teinte des étoffes, c'est-à-dire les arts de civilisation. Ils accélérèrent singulièrement l'évolution humaine.

En un fragment de réquisitoire, au C.LVII, Tenem (pour Tammuz) est convaincu d'avoir révélé l'écriture, l'encre et le papier, car les hommes n'ont point été créés pour consigner leurs idées sur du papier, au moyen de l'encre : cette réflexion n'indique-t-elle pas le procès

des policiers de morale à la haute culture : et au verset XVI : « Les hommes ne périssent que par le poids de leur trop grande science. » Vraiment, cette assertion ne s'applique pas aux mortels ordinaires, surtout de cette période.

Quant aux fils des anges, ils s'assimilèrent vite toute connaissance, ils s'impatientèrent de la bêtise humaine et voulurent conduire le matériel troupeau. N'est-ce pas à l'état violent et maladif, l'âme de Léonard de Vinci, ces êtres qui veulent régner sur tous les règnes de la nature, et qui veulent s'élever dans les airs, voguer sur les eaux, dompter les fauves et qui ont un tel besoin d'activité et d'invention, qu'ils violentent la terre.

Autre caractéristique du daïmonisme « la fornication devint innombrable » les passions daïmoniques prirent de terribles allures. Le mortel épouvanté par ces génies impérieux cria jusqu'au ciel et les quatre grands Anges reconnaissent que les démons ont révélé le secret du ciel.

Alors, Dieu avertit Noé (qu'il ne faut pas prendre pour un individu, mais comme le collectif terrestre normal) du cataclysme diluvien, afin que l'humain fut sauvé et que cette pseudo humanité, le daïmonisme, périt. Le

Seigneur condamne aussi les fils des Anges humanisés, parce qu'il ne peut ravir à leur descendance, le patrimoine intellectuel dont ils sont dotés.

Le commentaire du sepher d'Hénoch modifierait bien des vues courantes et artificielles : il y est dit que Noé se dirigea vers les sommets de la terre pour échapper au cataclysme, qui paraîtrait alors un tassement cosmique et non une vengeance divine.

La tétralogie Wagnerienne a familiarisé les lettrés avec le lycanthrope divin, le wotan Welse qui court la terre en des amours mortelles.

Au Symposion de Platon, Aristophane débute ainsi : « Au commencement, il y avait trois genres, l'homme, la femme et l'androgyne ; cette série androgyne inquièta par son intelligence turbulente Zeus lui-même » et ce Dieu ordonna de les couper en deux, d'isoler leur passif comme dans le Bereschit[1].

Pour se défendre de la multiplicité des points de vue dispersifs, ces textes suffisent à établir devant l'initié deux castes terrestres : les daïmons et les autres, les quelconques, les autocthones.

[1] V. *Comment on devient fée,* ce passage traduit p. 33 et s.

Comment M. Carnot le quelconque-type se prétendrait-il, le semblable de saint François d'Assise, de Léonard, de Wagner, de Dante ?

Comment, dans la même série, dans l'humanité trouverait-on simultanément le demi-dieu et la brute ? cela révolte toute science.

Si individuels que soient les félins, le chat est un tigre diminué, le tigre un chat à son apogée. On a voulu apparenter l'homme à l'orang-outang, c'est une billevesée ; mais il y a bien moins de distance et de disparité entre le cardinal Richard et un onagre qu'entre M. Gréard et un Villiers, un d'Aurevilly.

A une époque si vaine de sa science, on peut rappeler que ce qui constitue une espèce c'est la même instinctivité retrouvée chez tous les individus. Or quelle est l'instinctivité de l'homme quelconque, de l'homme-Carnot ? Au lieu d'énumérer le double brutisme de l'homme organique et du citoyen, et m'appesantissant sur cet inexistant, de le sauver d'oubli, je préfère indiquer le trait général, le caractère essentiel du daïmon : il est simple : le sentiment et la recherche du divin. Oh ! je ne parle ici ni de sainteté, ni de génie, ni de charité, ni d'œuvres, je prends la thèse à sa moindre

formule. Le daïmon n'est pas toujours l'être glorieux, le chevalier de l'idéal, plein de prouesses et de miracles : du moins son regard dépasse la vie et son ambition les honneurs civiques ; dans la mesure de sa destinée, il cherche Dieu. La satisfaction des besoins les plus impérieux ne l'occupe pas ; il lui faut de la musique, des musées, des livres de belles amours ; mais il se moque de manger son pain sec, indifférent aux conflits de son temps, il ne milite que pour des idées.

Ah ! l'idée, la vermeille fille du Très-Haut, voilà son amante et sa Béatrice. Celui-ci s'il ouvre un d'Aurevilly, admire à l'instant ; entend-il du Wagner, il comprend aussitôt et la méthaphysique lui semble la chose simple et facile. Qu'il exprime ou non sa pensée, il a permanent le sentiment du divin.

Celui-ci, si les circonstances le haussent sur un pavois, oublie le soin de sa fortune et la précipite, pour imposer le divin dans le rayon où il agit : celui-là méprise les biens de la terre et se substante d'idéal. En vain la société le jette à son moule : militairement il s'appelle le réfractaire, au point de vue économique on le trouve contrebandier. Les lois nationales sont vaines pour lui, qui obéit à son sang su-

blime. L'humanité entière le déteste et l'écrase : quelquefois le daïmon dégage une telle lumière que la bêtise se rend, terrassée.

Le mercredi 13 mars 1861, les terrestres ont tenté d'égorger un Daïmon, c'était la première de Tannhauser à Paris. Mais le demi-dieu qu'insultait le Jockey Club, devait aveugler l'univers à force de chefs-d'œuvre : aujourd'hui la sainte race se réjouit devant la résignation des brutes qui subissent le joug céleste de l'art divin de Wagner.

Je dresse ici ces assertions que je démontrerai au cours de l'œuvre :

A. VII. — *Toute vision du ciel, religion ou art, vient des daïmons et non de l'homme. Les fils de l'au-delà seuls le perçoivent ; eux seuls le peuvent montrer aux hommes.*

Mais comme Sathan leur père perdit sa gloire pour achever son œuvre sur les hommes : ainsi les daïmons doivent enseigner tout ce qui exhausse l'être et l'accomplit.

A, VIII. — *L'ariste est l'homme susceptible. par l'ascèse, de faire naître et de développer en lui, la faculté daimonique ou le sentiment du divin.*

A, IX. — *L'Aristie sera donc la communion*

des êtres qui évoluent, les hommes, avec les êtres involués ou les démons : ceux-ci étant disciples de ceux-là.

A. X. — *Un traité d'Aristie est un traité de sensibilité divine, une alchimie de toute impression et une théodicée de la vie pratique commune.*

CONCORDANCE CATHOLIQUE

ARCANE DE LUCIFER OU DE LA NAISSANCE

Devant le diable cornu, griffu, épouvantable de l'imagination médiéviste, le sourire du saint Jean et de la Vanité de Léonard suffisent.

Mais je fais plus que rejeter le grotesque en religion comme en esthétique : car en cela, chacun conçoit Dieu et le diable, à sa propre image.

Je nie la démonologie telle que l'enseignent les séminaires..... et je la nie, sur la foi d'une parole grecque et orthodoxe pourtant : mon autorité, ô curés ingénus, c'est Sa Majesté Saint-Denys l'aréopagiste. « Le mal absolu n'est pas ; le mal est un accident du bien. »

Les démons ne sont pas essentiellement mauvais, ils ont perdu les biens angéliques ; mais ils conservent leurs forces naturelles.

Sont-ils mauvais pour eux-mêmes, ils se corrompent. Si, pour d'autres, que corrompent-ils ?

La substance, la puissance ou l'opération : ils corrompent ce qui est susceptible de corruption.

PUIS, CE N'EST PAS LA, POUR TOUT ET EN TOUT, UN MAL, ils ont faibli dans la conservation de leur principe, ils délaissent d'habitude et d'opération les biens divins, mais ils ont gardé l'intellection : on les nomme mauvais, à cause de leur débilitation dans leur opération naturelle.

Le mal n'est pas chez les démons en tant que mal, mais comme défaut et manque de perfection dans les biens propres. »

Enfin saint Thomas d'Aquin :

« Cette similitude de Dieu qui résulte de la grâce, le démon voulut l'obtenir par la vertu de sa nature et non par le secours divin. »

Que les Sulpiciens ignorants se débattent contre saint Denys et saint Thomas. Ces Pères de l'Église m'autorisent à plaindre ceux que l'on maudit les chargeant des péchés humains, facile et ridicule moyen de flatter l'homme ; je n'ai jamais vu dans mes péchés et ceux d'autrui, d'autre nécessité explicative que la malice de l'individu.

Sur cette notion sérieuse et saine du démon, ange obscuré, j'ai greffé l'idée occulte de l'in-

volution et de l'évolution ; il y a ici bas deux séries : les êtres qui, nés de la terre tendent à monter, et d'autres, nés de l'esprit, pour qui la vie terrestre est une chute et l'expiation de quelque mystérieux crime de l'au delà.

Fidèle au Bereschit et au sepher d'Hénoch, je vois dans le génie d'un Platon, d'un Dante, d'un Wagner la descendance daïmonique : psychologue, je retrouve dans l'intimité d'un Litz, d'un d'Aurevilly, pour citer des personnalités que j'ai pénétrées, le conflit de la nature angélique enfermé dans l'humaine condition.

Je crois avec Pythagore et Platon que le génie n'est jamais un homme mais un démon, c'est-à-dire un être intermédiaire entre la série spirituelle et la série terrestre : et il faudrait une bulle du pape, *ex cathedra*, pour que je cessasse mon opinion.

« Les enchanteurs, les égregores de tous les temps, de tous les pays, mages, saints, artistes, poètes, aristes, mystagogues sont des rejetons obscurcis ou lumineux de la descendance angélique. » (ISTAR, p. 41, 1887).

II

LE RÉEL

Idée qui meus les âmes et les mondes, sublime, es-tu contente de ton serviteur : et te prêchant, t'ai-je comprise ?

LA GYNANDRE, IXe roman.
de l'*Éthopée*, LA DÉCADENCE LATINE.

Se conquérir sur la série et l'ambition, sentir et penser librement, est une telle entreprise qu'il y faut la leçon des grands esprits et l'appuyement au passé.

TYPHONIA, XIe roman.

Ce n'est pas du soulagement qu'implorent nos prières ; mais plutôt une aggravation de dam, qui soit une incite d'action.

LE PANTHÉE, Xe roman.

II

LE RÉEL

Sacrement : Confirmation.
Vertu : Espérance.
Don : Piété.
Béatitude : Douceur.
Œuvre : Conseiller.
Ange : Gabriel.
Arcane : Le Binaire.
Planète : Sin-Nannah.
Œuvre aristique : S'égaler aux *consensus*.
Génie d'Orient : Oannés-Dagon.
Génie d'Occident : Saint Denys l'Aréopagite.
Sage : Cléobule.

Religion naturelle, morale innée, conscience originelle, forment un triple terme d'absurde.

J'ai interrogé des voyageurs : sur les grands fleuves d'Amérique, par des aurores ou des crépuscules d'une beauté formidables, la nature ne leur a pas parlé de Dieu, mais d'elle-même, d'elle seule.

Je me suis interrogé et j'ai découvert que ma morale consistait à vouloir que mon tempérament fût roi des phénomènes et des êtres.

Enfin, j'ai pu, comme fondateur d'ordre, maintenir des âmes très diverses dans une obédience idéale et j'ai découvert que la conscience est une faculté négative formée ou déformée par l'intérêt ou la passion.

A. XI. — *Toute élévation de l'homme est surnaturelle. Tout moyen de l'élever est artificiel.*

Ceux qu'on appelle sauvages présentent des caractères inférieurs à l'animal. et l'homme originel, harmoniquement paraît moindre que le végétal, dont l'évolution demeure fatalement ordonnée.

L'onagre d ignorance qui servit de philosophe au siècle du théosophe Voltaire, le citoyen de Genève, époux de sa servante, le rhéteur de l'*Emile*, a déclaré que l'homme naissait bon et que la société le corrompait.

Un phénomène permanent et déplorable, que le simple lettré observera, c'est que les doctrines de certains prétendus penseurs se forment de leurs rancunes contre le sort.

Si le monde moderne savait ce que lui a coûté la misère d'un individu, on dirait la

dèche aujourd'hui ; il se hâterait d'apaiser et de museler par un canonicat, une sorte de prébende, les gens de talent, ces pires dangers sociaux.

Mais le monde moderne est un abstrait et je n'ai pas encore trouvé un politique ou un prêtre dont l'entendement put dépasser l'horizon de sa propre vie,

Au jour le jour, à l'an l'année, telle la piteuse devise des modernes égrégores.

A Babylone, à Memphis, l'homme supérieur dès qu'il paraissait, littéralement disparaissait dans le cortège de ses collègues les Mages : on éteignait, en les satisfaisant, ses concupiscences, Honneurs, richesses lui étaient prodigués pour ce seul prix, le silence devant la plèbe.

Ceux qui résistaient à cette sublime corruption ceux-là étaient des demi-dieux : c'était Joseph, c'était Moïse. Dans le beau passé oriental on étouffait le petit agitateur, le mesquin hérésiarque : aujourd'hui il y a plus de vanités en délire, que d'estomacs en gésine ; on compterait plus vite les chiens de la rue que les prétendants au pouvoir.

Ce débat sur la bonté native de l'homme naquit de la comparaison des génies et des saints avec les brutes et les méchants : et les

arguments se balanceraient encore, sans la promulgation de la série daïmonique.

A. XII. — *Tout homme qui préfère le Bien à son désir, par conséquent reconnaît la suprématie de l'idée sur le fait, adhère au divin : et s'il cela se produit, instinctivement ou avec une intensité que son éducation n'explique pas, cet homme est un démon c'est-à-dire, intermédiaire entre l'ange et l'homme.*

Toutefois la révulsion d'un désir s'opère par prudence, par souci des conséquences et lors il ne signifie plus, au sens indiqué.

On arrive à confondre la charité avec une impression très égoïste. Le spectacle de la souffrance physique agit sur nous douloureusement, et nous la soulageons pour nous soulager. L'aumône et la fréquentation de l'église, pratiqués à la fin d'une vie et par crainte de l'enfer ne méritent aucune estime.

A. XIII. — *La race d'un homme apparaît dans ses propensions : noble s'il est attiré par le noble ; manant, s'il va de soi à la vulgarité.*

Les français professent un goût particulier pour la comédie qui leur fait peu d'honneur : les admirateurs de Molière sont légion auprès de ceux de Racine et cependant *Phèdre* et

Athalie paraissent des constellations auprès de *Tartufe* et du *Misanthrope*.

A. XIV. — *L'Aristie consiste dans un choix perpétuel entre les impressions offertes de la vie et de l'art. Elle veut le rejet brutal et sans appel du réel et du bas ; elle veut l'exclusivisme dans la recherche des sensations d'au delà.*

Or, l'instinct nous suit déguisé et persistant à travers la vie , et s'insinue dans la sphère animique. Est-ce que le Palais-Royal n'est pas un théâtre pour estomacs, un théâtre de digestion : les féeries et les pièces à spectacle ne correspondent qu'aux enfants et aux hommes restés enfants c'est-à-dire instinctifs. L'homme de Médan a bâti sa fortune sur le plaisir instinctif de contempler des êtres plus laids et bêtes que nature : car la réalité ne donne pas la butordise de ses personnages.

Combattre l'instinct sous toutes ses formes, à toute heure, tel est le souci de l'Ariste.

A. XV. — *L'instinct est cette succession impérieuse des mouvements organiques qui nous incline à agir sans volonté, ni réflexion, suivant la concordance de nos appétits et des évènements.*

L'Aristie nous enseigne à refuser l'évènement concordant à notre appétit, s'il disconvient à notre idéal.

Cela peut se passer d'exemple : l'homme qui a trop désiré et qui rencontrant une fille, l'accole, est semblable au chien qui a soif et lappe une flaque saumâtre. Ici je pressens cette réflexion qu'un pareil hasard n'a point de conséquences, Erreur, ce hasard peut se reproduire, et hors de cette considération ; le lendemain si l'homme à la fille se trouve en présence d'une femme de mérite, il la verra à travers ses récents souvenirs, il la verra chiennement.

A. XV. — *La sensibilité esthétique s'acquiert, se développe et se maintient, par la détestation du médiocre, du général, du facile.*

Celui qui supporte la *Muette de Portici* ou la *Favorite*, celui qui peut lire un rapport de M. Gréard ou une pièce de Scribe, celui qui peut regarder un Messonnier ou un Bastien Lepage, sans souffrir, n'est pas un Ariste.

A. XVI. — *La marque d'un progrès dans l'ascèse aristique est la douleur, la constriction spirituelle, en face du médiocre. Qui ne souffre pas au contact du laid, ne sent pas le beau.*

Ou est le beau ? à quels caractères le reconnait-on ? Je pourrais répondre mille choses ingénieuses : le beau dans la vie et dans l'art

c'est l'idée : on indiquerait vite les chefs-d'œuvre, en chaque art, mais là, il est facile de le sentir. Il faut encore le percevoir dans les êtres et dans la vie ambiante il se présente pas toujours étincelant, inévitable ; il se cache ou se montre, partiellement engangué. Eh ! supputez un instant, la somme de génie dépensé dans les diverses religions, rapprochez-en le résultat et vous aurez un aperçu de la difficulté à percevoir le beau moral.

A ce point de vue, comment jugerez vous Mac Mahon, ce maréchal universellement honoré ? Remarquez que le jugement doit être abstrait, et que si vous êtes français et patriote vous devenez incompétent : est-ce un héros ? Esthétiquement le héros incarne une idée : Mac Mahon n'incarnait rien que la routine nationale : voilà donc un simple mercenaire, un homme de guerre au service de la France. Il reste à savoir si dans les guerres ou il a combattu, sabre français, il était du côté de la justice : si oui, estimez-le ; sinon aux gémonies. Mais pour conclure l'exemple, du moment que cet homme était prêt à tout faire pour la France, il perd sa moralité, parce que l'intérêt d'un peuple devient toujours immoral.

Voici un magistrat c'est-à-dire quelqu'un qui envoie ses semblables aux galères, est-il vénérable en soi ; pas plus qu'un homme muni de ce qu'il faut pour peindre n'est admirable ; cela dépend de l'arrêt, cela dépend du tableau. Juge et peintre fonctionnent deux sublimités. l'art et la justice ; mais s'ils fonctionnent mal, si le juge est impie et l'autre sans talent ?

Quand je parlais au récipiendaire de la Magie, l'exhortation révêtait une forme plus nette et aisée. L'Aristie diffère de la gnose comme la simple dévotion, de la prêtrise ; je m'adressais à des séminaristes de l'occulte, aujourd'hui mon prône vise des laïcs. Je ne leur parle ni de militation, ni de prosélytisme, ni de martyre, je leur montre le salut selon le Saint-Esprit.

Ailleurs je l'ai proféré, déjà :

XVIII. — *Dans l'immortalité, l'homme peut envisager deux choses : le paradis ou aboutissement harmonique de la série, et la gloire éternelle. ou aboutissement superlatif de l'individu.*

Or la gloire, le Saint-Esprit la détient, et ne la donne qu'aux saints et aux aristes, parce que les autres ne la pourraient pas recevoir. De même que la dévote n'a cure de la messe en ré ou en si, et ne la distinguerait pas de

l'ordinaire : de même, notre devenir ne comportera rien de plus que l'exaltation de nos désirs terrestres.

Je vais sur les thèmes du Décalogue relever des vertus et des vices également ignorés.

I. — *Je suis le Seigneur votre Dieu, vous n'en aurez point d'autres*

Hélas ! la plupart sacrifient à la plus niaise des idoles, à l'Opinion ; ils croient que les examens basés sur une seule faculté, la mémoire constituent le savant : et ils participent au vol constitué de la Bourse, ceux qui condamnent l'affamé voleur d'un pays, le vagabond coupable de n'avoir pas de toit.

Ils croient à l'or, non à sa beauté, à son éclat, à son caractère de synthèse dynamique, ils croient à l'or incarné, ils respectent M. cinq cent mille livres, sans espoir d'en rien recevoir.

Après le diplôme, et le coffre fort, il y a une autre idole, la Patrie. J'appelle patrie la collection des êtres si nuls qu'ils n'existeraient pas en dehors d'une fonction. Enfermez avec un cahier et un crayon tous les généraux, tous les premiers présidents, tous les anciens ministres et la haute horde des laquais de

France : vous verrez que ces êtres inférieurs à l'araignée et au vers à soie, réduits à eux même, n'ont pas d'existence morale. Eh bien ! ce sont ceux-là qui soutiennent la patrie. Quant au patriote désintéressé c'est un passionnel qui a souffert directement de l'étranger ; ou bien et surtout un ingénu qui ne se sent pas de raison d'être et qui s'appuye au collectif, par défaut de personnalité.

Enfin, il existe ailleurs qu'à Saint-Etienne un certain ruban rouge qui est le plus haut degré de la distinction nationale.

Or, tous ces fétiches exigent des actes dévotieux contraires au service du Dieu unique ;

II. — *Vous ne prendrez pas le nom de Dieu en vain.*

J'ai vu passer les tombereaux de la voirie débordants de crucifix ; on venait de les arracher, sous l'œil stupéfait des enfants, du mur scolaire.

J'ai vu poser les sceller du commissariat de police. sur le tabernacle où habitait Monseigneur Jésus-Christ, la seconde personne divine.

Chaque fois que j'ai dû venir pour être condamné injustement, il y avait un Christ

sur la muraille, au-dessus de ces hommes noirs ou rouges.

Le nom de Dieu, demandez à la Bête de Médan, en quoi il l'a pris?

Demandez-le surtout à cette ergastule : l'épiscopat de France. Ah! ceux-là indignes parmi les indignes, lâches par delà tous les lâches, ont fait pâlir, dans la géhenne, l'ombre d'Anne et Caïphe : ceux-là ont vendu Jésus-Christ au recrutement, ceux-là ont envoyé le séminariste à la caserne. Ainsi, sans résistance, sans colère, ces assermentés ont permis que les mains qui consacreront l'hostie s'exercent à l'homicide. « Prêtre de Jésus-Christ, successeur des apôtres, descendant des martyrs — montre-nous ta force au tir à huit cent mètres ; es-tu sûr de tuer le chrétien bavarois sur l'ordre d'un Français athée? Sais-tu le maniement de la baïonnette et comment on retourne la lame dans la plaie pour la rendre incurable. Mais tu seras gradé un jour, caporal, sergent, et toi l'oint de la charité, tu deviendras le tortionnaire, prêtre, sous-off., prêtre assassin!

Que risquiez-vous, Richard et Cie, que risquiez-vous à redire le *non possumus* de Pie IX — une suspension de traitement : et cela vous

a arrêtés, vous les princes de l'Église, vous les pasteurs. Mais prenez garde que les derniers catholiques ne vous chassent de vos palais, notaires de la République, sorte d'avoués de la foi. Que risquaient-ils vos séminaristes : un peu de retraite propice à l'oraison mentale. Croyez-vous, évêques sacrilèges, que mon apostasie, si je pouvais être apostat, ne serait pas bien payée, plus cher que la vôtre ? Croyez-vous pas que j'inspecterais tous les Beaux-Arts, étant donné ma compétence, si je reniais Jésus pour adorer cette gouge, la Papesse patrie.

Ah ! je ne concours ni pour les vertus, ni pour les mérites, mais à certaines heures j'ai été peut-être le seul catholique, en France[1]. Le jour où l'oint du Seigneur, fût-ce un tonsuré, a revêtu l'uniforme du meurtre national, ce jour-là, théologien de budget, vous avez vendu le dogme pour conserver votre traitement, et ce jour-là, perdant toute autorité morale, vous êtes devenus pour moi et les miens les huissiers des sacrements.

[1] V. Le *Figaro* du 20 novembre et du 12 décembre 1890 et celui du 8 février 1891. Ces lettres ont été reproduites dans les *Acta Rosæ Crucis,* à la fin de l'*Androgyne,* VIIIe roman de l'éthopée.

Tant mieux que les mauvais prélats puissent opérer de vrais sacrements : sinon la confirmation et l'ordre exigeraient des mains étrangères, en France.

II — *Souvenez-vous de sanctifier les fêtes.*

Quand Polyeucte ou Ioad parlent, quand Beethoven ou Bach célèbrent la messe, quand Parsifal chante l'extase du Vendredi-Saint. quand Lohengrin élève le Graal, croyez-le. Dieu est plus présent qu'aux discours des PP. Monsabré et Ollivier.

Allez-vous à la *Walkyrie,* à *Hamlet,* avec des idées religieuses, y menez-vous vos enfants comme à une bénédiction.

Quand le génie, ce Graal, rayonne et rougoie, vous pensez vous distraire et occuper le temps.

Non, vous ne sanctifiez pas les fêtes de l'Esprit, qui sont celles même de l'éternité.

IV. — *Honorez votre père et votre mère.*

Il y a une autre parenté que celle du sang. Dans l'Inde le gourou, le théologien, était vénéré plus que le père par son élève le Brah-

matchari. L'Ariste attribue une gratitude filiale à son initiateur ; s'il est vivant, il le doit vénérer et même aider dans le besoin ; s'il est parmi les morts immortels, il doit répandre son nom et sa doctrine. On est le fils de toute œuvre qui engendre en nous l'idéalité. Le plus grand bien de ce monde c'est d'avoir l'idée de l'autre, et qui nous l'impose nous crée selon l'éternité et nous donne la lumière, cette vie de l'âme.

V. — *Vous ne tuerez point.*

Cela ne concerne pas seulement le respect de la vie physique : rire de ce qui est noble et saint ; plaisanter en matière d'art ; mal choisir ses livres, ses amis, ses pauvres et ses joies, c'est pactiser avec le courant de mort. Un sifflet essaye de tuer Lohengrin, le silence étouffe les Axel et Ce qui ne meurt pas. Quand on pense que Fabre d'Olivet est inconnu, le seul philosophe de l'histoire, et que Lacuria est mort seul et sans pain peut-être ! Pour ne pas tuer, il faut se dissocier de la Bêtise moderne, trucidatrice de tout bien.

VI. — *Vous ne commettrez point d'adultère.*

Il faut être fidèle à l'idéal que l'on a conçu : sinon le profit de l'élévation cessera. Celui qui a entendu *Siegfried* et qui retourne à *Sigurd,* celui qui indifféremment écoute *Polyeucte* ou *le Monde où l'on s'ennuie,* entend la messe à Notre-Dame et le soir traîne au beuglant, celui-là ne sera jamais Ariste. Autant vouloir concilier le double et contraire état d'âmes de la courtisane et de la matrone. L'hypocrisie envers soi-même ne se conçoit pas longtemps : il faut choisir et s'avouer qu'une série impressive devient impossible par le fait d'une autre antithétique.

VII. — *Vous ne volerez point.*

L'intérêt n'est pas ici le seul mobile, la perversité y paraît. Qui ne se souvient d'avoir subi ou fait subir cette détestable incitation à perdre son pucelage, dans la vie de collège? N'existe-t-il pas un prosélytisme parmi les débauchés? Toutes les injustices d'écriture et

de parole : la médisance et la calomnie, sont des formes du vol.

Si vous ne rendez pas à chacun l'admiration qui lui est due, vous volez? Ceux qui s'efforcent d'ôter à autrui ses visions d'au-delà, qu'elles soient de religion ou d'art, tombe sous ce commandement : et les réalistes, comme les athées, sont esthétiquement des voleurs.

VIII. — *Vous ne direz point de faux témoignage.*

Les intelligents, depuis le ministre jusqu'au journaliste, vivent exclusivement de faux témoignage : la société actuelle n'est que le faux témoignage en action régularisée. Il faudrait se dire la vérité à soi-même pour mieux valoir que l'époque et vivre au rebours des mœurs. Quiconque parle de progrès, d'égalité, de patrie, rend faux témoignage : il sait que ces mots cachent des hontes.

IX et X. — *Vous ne désirerez pas la femme ni le bien d'autrui.*

Phtonos est un Dieu essentiellement superficiel : l'envie naît toujours d'une trop courte vue ; dès qu'on envisage l'ensemble d'un cas brillant, il se ternit à la réflexion. Le plus

minime ariste voudrait-il loger en sa poitrine l'âme de Rothschild ? Qui donc souhaiterait la fonction de Carnot pour en user comme lui ? L'Ariste ne peut envier que contionnellement à un but idéal.

On peut envier telle bibliothèque, telle pinacothèque, non pas tel homme : on peut envier de reconstruire Jérusalem ou Babylone mais non pas l'or d'un Vanderbilt.

A. XIX. — *L'Aristie est à la Magie ce qu'est la vie contemplative par rapport à la vie militante.*

Ici se dressent en gracieuses cariatides Rachel et Lia, Marthe et Marie.

Saint Thomas prétend que la faculté contemplative dépend de la volonté : ce qui est vrai de son début seulement : mais pour entrer en passivité il faut le vouloir.

XX. — *L'Aristie et la Magie sont semblables, en ce sens qu'elles considèrent l'instinct comme l'élément mauvais. Ce que le mage fait pour les idées, l'Ariste l'opère dans le domaine des impressions.*

XXI. — *Le premier degré de l'Aristie est d'utiliser ses besoins comme des forces, pour se subtiliser.*

La concupiscence, qui est une occasion d'avilissement si on la suit animalement, devient au contraire un ferment de culture, si on la domine.

Une formule contient toute l'Aristie.

XXII. — *La perception de Dieu à travers les êtres et les phénomènes.*

Le voile le plus épais entre le Divin et l'homme, c'est l'instinct.

L'Ariste transposera ses sensations en sentiments; mais la passion est comme un second voile entre le Divin et l'homme.

L'Ariste idéalisera ses sentiments, c'est-à-dire leur donnera un thème abstrait, sorte de fugue morale qui se précisera tout à l'heure.

CONCORDANCE CATHOLIQUE

ARCANE DE SIN OU DE LA CROISSANCE

Qui se lèvera pour me reprocher la recherche de Dieu en toute chose, si je le trouve, et, le trouvant, si je m'efforce à suivre ses voies?

La théologie morale excommunie le théâtre et l'acteur ; vise-t-elle la comédie et cette ignominie, le vaudeville : je joins mon exécration à la sienne. Mais puis-je contredire à mon propre cœur et déclarer que je vois plus de clarté divine dans un cardinal assermenté que dans Wagner ?

Mes plus nobles mouvements d'âme, les plus religieux, je les ai vibrés à Bayreuth ; tous les miracles de Lourdes et de la Salette ne m'étonnent point, et quelques mesures de *Parsifal* me ravissent en extase.

Bourdaloue, par exemple, me fatigue sans m'éclairer, et Platon m'illumine en me char-

mant ; le feu de la foi, je l'ai senti, aux lectures profanes : suis-je seul ainsi ?

Le prêtre ignorant s'efforce de calomnier l'Egypte, la Babylonie, l'Inde, la Chine, et grimace devant les maximes de Gautama, de Manou ou de Lao-Tseu ; il lui est dur que la vérité ne soit pas née seulement avec Jésus-Christ et qu'il y ait eu des précurseurs du Messie autres que saint Jean-Baptiste, et des saints avant saint Pierre.

Toute religion apparaît de caractère cubique par ses arêtes vives, et la force d'un *Credo* réside dans sa précision formelle : cependant la raison et la science ne permettent pas de déshonorer l'humanité et de sacrifier toute l'histoire humaine à la gloire de dix-neuf siècles occidentaux.

En quoi Israël a-t-il été le peuple élu ? Serait-ce pour ses vertus ? L'Egyptien et l'Hindou valaient mieux. Serait-ce pour ses lumières ? Le Babylonien et l'Iranien les possédaient. Israël a été la suture entre le cycle de Dieu le Père et celui de Dieu le Fils. Israël a été le passeur de la vérité entre l'Orient et l'Occident ; c'est beaucoup, mais cela ne suffit pas à déshonorer vingt peuples, dix religions et cinq mille ans d'histoire..

Actuellement, l'office divin offert à l'homme c'est de préparer la suture entre le cycle de Dieu le Fils et celui de Dieu le Saint-Esprit, et ce ne sera plus une race mais *la race*, le daïmonisme, qui sera le passeur de la vérité entre l'Occident qui finit et le confus avenir.

III

RÈGLES DE SOCIABILITÉ

Oriente-toi sur cette tour, elle te dira la parole Atlante et la parole Ereckéenne.

Il n'y a qu'une force, l'entité.

Il n'y a qu'une fécondation, le Verbe.

ISTAR, Ve roman de l'*Éthopée*.

Dans le val, les humains blasphémaient en dansant autour du Baphomet immonde.

A CŒUR PERDU, IVe roman.

Le principiel désormais me fuira :
Ma numération ne sera plus ternaire.

LA VICTOIRE DU MARI, VIe roman.

Vingt siècles après la venue du Christ, il n'y a plus de place pour un Messie.

LA GYNANDRE, IXe roman.

Mais le dragon Progrès, la brute dérisoire vint, qui souffla sur le Verbe Dieu.

LA QUESTE DU GRAAL (Ollendorff).

III

RÈGLES DE SOCIABILITÉ

Sacrement : l'Eucharistie.

Vertu : la Charité.

Don : Entendement.

Béatitude : Pleurer.

Œuvre : Consoler.

Ange ; Samael.

Arcane : Le Ternaire.

Planète ; Tammuz-Istar.

Œuvre aristique : Choisir entre le fait et l'idée.

Génie d'Orient : Mosché.

Génie d'Occident : Pythagore.

Sage : Bias.

L'activité humaine peut revêtir sept caractères différents, quelle que soit la matière où elle s'emploie, L'activité solarienne, la plus parfaite, matériellement c'est Alexandre, esthétiquement c'est Léonard : elle opère par le génie ou la naissance.

L'activité Lunarienne, poétique, fantasque et bohémienne, élevée en ses aspirations, versatile en ses manifestations.

L'activité Saturnienne, âpre, hautaine, fanatique, profonde en conceptions, maladroite à réaliser.

L'activité Jupitérienne, qui consiste à organiser, à favoriser le travail d'autrui, à être l'*impresario* de son milieu.

L'activité Vénusienne, exclusivement passionnelle, mais d'une très grande puissance mondaine, charme à la fois l'individu et l'opinion.

L'activité Marsienne, physique celle-là, matérielle et utile seulement à l'état subordonné.

L'activité Mercurienne, qui tient de toutes les autres, mais sans fixité, ni grandeur.

Quel que soit l'individu auquel vous songez en ce moment, il décèle un de ces caractères, il est rayonnant ou reflétant, Soleil ou Lune, concentré avec Adar ou expansif comme Mérodack, il séduit comme Istar ou s'impose comme Nergal, à moins qu'il ne soit Nébo le Protée.

La contemplativité prend les mêmes formes que l'activité.

Samas, c'est le génie des Arts et l'incarnation de la gloire.

Sin, c'est le génie littéraire et l'incarnation de la poésie.

Adar, c'est le penseur, l'idéologue et le moine : Mérodack, c'est le recteur, le gouverneur, le roi.

Istar, c'est la passion et parfois la musique.

Nergal, c'est l'activité physique et l'héroïsme.

Nébo, c'est l'invention et la science pratique.

Les sept qualités dominantes seraient donc :

Le sens des formes.
Le sens des images.
Le sens métaphysique.
Le sens de l'ordre.
Le sens de l'amour.
Le sens de l'activité.
Le sens technique.

Suivant ce qui prédomine en toi, lecteur, choisis une des sept voies d'idéalité.

La forme, la poésie, la philosophie, la politique (au sens idéal et théocratique s'entend, soit l'histoire), la psychopathie, l'aventure, et l'adaptation.

Il faut une vocation, dans la vie contem-

plative comme dans l'active, et pour chacun elle se révèle particulièrement.

En ascèse aristique, que nous avons définie la recherche du Divin à travers la nature et l'homme, les Solariens sentiront le Divin par les beaux-arts, les Lunariens par la poésie et la musique, les Saturniens par l'idéologie, les Jupitériens par les évidences historiques, les Vénusiens par le phénomène sexuel, les Marsiens par l'idée d'héroïsme, les Mercuriens par goût d'ingéniosité.

A. XXIII. — *De toutes les choses publiques, une seule intéresse l'Ariste : c'est le temple, et le théâtre lorsqu'il devient temple par le mystère qu'on y célèbre.*

Plusieurs sursauteront à cette affirmation : les meilleurs prêtres agissent comme représentants d'un monopole, je leur ai répondu à ce sujet en 1882[1], dois-je redire encore que j'ai sans cesse devant les yeux les idéales civilisations d'Orient, où la théologie comprenait tout l'œuvre d'entendement humain, où l'art était sacerdotal et le sacerdote esthète.

[1] Vice suprême, p. 303.

De bonne foi, celui qui serait condamné à la musique de paroisse, à la littérature des églises, à la philosophie des catéchismes, serait vite infériorisé. Que l'Eglise nous envoie des hommes à notre taille, ou qu'elle souffre nos propres efforts pour remédier à son insuffisance.

L'Ariste ne doit fréquenter ni les lieux de paresse, ni les hommes de loisir ; en vertu de cette assertion de saint Thomas que toute la tradition confirme :

A. XXIV. — *L'homme emporte en son devenir éternel l'acquet intellectuel, et son illumination d'élu dépend qualitativement de son ascèse d'homme ; l'état appelé paradisiaque ne saurait être uniforme pour tous : là se trouveront des castes, des groupements.*

Chacun trouvera ce qu'il aura mérité, mais la première condition du mérite, c'est le souhait, le désir.

Voilà pourquoi l'être qui se cultive en ce monde se prépare des joies infiniment plus nobles et subtiles que le simple dévot. A choisir une comparaison dans la tradition même de la mystique, il est clair que Beet-

hoven, Gluck, Wagner percevront la musique des sphères autrement que M. Massenet, et que les Wagnériens eux aussi comprendront mieux les chœurs des anges que les piauleurs de cantiques.

A. XXV. — *L'ascèse aristique cherche à percevoir dans les chefs-d'œuvre l'écho, si affaibli qu'il soit, de l'éternité.*

Je me figure le juste arrivant à l'état céleste, comme Parsifal au premier acte. Un Gurnemanz céleste le fait assister à quelque merveille et puis lui dit : « comprends-tu ? » S'il comprend, on le mène à une autre émotion plus grandiose encore ; s'il comprend de nouveau, il monte dans l'échelle des mirages infinis, jusqu'au point où son esprit ne supporterait plus la lumière, trop éblouissante.

Est-ce à dire qu'il souffrira de ne point monter davantage ? Au contraire, il évolue jusqu'à ce que la joie devienne douloureuse par l'excès.

A. XXVI. — *L'éternité bienheureuse n'aura d'autre mesure que notre force à la supporter.*

Et notre force à la supporter dépend de notre entraînement ici-bas.

Je me figure sept joies paridisiaques : la rencontre des êtres qui se ressemblent, le commerce des êtres qui se valent, l'initiation aux mouvements de l'éternité, l'émulation dans la vision divine, la copulation des esprits. l'entraînement spirituel, l'harmonie des causes secondes.

Et me figurant ces joies infinies, j'enseigne que les habitués de café se préparent mal aux rencontres célestes : ces brutes qui n'ont pas vu le prix du temps ne seront pas admises dans l'éternité.

Le commerce des élus n'a point de rapport avec la vie des cercles et le Jockey-Club, qui dans son entier appartient au néant : je le damne au nom du Saint-Esprit, mon sublime Seigneur.

Quant à celui qui s'est intéressé à sa localité, à son pays, à l'éphéméride, à ce rien renaissant qu'enregistre le journal, celui-là, que comprendra-t-il aux mouvements de l'éternité?

Sont-ce les batteurs de cartes, les joueurs de billard, ces gens trop lâches pour le vol, trop paresseux pour le travail et que la société tolère, qui seront préparés à la vision divine

Evoquez donc les débauchés et les mœurs. et même des passionnés, en face de ce début du XXI, *Paradiso*.

« Mes yeux et mon esprit fixés sur Béatrice, je la contemplais, elle ne souriait pas.

« Si je souriais, tu subirais le sort de Semelé réduite en cendres, si je ne tempérais ma beauté qui s'accroît à mesure que je monte les degrés du palais éternel, elle brillerait tellement, que ton faible esprit mortel serait consumé, comme par la foudre une feuille d'arbre. »

Ceux qui président à l'amélioration des chevaux, les sportmen, n'ont rien à faire dans le royaume céleste.

Le terme même de copulation spirituelle peut les égayer et cette gaieté suffit pour les faire rejeter à jamais.

Je sais combien ce mysticisme scandalisera, mais je défie le plus paradoxal de soutenir que le pilier de café-concert se destine à entendre l'harmonie des causes secondes.

A. XXVII. — *L'Ariste recherche les impressions terrestres qui le préparent et l'approprient aux voluptés célestes.*

Evidemment, le lecteur se croit entraîné à un enseignement religieux ; certes, je ne saurais en faire de laïque : je développe le côté

esthétique de la religion, je donne la prééminence à la beauté ; et quoique aucune vertu ne soit demandée au sens policier et répressif, le seul fait d'adhérer à la recherche du Divin écarte le plus grand nombre de péchés.

On objectera encore, d'abord que dans ce nouveau traité je semble exiger plus de foi, ensuite que, créant une caste soigneuse de son devenir, je la déprends de cette charité qui est la définition de Dieu et l'essence même de l'Evangile.

A. XXVIII. — *Même si les religions, les philosophies, les poésies et les arts se trompaient, c'est-à-dire étaient les générateurs et non les réflecteurs de l'au-delà, il faudrait encore les suivre, parce qu'ils énoncent la seule formule élevée de la vie.*

En outre, l'adhésion au plan religieux et esthétique se montre le seul mode de jouir, dans le sens avouable de ce mot.

Celui qui croit à une volupté vraiment matérielle est simplement un brut.

J'ai interrogé des équivalents d'Armand Sylvestre, et autant que ces êtres peuvent s'analyser, ils avouent que leur plaisir dépend

exclusivement de ce que leur âme a précédemment cristallisé.

Donc, je croirais que le ciel est une pure invention du génie humain, j'agirais comme je fais : les bénéfices de cette duperie idéale sont si immédiats, si puissants, qu'aucune vérité ne les égalerait en importance.

Au reste, qu'est-ce que la vérité? Le poids d'un corps flottant est égal au poids de liquide que déplace la partie plongée. Voilà une vérité ; quand l'humanité en posséderait mille semblables, mon âme n'en serait pas plus satisfaite.

Les anciens ont dédaigné les applications scientifiques parce qu'ils avaient vu tout de suite que la vie de l'homme, la vraie, est intérieure, et voilà pourquoi chez eux la religion a tout dominé,

Considérons l'homme végétalement et les théories comme des modes de culture, n'est-ce pas que les beaux spécimens humains sont les génies et les Saints? le cœur de saint François, de sainte Thérèse, l'esprit de Léonard et de Wagner ne sont-ils pas la merveille humaine? N'hésitons pas à préconiser la voie où les hommes deviennent demi-dieux, et rêvons du ciel, qu'il soit vide ou tel que la religion le

désigne, quant à notre foi de Mage catholique la voici, basée sur une parole de Bacon.

A. XXIX. — *L'Esprit humain ne peut rien concevoir d'irréel et d'inexistant en soi : aucune idée ne peut naître du cerveau de l'homme. L'au-delà, pris au sens le plus vaste, contient les réalités de nos rêves, les matrices de nos notions : toute relativité conçue par l'homme suppose un absolu qu'il reflète.*

Quant à la charité, qui semble absente de la doctrine aristique, j'observerai d'abord que l'enseignement catholique est basé sur une idée du salut personnel et que ce salut, doctrinalement, ne doit jamais être mis en péril, même par charité.

Or, la première conséquence de l'initiation c'est de mettre en péril son salut. La même différence qui existe entre les troupes régulières et les corps francs se retrouve en comparaison des individualités et du commun troupeau.

Le soldat se trouve relevé de toute responsabilité, il fusillera en sécurité d'âme son père, sa mère, ses maîtres de philosophie ; il fusillerait des génies, des cardinaux et le Pape ! Le sous-off., son gourou, commande.

Il y a un peu de cet abrutissement dans le chrétien ordinaire, mais à l'éclat moins dangereux. J'ai demandé à un des plus beaux officiers de la cavalerie française, qui est esthète et catholique, ce qu'il ferait si on l'envoyait quérir son père pour l'arrêter et le fusiller : « j'irais, mais je me casserais la jambe avant d'arriver. »

Voilà, puissants Œlohim, ce qu'on obtient au nom de cette abominable, exécrable, immonde notion, le collectif national ; et quand nous prêchons pour Dieu même, on nous demande mille preuves, on soupèse notre argument. O mortels éphémères, comme vous appelle Eschyle, race d'esclaves, êtres incohérents et faibles, que seriez-vous, sans le péché daïmonique ! Le daïmon est celui qui n'obéit pas au nombre et à la force, le daïmon pense et veut : nul ne l'opprime impunément.

Pascal l'a dit : il y a trois sortes de personnes : les unes qui servent Dieu l'ayant trouvé ; les autres qui s'emploient à le chercher ne l'ayant point trouvé, et d'autres qui vivent sans le chercher ni l'avoir trouvé.

Je parle à ceux qui, cherchant Dieu, ne l'ont pas trouvé, me plaçant dans la situation d'esprit ou je serais, sans les doxologies de mon

vénéré père, et je montre la voie qui m'eût séduit, la voie d'orgueil et de subtilité.

Pourquoi ce mot d'orgueil est-il tombé en mauvaise part ; certes s'il désignait seulement l'attitude des officiers, des avocats, des filles, et des ministres, mais il change son sens suivant les personnes.

Le véritable orgueil ne se manifeste pas, puisqu'il consiste à s'indifférencier du sentiment général ; en outre, sa matière doit être inaccessible au nombre, sinon il serait illusoire ; enfin il ne vaut qu'à condition d'une extrême humilité devant l'idéal.

On peut-être orgueilleux de comprendre la pensée de Moïse, de palpiter à l'œuvre de Wagner, mais non pas d'avoir du rouge à sa boutonnière ou du fer blanc sur son frac.

La religion a conçu, comme point idéal, des moines à jamais séparés du monde et qui prient.

L'esthétique ne peut-elle pas concevoir, comme un autre point élevé, des aristes dédaigneux de la société et qui pensent ?

Qui viendra déclarer que la pensée ne vaut pas la prière, et que le Saint-Esprit ne mérite point d'avoir ses mystiques ?

La raison mystérieuse et sociale du moine et de l'ariste, la voici :

A. XXX. — *Les monastères sont de vivants contrepoids à la somme des iniquités ; ils compensent par l'excès de leurs oraisons la quantité des blasphèmes, et l'équilibre moral de l'humanité n'a jamais été obtenu autrement.*

Donc l'Aristie est un contrepoids à la somme des bêtises ; elle compense par l'intensité de sa recherche du divin la quantité des paroles vaines et mensongères, et l'équilibre cérébral de l'humanité n'a jamais été obtenu autrement.

En vérité, il faut que quelques-uns pensent pour tous ; on l'accordera, et on peut s'assurer que le nombre des penseurs sera toujours restreint. Quant à la charité, elle diffère en aristie de celle de l'Église, elle choisit. Il n'y a pas deux âmes égales entre elles, et ce qui fait leur différence, c'est leur conscience d'elles-mêmes et du Divin : en conséquence les curés cesseront de le dire à leurs dévotes ; leurs patenôtres ne sont pas plus agréables à Dieu que des chefs-d'œuvre.

A. XXXI. — *Pour produire un chef-d'œuvre il faut avoir entrevu le divin et, un moment, vécu d'infini.*

Par conséquent, le grand artiste a été un saint à certaines heures, comme il arrive au saint d'être artiste.

S'il y avait à Paris quatre mille personnes réservant leur présence et le prix de leur entrée aux grandes œuvres, on pourrait entreprendre des manifestations d'art qui changeraient le cours esthétique.

Chaque individu se multiplie par la dizaine de personnes sur qui il influe ; on voit que quatre mille affirmations représenteraient, étant très militantes, une forte résistance au courant du siècle et du goût.

Par le fait de préconiser le livre noble, la musique grandiose, la pensée sévère et lucide, par la profération d'idées élevées et saines, on fait la charité, une très haute charité, selon le Saint-Esprit.

Mais s'il s'agit de la charité matérielle, c'est à l'art qu'il la faut faire, en la personne de ceux qui ne peuvent accomplir leur œuvre sans secours.

En 1883, je n'ai pu trouver parmi les

riches les quinze cents francs nécessaires à l'impression du commentaire de l'apocalypse de Lacuria. Or Lacuria c'est la suite de Platon, simplement cela, et le Faust de Gounod, tant applaudi, lui doit singulièrement.

L'abbé Lacuria, qui avait englouti son patrimoine dans l'institution des jésuites d'Oullins, vivait dans l'extrême misère, derrière Sainte-Geneviève, quand je le connus.

Il est mort à Oullins : que sont devenus ses inestimables manuscrits ? Lecteur, si vous trouvez un jour, chez les bouquinistes, deux volumes in-8° avec ce titre : « les harmonies de l'être ou les lois de l'ontologie expliquées par les nombres », vous comprendrez la théorie aristique et qu'il eût mieux valu sauver les manuscrits de ce génie que de doter un hôpital.

Le pire malade de ce monde, c'est l'esprit humain, et les docteurs sont rares, les remèdes plus encore ! je parle hélas ! dans un pays qui a laissé Lamartine mendier, et Sigalon sans couleur.

Réservez votre pitié pour ceux qui aux maux ordinaires joignent celui incommensurable d'être écrasé par une œuvre à produire, une mission à accomplir : sauvez les daïmons, car eux seuls seront vos sauveurs.

C'est ici le lieu de répéter, dans un sens spécial, la parole finale de Parsifal : « Rédemption au Rédempteur. »

A. XXXII. — *Nul daïmon ne peut acquérir les biens spirituels à son profit : il ne lui est tenu compte, par la miséricorde divine, que de ses réalisations expansives.*

Si Wagner n'avait pas produit son œuvre, il serait damné. Il a obéi comme Balzac, comme tous les génies, à un taon invisible.

Le daïmon est semblable à la vierge aux cornes de génisse, à la malheureuse qui doit accomplir sa course terrestre sans répit, sans arrêt, jusqu'à ce qu'elle ait atteint le lieu de sa réalisation.

Croyez le, il y a quelque chose de surnaturel et d'inexplicable dans le cas physique d'un Balzac se consumant à produire son œuvre.

Concevoir est une joie, réaliser comporte toujours une peine énorme. Nul ne réalise pour son plaisir ; on peut faire des sonnets pour s'amuser, on ne fait pas d'œuvre sans qu'une mystérieuse propulsion vous y condamne.

CONCORDANCE CATHOLIQUE

ARCANE D'ISTAR OU DE LA NUTRITION

Le clergé actuel ne présente plus de valeur cérébrale, les évêques y veillent ; ainsi réduits à un rôle de notaires sacramentels, on leur permet la sainteté, mais non pas la science : n'accusons donc pas le curé ou le chanoine, n'accusons personne, et tâchons de remédier au malheur des temps et à l'imperfection des clercs.

Nul ne doit compte du chemin choisi, si ce chemin mène à Dieu ; les vers dorés de Pythagore suppléent aux grossières exhortations, et la *Somme* est là pour confondre le catéchisme.

Chercher Dieu ardemment, le trouver et ne le plus quitter, voilà tout ce que le salut réclame : un le verra dans l'*Orestie* et l'autre dans les pièces du P. Porée ; qu'importe, si tous deux le voient !

L'animique dit son chapelet, l'intellectuel

médite, tous deux sont des justes et honorent la lumière selon le degré où elle leur parvient.

Saint Labre a poussé fort loin l'humilité, mais Dante a mené bien haut le saint orgueil : que chacun honore ses saints.

Fra Angelico n'a été canonisé que par les esthètes : le décret est valable cependant.

« Cette Eglise si chère, la seule chose auguste de ce monde, bannit la rose et croit son parfum dangereux.

« Près d'elle, nous dressons le temple de beauté ; nous œuvrerons aux échos des prières, émules, non rivaux ; différents, non pas divergents ; car l'artiste est un prêtre, un roi, un mage ! car l'art est un mystère, le seul empire véritable, le grand miracle.

« Sur le gibet du saint supplice, une rose fleurit et s'ouvre grandissante, et la croix consolée resplendit.

Jésus n'a pas maudit ce monde, Jésus reçoit l'adoration de l'art.

L'enthousiasme auguste de l'artiste survit à la piété éteinte d'autrefois. »

IV

DE L'ORIENTATION

Que les errantes vérités sur moi se posent, oiseaux géants.

ISTAR, Ve roman.

Et mon stupre a connu les très jeunes idées, qui n'évolueront pas avant un nouveau siècle.

A CŒUR PERDU, IVe roman.

Agnellement de l'homme, qui apaises la colère de Dieu.

LA QUESTE DU GRAAL (Ollendorff).

Prospero dédaigneux de disputer un peu de terre à des taupes, et de ramasser une pourpre où tant de limaces ont bavé.

CURIEUSE, IIe roman.

IV

DE L'ORIENTATION

Sacrement : La Pénitence.
Vertu : Prudence.
Don : Force.
Béatitude : Soif de justice :
Œuvre : Corriger.
Ange : Anaël.
Arcane : Le Tétragrammaton.
Planète : Nergal-Laz.
Œuvre aristique : Se dédier.
Génie d'Orient : Thoot-Hermès.
Génie d'Occident : Platon.
Sage : Kilon.

Les vertus sont les habitudes du bien ; or le tempérament, l'éducation et le milieu génèrent dans l'individu des habitudes de mal. D'une façon générale, il y a toujours de basses instinctivités dans le tempérament. l'éducation les refoule et les gêne sans les détruire, et le milieu, à son tour, nous dote d'une nouvelle instinctivité, née du collectif.

Qui n'a remarqué cet air de famille des hommes les plus différents d'une même époque. Tout le XVIIe ressemble à Louis XIV, et tout le XVIIIe au Régent, quels que soient leur profession et leur faculté.

XXXIII. — *Il y a une force occulte faite de l'émanation collective, qui tend à unifier les individualités d'une époque.*

A. XXXIV. — *Or c'est toujours un mal d'être de son temps. La force d'un être dépend également de sa conscience du passé et de son pas vers l'avenir.*

L'étude de l'histoire, la restitution des choses mortes, toute archéologie attirent l'intelligence humaine, parce que là, seulement en ces matières froidies, elle découvre des enseignements et des lois.

Où sont les paroles profondes, les vues d'aigle, contemporaines des grands événements.

Il y eut des prophéties et de lumineuses déductions ; je ne connais pas de vision lucide actuelle à l'action, simultanée au fait.

La loi de l'Art dramatique, le plus complet des arts, c'est la perspective intellectuelle : il

faut qu'un sujet défie nos comparaisons journalières pour nous passionner : et Wagner l'a compris divinement.

Le moindre physionomiste reconnaît le militaire en civil, le prêtre en redingote, le magistrat au cabaret et le bourgeois travesti.

Les élèves du même pensionnat ont une démarche semblable, et une ancienne belle de la cour de Napoléon III garde encore la grâce surannée de cette période.

A. XXXV. — *Comme le collectif extérieur se décalque sur l'individu extérieur, le collectif moral se répercute sur l'individu moral.*

Même si l'époque était raisonnable, elle contiendrait en excès la qualité ainsi généralisée : il faut donc réagir toujours contre le courant.

L'homme supérieur ne se pose jamais sur le plateau ascendant de la balance ; car je suppose un homme dédaigneux des suffrages et des places.

A. XXXVI. — *Il y a deux modes de résistance à l'envoûtement de la comtemporanéité : le culte du passé et l'abstraction.*

J'entends par abstraction un cosmopolitisme de l'esprit, un internationalisme d'idée,

une universalité d'investigations qui dépaysent les impressions locales et les annulent.

La pire contingence c'est la date : infériorité fatale que d'être de son temps, de s'occuper de ce qui s'y fait, d'y participer,

On a dit que je formais de mauvais citoyens : grave erreur, je dissuade de toute citoyenneté bonne ou mauvaise ; autant dire que l'Eglise fait de mauvais libre-penseurs. puisqu'elle les excommunie.

A. XXXVII. — *En face de l'Eglise, vérité animique et universelle, l'Aristie est une vérité intellectuelle et dédiée au petit nombre. L'une a pour but de sanctifier, l'autre de subtiliser ; ici on honore les saints et là les génies.*

Fera-t-on le procès de la haute culture, déclarant les dangers de l'Art et de la science ? Je ferai mieux que les nier, je montrerai les dangers de la religion et du fanatisme, de Torquemada jusqu'au cardinal Richard, du Nouveau-Monde jusque dans l'Inde ; on n'insistera pas.

Si, demain, les mages d'Egypte, les brahmes védiques, les prêtres d'Eleusis et les gnostiques renaissaient, ils s'entendraient sans peine avec les Rose-Croix et les Aristes.

A. XXXVIII. — *Il existe une communion des intelligences qui a survécu aux religions et aux races, et qui partout leur survivra encore*

Fortifier ce principe vénérable me semble une œuvre du Saint-Esprit.

Je comprends que l'on répande l'Évangile ; mais qu'on impose l'Ancien Testament à des races qui ont d'autres livres mieux faits pour elles, quelle singulière conception !

Chez le prêtre occidental, vous trouverez une totale ignorance de l'Orient. Ils disent couramment que les Egyptes adoraient des animaux et n'ont aucune idée de la vie religieuse de l'Inde actuelle. Au reste, laïc ou clerc, l'Occidental croit que la beauté du monde tient dans son drapeau, et que le reste de l'univers, privé de journalistes, de douaniers et de recrutement militaire, est un préjugé de la l'anthropologie. Cette infatuation grotesque du Continental se subdivise par pays : et aux tables d'hôte, après le dessert, les commis-voyageurs sortent leurs couleurs nationales et les vantent, comme s'ils touchaient encore une commission sur cet article.

Tout homme est du pays de son intelligence, a dit Lamartine, un jour autre que celui où il

écrivit ses déplorables *Girondins* : et comme l'intelligence n'a pas de lieu, l'Ariste doit se désouiller de toute passion locale. Cela n'est pas si simple de s'abstraire du cadre et du millésime où l'on vit !

Si les prêtres étaient conscients de leur devoir, ils ne voteraient pas ; et ils révêtent l'uniforme de l'homicide, s'exercent à donner la mort, et nul évêque n'a déclaré qu'ils ne la donneraient pas à l'occasion : à défaut du sentiment sacerdotal, les séminaristes étudiants en théologie auraient dû sentir une honte insupportable à se voir avilis jusqu'à l'état de machines de mort, eux à qui on explique les mystères de la théodicée et qui doivent les expliquer un jour aux autres.

La lâcheté épiscopale a trahi non pas seulement l'Église, l'intellectualité de tous les temps et de tous les pays. Les Rose-Croix voulaient s'appuyer sur les princes de la foi pour revendiquer le droit de l'intelligence et dire, comme saint Paul, *civis humanus sum*. Traître à l'Église, traître à la culture, le clergé a vendu, en un jour, et son dogme et la tradition de tous les sacerdoces : aux Aristes de résister comme de simples quakers.

Notre seul mode d'action sera de consti-

tuer la culture en confrérie d'une hautaine dignité : laissons les fous se buter à enrayer une décadence fatale, inéluctable,

A. XXXIX. — *Il faut que plusieurs se destinent à mieux penser, à mieux sentir, et qu'ils se dévouent à cette perfection de la pensée et du sentiment, pour sauvegarder le plus haut patrimoine de l'homme.*

La mystique s'efforce de dégager l'âme du péché pour la faire remonter vers Dieu ; mais elle voit une opération de Dieu dans le choix et la conduite des âmes qu'il illumine.

L'Aristie ne se flatte pas d'une élection divine, elle s'exerce d'une façon pour ainsi dire profane, et demande à l'art, à la science, à la pensée, de déterminer son élévation.

Au reste, saint Joseph de Copertino eut la révélation de sa voie, à l'âge de huit ans, en entendant le son de l'orgue : le bienheureux Herman-Joseph commença sa sainteté devant un tableau de la madone.

Vouloir élever une contre-mystique serait ignorer la véritable et misérablement blasphémer : mais on peut affirmer l'existence d'une ascèse similaire. J'ai éprouvé et j'ai



constaté en autrui une exaltation semblable, à Bayreuth et à la Sixtine. Je ne peux associer qu'un seul souvenir à celui de *Parsifal*, ma première communion. Il y a donc une autre voie que la mortification et la prière, pour aller à Dieu.

On obtient à la longue d'un exercice ce qu'on s'en promet ; cependant la mortification est à rejeter, comme une laideur et une cause de déséquilibre.

A. XL. — *Tout excès physique, qu'il soit ascétique ou peccamineux, produit un déséquilibre moral et mental,*

La Norme aristique consiste à ne pas sentir son corps, à être dispos ; la perception esthétique ne s'obtient pas en exaltant le système nerveux : Jérôme Cardan raconte dans son *de Varietate rerum* : « Quand je veux, je vois ce qu'il me plaît de voir, non pas avec l'esprit seulement, mais avec les yeux. J'ai cette faculté quand il me plaît. Les images que je vois sont toujours en mouvement. » La magie explique le phénomène : Cardan projetait dans sa lumière astrale des analogues qui immédiatement affectaient sa rétine. Il est à re-

marquer que Marie d'Agreda s'écriant, sans rien motiver, « vous avez caché ces profonds mystères aux savants et aux sages pour les révéler à la dernière et à la plus indigne de vos servantes dans votre Église, afin que plus l'instrument dont vous vous servez est faible, plus il soit connu que vous êtes l'unique auteur de l'ouvrage », croit apprendre des choses qui surpassent de beaucoup les forces d'une créature terrestre. Que la vénérable religieuse ait eu ces impressions, on n'en saurait douter, mais cela resta pour elle informulable, elle eut une impression musicale du mystère, non pas une notion. Même au sens du directoire mystique, la vision intellectuelle dépasse toutes les autres. Voici comme sainte Thérèse en parle elle-même, avec une grande lucidité : « Dieu, après avoir attiré à soi l'âme avec toutes ses puissances et ses facultés, laisse aller la mémoire et l'entendement et ne tient avec lui que la volonté : il n'y a alors dans l'âme aucun mouvement , et le démon ne trouve pas l'occasion de s'y mêler. »

On peut rapporter à l'Aristie les cinq degrés de la vision mystique.

Perfectionnement de la sensibilité par l'ascèse, c'est-à-dire l'application.

Transposition imaginative des sentiments.

Abstraction du sentiment éprouvé.

Adhésion passionnée au plan divin.

Illumination ou inspiration, d'où sortent les chefs-d'œuvre et les découvertes.

Tout ce qui affecte les sens est transitoire; nous ne voyons que la forme en mouvement; or la vie est la négation de la forme essentielle et de l'évidence.

Le phénomène est à la réalité comme un mirage régulier : il vaut comme moyen impressif seulement. Celui qui obéit à la nature s'avoue un niais, car la nature ne représente que le corps de l'âme cosmique, et l'âme cosmique ne vaut elle-même qu'en sentimentalisation de l'esprit angélique

Nous sommes d'accord, mon lecteur, que celui qui ne voit dans le rapport sexuel qu'une fonction organique n'appartient que d'aspect à la série humaine.

Eh bien! le phénomène humain collectif est ce mirage correspondant à celui optique; la société se manifeste physiquement par les gendarmes et ceux qui disposent de la gendarmerie : gare-toi, mais ne prends pas au sérieux les simagrées sociales. En tout temps les intellectuels ont mérité, à défaut de faveurs.

un prudent oubli ; en voici un exemple que j'intercale ici pour sa beauté. *Journal des Débats* du jeudi 30 novembre 1893.

« Kachan compte aujourd'hui environ 70,000 habitants. Il est donc vraisemblable que, si le tremblement de terre a été violent et général, le nombre des victimes sera considérable. La terreur a dû être grande, car, à Korctchoa, Kachan ne passe pas pour être sujette à ces catastrophes, et, d'autre part, ses habitants ont une réputation universelle de couardise. Ils sont *exemptés du service militaire* comme incapables d'affronter le feu, et partagent cet honneur peu enviable avec les infidèles, c'est-à-dire les chrétiens et les Guèbres, adorateurs du feu. *En revanche, ils sont réputés les plus intelligents des Perses, et s'adonnent avec succès à la littérature, à la poésie, à la philosophie et à la théologie.* »

Gloire, louange et respect aux nobles êtres de Kachan : que n'existe-t-il en France une Kachan, une ville d'aristes!

L'honneur de l'Ariste, c'est de faire accepter son incapacité sociale : l'homme de pensée et d'art ne doit être bon à rien qu'à penser et à œuvrer.

Le courage de l'Ariste sera d'opposer sa pensée à l'opinion,

La probité de l'Ariste sera d'éluder la loi.

L'honneur de l'Ariste sera d'être rejeté par la société. L'Etat n'a d'autres soutiens que ceux qu'il nourrit ou qu'il flatte : ôtez à la patrie les vanités et les intérêts, elle tombe de son poids.

Qu'est-ce donc que ce patriotisme dont on a voulu faire une religion ? l'ensemble des plus matériels intérêts. Qui profite des guerres coloniales ? l'industrie et le commerce. Mais, bonnes gens, nous méprisons, nous, individualistes, les commerçants, et pour une seule raison : la fortune ne les décrasse pas. Dans le raffineur Lebaudy n'apparaît aucun Médicis. En France, le riche est toujours bête, et ailleurs donc ! La duchesse Galliera jette quinze millions dans le port de Gênes pour y faire des ronds, comme Oronte crachait dans un puits ; elle donne un hôtel à l'ambassade d'Autriche, folie ! démence ! Ces imbéciles, les riches, s'obstinent à croire qu'on les envie. Quel être doué d'intelligence accepterait l'or de Vanderbilt, s'il en devait user comme lui ?

L'intellectuel, au contraire, apparaît de tous les hommes celui qui a moins de besoins. Sans vanité, il déteste la vie mondaine ; que ferait-il de l'or ? Les livres et les voyages d'étude ne sont pas les choses les plus ruineuses

du monde. Il ferait donc de l'expansion selon ses idées, il ferait Bayreuth une abbaye de penseurs. Qu'on y prenne garde, l'homme dégagé des comédies sociales n'a plus de besoins personnels, il peut désirer le *Glossaire* de Du Cange, un bon piano, et des photographies de Braun ; mais celui-là n'achète ni l'estime, ni l'amour ; il n'entretient ni la canaille, ni la putaille.

Il a suffi d'une pension de vingt mille francs pour sauver Wagner et son œuvre ;

Ou bien tous les riches sont des brutes, ou bien il y a une lacune singulière dans l'éducation et les mœurs de notre temps. Si on suppose qu'un riche soit capable d'admirer une œuvre, de la comprendre, comment l'idée ne lui vient-elle pas de manifester cette admiration selon ses moyens, par l'or. Paganini était avare, dit-on, il paya vingt-cinq mille francs l'émotion reçue en entendant la *Symphonie Fantastique*.

Je connais d'agréables riches qui jaculent : « *Axel* ! Ah ! *Axel* ! quel chef-d'œuvre ! » et qui ne donneraient pas de quoi le faire représenter.

La sainte esthétique ne doit rien attendre de l'Etat, ni de la société, ni du riche. Dès lors, l'Etat, la société et le riche sont trois phé-

nomènes offensifs qu'il faut tenir en respect avec la seule arme que nous ayons, le Verbe.

Arme terrible, épée d'Archange, qui seule résout les collisions de ce monde et de l'autre.

Sathan condamné a plongé au cœur du frêne la terrible lame, l'épée Détresse ; chaque fois qu'un daïmon la brandit, tout se coalise, et le fer se rompt sur la lance du Wotan social : mais les fils de Siegmund, les esthètes, jettent au creuset les débris du glaive sacré. ils forgent, ils martèlent, ils trempent, et la beauté vengeresse reparaît aux choses de la terre et Fafnir est frappé, le monstre qui se désigne ainsi lui-même : « je possède et je dors ».

L'histoire de l'Anneau est celle de tout être ; il faut choisir entre la divine Freira, les rêves sublimes et la réalité du pouvoir brutal. Il faut choisir entre le Valhal de marbre et de métal qu'on paye de sa dignité et de sa liberté, ou de la simple vision de l'au-delà.

XLI. — *Voir l'au-delà dans les œuvres du génie, se substanter de cette vue intérieure, préférer l'Abstrait à toute contingence : telle est l'Aristie, et la vie future ne changera rien à un tel état d'âme, puisque cette existence aura été conçue dans l'Orientation du divin, départ et aboutissement de l'homme surélevé.*

CONCORDANCE CATHOLIQUE

ARCANE DE NERGAL OU DE LA SÉCURITÉ

Tous les traités de la connaissance de Dieu se basent sur des points métaphysiques ou surnaturels ; on y expose les beautés de la création et l'extraordinarité de l'homme même, sans toucher à l'argument décisif : les chefs-d'œuvre.

Le Parthénon et Saint-Ouen, l'*Orestie* et la *Divine comédie*, Platon et Wagner me semblent, sans énumérer, des preuves et des exemples étincelants de la Divinité.

Pour une catégorie d'esprits dont je suis le coryphée, une formule de Platon et quelques mesures de Beethoven dépassent, comme miracles, un peuple de paralytiques devenus derviches tourneurs et les quinze-vingts pointeurs d'artillerie.

Le miracle, pour l'ariste, c'est le chef-d'œuvre; le parallélisme de la piété la compréhension du chef-d'œuvre. L'équivalent du sa-

lut, l'identification à l'idéal réalisé. On appelle Dieu le Juste, le Bon, le Puissant, ne peut-on lui donner l'épithète de Beau.

Il faut avouer que l'Aristie dérange la routine ecclésiastique, qui se cantonne dans ses vertus intérieures, dont nul ne peut juger : tandis que la prétention de beauté tomberait sous la critique de tous.

N'importe ! l'expérience le démontre, à toutes les époques la laideur sera toujours le fait de la foule, et seront beaux ceux-là qui ne ressembleront qu'à eux-mêmes et aux immortels.

V

DE LA

PUISSANCE ARISTIQUE

La magnification de l'au-delà vermeil où l'on vivra joyeux, à l'état de soleils incandescents et calmes. à reverbérer Dieu.

ISTAR, V^e roman de l'*Éthopée*.

Nous naissons, nous, les androgynes, l'esprit engrossé de quelque chose, et, arrivés à un certain âge. notre nature demande à enfanter.

CURIEUSE, IIe roman.

Dieu ne fait pas de miracles pour les inertes.

LE VICE SUPRÊME, Ier roman.

Il est une Acropole qui défie l'escalade du vulgaire, nous y enfermerons nos rêves et, repoussant d'un pied calme ce qui est à tous, nous ferons un monde de mystère, ineffable et inaccessible.

LA QUESTE DU GRAAL (Ollendorff).

V

DE LA PUISSANCE ARISTIQUE.

Sacrement : Extrême-Onction.
Vertu : Justice.
Don : Conseil.
Béatitude : Esprit de miséricorde.
Œuvre : Pardonner.
Ange : Raphaël.
Arcane : Le Pentagramme.
Planète : Nébo-Tasmit.
Œuvre aristique : Se réaliser encore.
Génie d'Orient : Zarathoustra.
Génie d'Occident : S. Thomas d'Aquin.
Sage : Solon.

Aujourd'hui le lettré veut devenir auteur, l'amateur, peintre ; et la moitié des salons et des vitrines se compose d'esthètes médiocres qui ont voulu œuvrer. Les femmes, quand elles ne sont pas jolies ou que leur réputation a souffert, font de l'art : et enfin, au lieu d'une vocation, l'œuvre dénonce une nécessité ou vanité ; à côté du métier, il y a une raison de

prestige. De là un encombrement énorme qui témoigne de l'inconscience générale. Autant l'érudition et les recherches d'archéologie sont louables et recommandables à tous, autant l'œuvre d'imagination devrait être respectée. Loin de là, le pullulement le plus odieux grouille, près du Permesse ; ils sont plus de cent qui vivent de la publication de mauvais vers et de concours poétiques.

Le nombre de ceux qui pincent de la rime est innombrable, plus grand peut-être que celui des barbouilleuses d'aquarelle.

Que dirait-on d'un prétendu catholique qui, sans ordination ni années de séminaire, s'arrogerait le droit de célébrer la messe.

C'est le cas du poétaillon qui honore la poésie, paraît-il, en la profanant.

L'homme au sonnet, aujourd'hui, devient l'homme au volume ; le temps n'est pas des petits vers, mais des vastes entreprises sonores. On aligne une cosmogonie comme autrefois on tournait un acrostiche, et cela ne vaut pas mieux,

A. XLII. — *Le premier devoir de l'Ariste, c'est de ne pas usurper sur l'artiste ;*

Des aristes, le plus accompli a été Boileau Despréaux ; nous lui devons la perfection de

Racine, Il a tenu un rôle admirable de métronome du goût auprès de plusieurs génies, qui n'étaient pas des génies pressés : mais pourquoi a-t-il écrit ? Voilà qui le gâte : qu'il blâme le sac de Scapin, mais qu'il ne publie pas cette niaiserie, le *Lutrin*, et ce tissu de platitudes, l'*Art poétique*.

Vraiment, chaque ariste devrait recevoir de la Providence un Boileau. Comme exemple de talent perdu, je citerai Cicéron : quel amas de plaidoiries qui ne valent guère plus que les éloges académiques de notre Pellisson, quand ce Romain était capable de cette sublimité, la plus grande page de la prose romaine, le songe de Scipion.

TYPE DE LA VIE ARISTIQUE

Paris ville-lumière, Paris intellectuel, Paris esthétique, c'était bon pour Victor Hugo qui y pontifiait devant la crapule, et qui l'a eue, la crapule. derrière son cercueil.

Pauvre grand poète, escorté d'un million de brutes, quelle expiation de ta lâcheté en face du siècle dont tu as épousé toutes les niaiseries, dont tu as béni toutes les impiétés ; pape des marchands de vin, lyrique assermenté au club, génie-citoyen, immortel sans-culotte, porte-lyre en carmagnole, tu resteras, certes, comme le Rembrandt du vers. mais tu as trois Euménides acharnées à ta mémoire, ton théâtre dérisoire, ton enterrement de politicien, et ta foi au progrès.

Paris joli, vivant, Paris-Gavarni, est mort, s'il a existé. L'univers y vient toujours faire la fête : de quoi, justes dieux, l'univers se contente-il ?

Paris mondain, le Paris des duchesses décrit dans Balzac, est tellement mort que les

octogénaires ne se souviennent pas de l'avoir connu. Il y a bien encore des douairières qui ne descendent pas plus bas que l'académicien, mais elles accueillent Arthur Meyer, le louche coryphée du comte de Paris.

Il y a bien des salons très éclairés où l'on danse sur des parquets en vrai chêne ; on y soupe moins mal qu'à l'Elysée, mais on y est coudoyé par les Rothschild et Cie.

Il y a bien encore de gracieuses femmes, mais leurs doigts sont tachés d'encre ou de couleur, et la vanité leur a mangé le cœur.

Quant au théâtre, on joue, une fois par semaine et mal, du classique et plus souvent du Molière, tandis que, en Allemagne, tout Shakespeare demeure au répertoire courant.

Musicalement, Paris apparaît la dernière ville du monde ; on y a monté *Lohengrin* et *la Walkyrie*, et, malgré le maximum obtenu après le premier mois, l'orchestre se relâche et les chefs d'emploi disparaissent : on sabote.

Moyennant finances, le dernier virtuose et le moindre compositeur s'inscrivent au programme de M. Lamoureux.

Les salons du mois de mai relèvent bien plus de la statistique que de l'esthétique. C'est en Angleterre qu'a lieu aujourd'hui le mou-

vement intéressant ; la France n'a rien de comparable à Burnes Jones, puisque Fernan Knopff est Belge.

Récapitulons : Paris n'a plus ni courtisanes, ni grandes dames, ni vrais salons.

On y joue mal et rarement le classique littéraire et point du tout le classique musical.

En outre, Paris, sous le rapport des églises, est une des villes les plus pauvres de France. Hormis Notre-Dame, la Sainte-Chapelle, Saint-Eustache, Sainte-Geneviève, qu'y a-t-il ? Est-ce comparable à Rouen?

Il reste le Louvre et Cluny.

Il n'y a donc aucune raison esthétique de résider à Paris ; l'ariste se contentera d'y passer le printemps, et consacrera le commencement de l'été à Bayreuth et à Munich, et autres villes d'Allemagne où il entendra, en un ou deux mois, plus de chefs-d'œuvre qu'en un demi-siècle à Paris.

Qu'il aille ensuite classer ses impressions au bord de la mer, et qu'il donne l'automne à Venise, Florence, Rome ou la Sicile.

L'hiver est indiqué pour l'Orient.

J'ai cru à Paris, comme beaucoup d'autres, je l'ai pratiqué, et j'en dissuade mon disciple à un double point de vue : celui de son ascèse,

qui s'opérera mieux dans l'aération mentale du voyage, et celui de la formule cosmopolite, la vraie formule de la haute culture.

L'ariste doit se détacher de sa ville, de son pays, même de l'Occident ; il faut rompre tout ce qui limite et restreint l'individualité ; il faut se garer de l'habitude qui naît coutumière des extériorités.

Je sais que Paris contient, plus qu'un autre lieu, des supériorités cérébrales ; mais ce ne sont pas gens en évidence que ceux-là, et la chance est mince de les rencontrer.

Même dans l'intellectualité, Paris présente un caractère emporocratique : tout s'y manutentionne, tout s'y monnoie, tout s'y lamine.

Ce qui caractérise le Parisien, c'est le manque de recueillement ; chacun se trouve pris dans un tel engrenage de nécessités ou de vanités qu'il ne pense qu'à des contingences. Est-ce à dire que la province vaille quelque chose ? Non, certes, elle ne se recueille que pour envier et nuire, son rut est celui de la haine, elle a fait de l'opinion un instrument de torture contre les êtres d'exception ; mais entre Paris, la ville superficielle et fébrile, et la province, cette mare aux reptiles, il y a la campagne. Là, on se retrouve avec soi-même et cela est profitable comme transition.

Pour l'ariste, je ne puis donner des commandements aussi étroits que pour le mage.

L'Aristie se base sur la volupté esthétique, elle est la réhabilitation de la jouissance par sa transposition en subtilité ; au lieu que la Magie comporte des exercices âpres et difficiles où l'on doit user de coercition envers soi-même.

Aristiquement, les règles sont négatives : il ne faut pas lire de méchants vers, il ne faut pas fréquenter de sottes gens. Maintenant, qu'on ait un faible pour Chopin ou qu'on lui préfère Schuman, que l'on mette Kalidaca au-dessus de Marivaux, et qu'on recherche un égyptologue plutôt qu'un théologien, cela n'importe pas.

Il manque au présent traité deux sortes de développements qui comportent des monographies séparées : l'esthétique pratique ou la hiérarchie des maîtres, et la liste des œuvres canoniques dans chaque branche manifestative de l'entendement.

A. XLIII. — *Voici la progression qualitative des vibrations aristiques : 1° compréhension de la musique de chambre ; 2° compréhension de l'ordonnance d'un tableau ; 3° compréhension du*

rythme d'une ronde bosse ou d'un relief ; 4° compréhension d'un plan et d'un profil architectonique : 5° compréhension des images poétiques ; 6° compréhension de l'expression pathétique ; 7° compréhension des symboles littéraires ; 8° compréhension parallèle du physique au métaphysique ; 9° compréhension psychologique ; 10° compréhension de l'idée pure.

Soient les théorèmes suivants : Se préciser, se traduire sentimentalement les quatuors de Beethoven — pourquoi le Cenacolo et l'Ecole d'Athènes sont les canons de l'ordonnance ?

S'expliquer la Samothrace et le Thesée. Le plan de la cathédrale de Strasbourg ? Comparer l'image des nabis à la métaphore de Shakespeare ? Voir en quoi Darthez, Claes. Valentin restent inférieurs au Prométhée d'Eschyle ? Expliquer pourquoi l'Œdipe dispute à l'Oreste le premier rang du théâtre ?

Critiquer la *Tétralogie* de Wagner au point de vue des symboles ? Opérer dans son esprit l'habitude analogique ; se diagnostiquer et deviner, prévoir autrui ; lire Platon, Spinosa.

[1] *L'Art idéaliste et mystique,* doctrine de la Rose-Croix.
[2] *Catéchisme intellectuel.*

Lacuria, et les comprendre aussi vivement et sans plus d'effort qu'une lecture courante.

L'Occidental actuel est semblable au passager d'un vaisseau qui aurait tout l'équipage à la barre, les mousses donnent leurs avis à la fois et veulent qu'il prédomine ; au lieu de cingler vers une côte hospitalière, cette nef manœuvre dans un espace restreint, et manœuvre pour manœuvrer, sans but ; il faut que le dernier matelot ait sa part de gouvernail et montre de la fantaisie dans le point à prendre. Que fera le sage, l'ariste : résigné à cette dérision, il se plongera dans ses livres, dans ses *fac-similes* de dessins de maîtres, dans ses partitions, et choisissant une vieille religion orientale, il l'évoquera.

Sa vie matérielle dépend de ces fous qui dirigent le vaisseau ; mais sa vie cérébrale demeure libre. Si l'ariste pouvait sauver ces naufragés du suffrage universel, même au prix de sa vie, il n'aurait pas le droit d'une hésitation. On ne veut que son aide à la manœuvre : qu'il refuse, jusqu'à ce que la force l'y contraigne. La revanche de l'esprit contre l'Etat et l'époque, c'est de ne rien faire de bonne grâce et de ne céder qu'aux gendarmes.

Ce sont en effet les seuls êtres à redouter

et il n'y a que des illettrés et des sots pour se risquer contre eux ; il y faudrait des raisons de fanatisme : l'exécution des décrets a été la seule occasion de ces derniers temps où on dût résister aux maréchaux. Hormis le sacrilège et l'iconoclastie, l'ariste se désintéresse de l'évolution contemporaine ; est-ce à dire qu'i devient le dilettante, le jouisseur d'art, en un égoïsme supérieur ? Non, quoiqu'il n'attende aucun mandat d'idéalité, il doit être, comme Cincinnatus, prêt à quitter ses *templa serena* pour accomplir une mission idéale, si elle lui échoit.

La pacificité, l'initiation nous l'impose ; Machiavel fut mis à la torture, il conspirait et, sortant de son domaine, tombait sous la fatalité de l'ambition guerroyante. Prenant parti dans les compétitions sociales, l'ariste descend au rang civique, toute sa prérogative est perdue.

A. XLIV. — *L'ariste, pour refuser le devoir social, ne doit accepter aucun honneur national et ne se mêler jamais aux agissements politiques.*

Il paye par son abstention, les privilèges qu'il réclame.

De tous les phénomènes humains, la mort est celui qui nous humilie le plus : cette façon de nous coucher, sans notre aveu, pour la tombe, est la plus insupportable des coërcitions. Il faut donc employer la vie, selon notre doctrine, afin de n'avoir pas été la marionnette de Shakespeare, qui fait trois petits tours et puis s'en va. Du moins il est digne de ne pas laisser tirer ses ficelles par les grosses pattes de la société, qui manœuvre les millions d'imbéciles. Trois petits tours, soit : mais le premier sera un tour sur soi-même pour se bien connaître ; le second autour de la société pour dérouler ses lazzo et se libérer d'elle ; et le troisième un tour en hauteur, si je puis m'exprimer ainsi :

A. XLV. — *Il n'y a qu'une seule question vraiment capitale : le devenir.*

Il se résout, pour les simples, par l'obédience au sens commun.

Il se résout, pour les aristes, par l'obédience au sens divin.

Quelles sont les œuvres de ce monde transportables dans l'autre ? voilà celles qu'il faut opérer. Concevons un paradis dévot, mais

lettré, le paradis de Fra Angelico. Qu'y voyons-nous ? La caresse musicale des âmes s'unissant pour concevoir le divin parmi les cantiques et les harmonies. Donc toutes les œuvres de l'enthousiasme valent comme des œuvres d'éternité.

Dieu est amour, disent les Pères d'une commune voix. Quelle est la forme intellectuelle de l'amour ? L'admiration.

Balzac a trop dit : « comprendre, c'est égaler » ; comprendre, c'est se rapprocher.

Or se rapprocher de Platon, de saint Jean, de saint Thomas ; se rapprocher d'Eschyle, de Dante ; se rapprocher de Beethoven, de Gluck, de Wagner ; se rapprocher du Vinci, quel destin égale ce destin ; quelle carrière comparable à cette carrière ?

« L'amour unifie », disent encore les théologiens : l'admiration également fait participer à la lumière des chefs-d'œuvre.

Et participer à la lumière des chefs-d'œuvre c'est s'associer à la série angélique, c'est briser le cercle maudit de la concupiscence et toucher à l'au-delà. Ne cherchez pas d'autre illumination que celle des grandes œuvres, ni

d'autres pantacles que les créations daïmoniques.

Les visions de l'art sont les réalités du ciel, et qui a passé sa vie à rêver le paradis sera emparadisé, au nom du Saint-Esprit, mon tout-puissant Seigneur.

CONCORDANCE CATHOLIQUE

ARCANE DE NEBO OU DE RÉCUPÉRATION

La perfection de l'esprit ne va jamais sans beauté morale : comme on ne dépasse pas un point médiocre de la dévotion si l'entendement aussi ne s'ébranle. L'acquêt cérébral augmente la beauté et bonté de l'âme.

Quand on étudie la vie intime des génies, on s'aperçoit que les plus grands des hommes en furent les meilleurs. Il y a en eux des faiblesses, des défaillances ; la difficulté de leur mission les explique. On chercherait vainement un acte de cruauté chez un vrai poète.

Chateaubriand, Lamartine, Vigny, Baudelaire, Wagner, pour citer des héros près de nous, avaient plus de charité dans l'âme qu'aucun des pharisiens qui les jugent impurs.

Le Saint-Esprit exerce une justice spéciale qui éclatera au jugement dernier : on verra à ce moment, par la gloire des chevaliers de l'idée,

combien leurs tares sont peu auprès de leur splendeur.

Il est fâcheux pour la beauté de sa figure que Dante ait eu des bâtards, et que Pétrarque n'ait pas été continent ; mais que de paillards et d'incontinents qui n'ont pas, en manière de satisfaction, donné au monde la *Divine Comédie* et les *Rimes*. Le génie, même pécheur, se rachète et satisfait au salut par ses œuvres. Devant Raphaël, même forniquant, prêtres et dévotes, à genoux! il a fait la *Dispute du Saint-Sacrement*.

VI

DE L'AMOUR

Don Juan, malgré la pauvreté de la matière où il s'efforce, touche à l'Abstrait par une conception de la femme que ni l'Orient ni les modernes n'ont osé formuler.

TYPHONIA, Xe roman de l'*Ethopée*.

Poras et Pœnia, de la mythique grecque, sont les deux branches de l'aimant qui attire le bonheur.

CURIEUSE, IIe roman.

Détruire pour créer, renoncer pour avoir, et souffrir pour régner, sont les Verbes de force, de joie et de victoire.

LA VICTOIRE DU MARI, VIe roman.

Supposez un instant qu'une affection toute spirituelle nous lie et que je sois pour vous cette excitation vers le monde supérieur que vous êtes pour moi.

LA QUESTE DU GRAAL, 1 vol. illustré Ollendorff.

VI

DE L'AMOUR

Sacrement : l'*Ordre*.
Vertu : *Force*.
Don : *Intelligence*.
Béatitude : *Cœur pur*.
Œuvre : *Supporter*.
Ange : *Zachariel*.
Arcane : *Le Sénaire*.
Planète : *Mérodach-Zœrpanit*
Œuvre aristique : *Pacification de l'amour*.
Génie d'Orient : *Kong Fou-Tseu*.
Génie d'Occident : *Orphée*.

« Otez l'amour, dit Bossuet, il n'y a plus de passions, et posez l'amour, vous les faites renaître toutes. » Cette formule serait vraie si on pouvait ôter l'amour ; mais on ne lui ôte que sa réalisation, on le contrarie seulement Alors se produit le phénomène de contre-passion, le plus néfaste de l'âme.

A. XLVI. — *Le mal c'est l'imperfection du bien ; l'ombre, l'insuffisance de la lumière ; le non-amour ou manque d'amour, c'est le refroidissement de l'âme même. Or le froid de l'âme, c'est le mal.*

Les directeurs de conscience proscrivent la passion humaine et vantent l'amour divin ; ils ont raison, mais de la même manière qu'en montrant à un ignorant le texte du Béreschit pour résoudre ses questions.

Pour aimer, il faut sentir, et je n'écris pas ce mot au hasard. C'est le droit de l'être humain auquel on propose d'aimer, d'exiger la perception de l'objet.

Or la religion, telle qu'elle est pratiquée en France, possède-t-elle des moyens émotionnels suffisants ?

Le théâtre est basé sur une division d'efforts, l'auteur n'est pas l'acteur ; dans l'église on laisse le prêtre bafouiller ses propres improvisations.

Voilà donc un homme médiocre qui ignore également et l'art de penser et l'art de dire, et qui apporte la parole de Dieu.

Vraiment doit-on rire ou pleurer devant cette inconscience : au théâtre, le plus petit bout de rôle est répété longuement ; à l'église,

le discours, tout le drame, se dégoise d'abondance, avec des accents de terroir et des gestes de Pulcinello.

Quelle foi! mes Révérends, et quelle humilité! Vous avez peur que l'on attribue à votre art les effets de la grâce, et pour laisser toute la gloire à l'Esprit-Saint vous combinez la paresse, l'ignorance et la laideur. Vous êtes les oies du Seigneur et vos cris doivent sauver. Il est possible que vous suffisiez à une certaine catégorie : toutefois, moi, j'estime qu'un homme cultivé ne doit pas subir vos sermons : il n'y a aucune raison pour s'abreuver de médiocre.

Le jour où des Hattier tonsurés[1], après des mois d'étude, joueront — car vous savez que l'action est tout l'art oratoire, au dire de Démosthène — le grand Carême de Massillon, tel sermon de Bossuet, ce jour-là nous irons entendre la parole de Dieu comme nous allons entendre la parole du génie, avec respect, avec enthousiasme, surtout avec profit moral.

Je parais surtout développer en ce livre un réquisitoire contre la routine inesthétique de

[1] Celui qui a créé le rôle du Sar Mérodack au théâtre de la Rose-Croix, dans la tryèdre de *Babylone*.

l'Eglise. Sans doute je suis forcé de montrer les lacunes de la religion pour légitimer la religion de l'art, complémentaire de l'autre.

Peu d'écrivains ont écrit sur l'amour avec autant de lucidité que moi ; aucun n'a été aussi peu compris.

Sans ressasser les définitions déjà données, ma thèse se résume en cet arcane.

A. XLVII. — *L'art et l'amour ne sont pas des buts, mais des moyens, non des objets, mais des voies vers l'objet unique.*

L'erreur générale n'est pas de s'enivrer d'une œuvre ou d'un être, mais de chercher dans cette œuvre et cet être leur au-delà.

La pusillanimité n'est pas un reproche applicable à l'*Amphithéâtre des sciences mortes :* on y affronte les plus redoutables conjonctures; mais, comme le point visé s'appelle un point de raison, il emprunte de la vérité à des considérations entre elles différentes.

Des lecteurs inattentifs, surtout des lectrices passionnées, n'ont rien vu qu'un réquisitoire contre l'amour en des formules plutôt favorables à cette unique vocation de la femme. J'ai dit que l'amour était le mode tangible et

partant inférieur de l'idéal. Est-ce à-dire que j'en suis l'adversaire ?

Dans la hiérarchie des arts, je les mets tous au dessous des lettres, et cependant j'ai prouvé à quel point je les aime. Wagner n'a pas de plus agenouillé admirateur que l'écrivain de *Babylone* ; cependant je considère la musique comme le dernier des arts en hiérarchie, parce que son mode d'action est tout à fait matériel et nerveux, et qu'il intéresse nos sens avant de parvenir à l'esprit

Le *Comment on devient fée* aborde et résout la question passionnelle, non pas, comme beaucoup s'obstinent à l'entendre, en ravalant la femme, mais la replaçant en son lieu.

Ce qui a fait crier, et je le conçois, c'est la destruction de l'idée de galanterie et le vieux thème de sa faiblesse.

On ne doit rien au sexe en lui-même, on doit à chacune ce qu'elle vous inspire ; leur force est différente de la nôtre, elle existe très puissante.

J'ai attaqué la notion française plus encore que la notion poétique : faire sa cour, mendier de l'espoir, implorer des faveurs, supplier, pleurnicher, pour obtenir un abandon physique dont on se vantera parmi les goujats ca-

marades : voilà ce que conçoit le Parisien, et là éclate à la fois l'absence de dignité et d'émotion vraie. Le dix-huitième siècle avait des mots colorés pour ces ouvrages de galanterie, des mots de militaire et de soldat du génie, Vauban était invoqué. Faire le siège d'une belle, décrire des circonvallations : misère que tout cela, et bonne pour des officiers.

Un être sent un désir de cœur ou de chair et l'exprime à celle qui l'a fait naître : elle le repousse ou l'agrée, le reste ne signifie rien.

Tristes myrtes que ceux arrachés par la persévérance de l'un à la lassitude de l'autre !

L'idée d'attaque et de défense me semble insupportable en ces matières. Quel soudard s'avance et s'exprime devant qu'il soit prié des yeux et de la contenance ?

A. XLVIII. — *L'amour est la simultanéité d'attraction entre deux êtres.*

En deçà, il y a des désirs, de l'imagination, une passion possiblement vive, il n'y a pas d'amour.

A. XLIX. — *L'amour n'existe que par attraction nerveuse.*

Je n'entends pas que l'on doive pousser

jusqu'à la possession cette attraction ; mais il faut qu'elle soit latente, potentielle, sinon il y a amitié, tendresse, estime, tout, excepté amour.

A. L. — *Deux êtres sont-ils très matériels, l'attraction entre eux sera animale ; si leur sensibilité est exquise. l'attraction sera animique ; si leur imagination est cultivée, l'attraction sera idéale ; mais toujours les nerfs seront le moyen du phénomène.*

Ce que les débauchés appellent la question de peau a une formule beaucoup plus profonde.

A. LI. — *Toute la dignité de l'amour est dans la simultanéité des impressions du couple.*

L'homme qui manifeste plus qu'on ne souhaite est un rustique ; la femme qui subit plus qu'elle ne sent manque de race nerveuse.

A. LII. — *On pourrait appeler vertu des nerfs l'impossibilité d'agir l'amour sans l'éprouver.*

Ici les sexes s'égalent en bassesse : le désir de l'homme banal et grossier s'émeut aisément ; mais en revanche, sans désir, le fait lui

sera insupportable. La femme désire moins aisément, mais combien plus elle subit le fait, sans le souhaiter.

A. LIII. — *Sentimentalement, l'amour doit être la plus grande bonne volonté d'un être pour un autre.*

La définition paraît un peu calme : on a écrit sur la matière des choses désordonnées et furieuses : comme le livre influe sur la vie beaucoup plus qu'on ne croit, le penseur doit prendre garde de ne pas sacrifier la vérité de la notion à son éclat, et s'inquiéter bien moins de plaire que d'éclairer.

A. LIV. — *Le plus haut phénomène de l'amour, c'est l'intronisation de la paix dans deux âmes.*

Les passions, le plus souvent, se trouvent contrariées et les amants entravés ; je ne vise ici que ce qui dépend d'eux-mêmes.

A. LV. — *Aimer c'est s'épanouir en autrui, qui s'épanouit en vous ; c'est un mouvement harmonieux et vif de pénétration vitale qui s'ex-*

prime bien par un terme héraldique, la vraie devise des passionnés : de l'un en l'autre.

Les quatorze volumes de l'*Éthopée* montrent suffisamment l'amour tel qu'il est, je le formule tel qu'il doit être.

Or, si on groupe les caractères que j'ai donnés : la simultanéité d'attraction, la simultanéité d'impression, la pacification de l'âme, la plus grande bonne volonté et l'épanouissement réciproque, on trouvera avec étonnement une notion viable, une notion saine, exempte de grossièreté et garantie contre les désastres, très fréquents en la matière.

Chacun a pu l'observer, la passion commence par le désir de l'homme et l'ennui de la femme, soit deux éléments mal faits pour une combinaison heureuse. La tragi-comédie se joue grotesquement autour d'un point animal : l'honneur de l'homme, c'est-à-dire celui qu'il conçoit, est de posséder. Pour cela tout lui semble bon : ruse, brutalité, meubles à ressort ; la femme, d'ordinaire. défend ce point-là avec toute la vertu qu'elle se croit. Que peut-il sortir de cet amas de turpitudes ?

Certes la femme fait un jeu de cape sexuelle pour que sorte de l'homme le taureau gro

tesque qui constitue les trois quarts de sa personnalité ; mais l'homme, le plus souvent, n'a pas besoin d'être si fort provoqué. Il faut avoir recueilli beaucoup de confessions féminines pour savoir à quel point l'honnête homme, magistrat, marguillier ou sénateur, se transforme aisément en cosaque, dès qu'il ose pousser un verrou et acculer une femme contre un sofa.

Ces sortes de viol forment les deux tiers de l'adultère, et vraiment la femme est à plaindre de cette violence et de cette souillure. En aucun cas semblable, elle ne peut ressentir de plaisir : l'onde volupteuse, chez elle, obéit à des lois contraires que je ne puis exposer ici. Mais devant la fréquence de ces événements dérisoires, je suis bien étonné que le couteau de lecture ne soit pas une excellente petite lame tolédanne bien appointée et qui parerait le mieux du monde le garot des étalons de boudoir, enfoncée jusqu'à la garde très ouvragée.

Autant le respect idéologique de la femme ressort de la niaiserie, autant le respect physique lui est dû. Cet être n'a qu'une chose à donner en ce monde, elle ne possède ni pensée, ni science, ni constance par elle-même ; elle n'a que sa chair ; la lui voler, la lui souiller, cela est infâme et monstrueux.

Respecte, mon disciple, la chair de la femme, ne dérobe jamais un baiser, n'ose pas une caresse : tu serais un pandour.

A. LVI. — *En amour, tout ce qui n'est pas le fait d'un double d'enthousiasme est immonde.*

Et maintenant j'aborderai l'essence même de l'amour, son abstraction providentielle.

A. LVII. — *L'amour correspond à la fomentation sentimentale comme accélérateur de la vie et générateur d'émotion, et aussi à la résolution des accords imcomplets, imparfaits et douloureux de l'imagination.*

D'ordinaire les deux phases se suivent ; le mieux est qu'elles se parallélisent.

Quand j'aurai le temps d'écrire la *science d'aimer*, j'espère enseigner quelle alchimie permet de ne rejeter aucune passion et combien il entre de charité dans la volupté même.

« Lorsqu'on ne sait pas la vérité d'une chose, il est bon qu'il y ait une erreur com-

[1] *Comment on devient fée,* tome II de l'*Amphithéâtre des sciences mortes.*

mune qui fixe l'esprit des hommes. » On pourrait mettre cette réflexion de Pascal en épigraphe de tous les livres qui dissertent de l'amour, étrange matière qui n'a été traitée que par des artistes encore troublés de leur vibration, ou par des prêtres que leur continence aveuglait, en autre sens. Aussi arrive-t-il que la vérité paraîtra une erreur à tout le monde parce que, selon son essence de vérité, elle ne flatte ni le goût de l'un, ni le dégoût de l'autre.

L'amour, forme attrayante de la douleur, dépayse le poète. « L'amour, forme de la charité, » stupéfie le théologien.

Cependant les deux propositions se complètent. Il faut que l'homme souffre, mais il est invincible chez l'homme de lutter contre la souffrance. Si on ôte la fougue, le drame, le danger et les convulsions, les étourdis ne savent plus de quoi on leur parle ; et si on pense à l'amour qui ne serait qu'un péché raisonnable, on scandalise tout le clergé. Cependant on possède la vérité sur cette chose ; mais la vérité n'agit point sur le commun des êtres.

Le noble amour n'existe que chez les natures d'une exquise sensibilité ; et aux qualités qu'il y faut, peu de gens se prétendraient capables

d'aimer. Voici les règles pratiques que je puis énoncer ici.

Le signe d'un noble amour se montre dans le regret et la détestation des banales amours qu'on a eues, et aussi dans le fait d'une augmentation de personnalité.

Les impressions d'amour doivent se présenter analogues à celles réalisées par le grand art.

Pour la volupté, la seule règle sera de savoir si elle augmente notablement la vibration animique, si vraiment elle engendre des états d'âme impossibles autrement.

Au cas le plus fréquent, la chair enlize le sentiment, au lieu de l'exalter.

A cette marque, on doit s'arrêter. Dès que ce qu'on appelle plaisir n'est plus l'orchestration d'une mélodie de l'âme, c'est-à-dire sa polyphonie, cela devient de la débauche et qui nous diminue.

CONCORDANCE CATHOLIQUE

ARCANE DE MÉRODACK OU DU COMMANDEMENT

L'Église a raison de commander le mariage comme forme de l'attraction sexuelle, puisque les amants, s'ils étaient libres de le faire, se marieraient.

L'Église a raison de défendre le divorce, car elle représente la vérité abstraite de toute contingence, et l'intémérabilité de la famille et de son principe l'emporte abstraitement sur le malheur de milliers d'êtres.

L'Église a raison de taxer de péché mortel la fornication : car dans toute œuvre de chair l'être humain se risque tout entier, âme et avenir.

Mais il y a des castes devant la morale, et des circonstances très atténuantes à certains délits. La psychologie, comme la casuistique, connaît de certains cas réservés que je puis exotériser par cet arcane.

A. LVII. — *Le commandement catholique régit indistinctement tous les fidèles semblables entre eux. Mais le commandement distingue les cas, suivant que les fidèles s'élèvent au dessus de la moyenne.*

Donc le génie ou l'exception sont régis par un commandement plus large ou plus étroit, suivant la nature de leur responsabilité, calculée sous le triple rapport du tempérament, de la sensibilité et des circonstances.

VII

DE L'AUTODIDACTIE

Vouloir élever l'esprit sans former l'âme, et s'adresser à l'entendement dans l'oubli de la sensibilité, quelle misère !

TYPHONIA, XIe de l'*Éthopée.*

Saint, génie ou brigand, promis aux autels, au Capitole ou à la potence, un homme n'est jamais que le total de ses propres pensées.

UN CŒUR EN PEINE, VIIe de l'*Éthopée.*

Cette grandeur éparse aux vies illustres de Plutarque s'obtient par la combinaison de l'orgueil avec l'agenouillement devant l'idéal.

L'ANDROGYNE, VIIIe de l'*Éthopée.*

Il faut professer, sur son temps, ses hommes et ses œuvres, le sentiment même que professerait le Dante.

LE PANTHÉE, Xe de l'*Éthopée.*

VII

L'ARISTIE

Sacrement : *Mariage.*
Vertu : *Tempérance.*
Don : *Sagesse.*
Béatitude : *Pacificité.*
Cause : *Nécrolâtrie.*
Ange : *Orifiel.*
Arcane : *Le Septénaire.*
Planète : *Adar-Bélit.*
Œuvre aristique : *Se réaliser.*
Génie d'Orient : *Manou-Ménès.*
Génie d'Occident : *S. Bonaventure.*
Sage : *Thalès.*

A côté du culte de lâtrie dédié à Dieu même, ne peut-on concevoir une dulie dédiée aux miroirs réflecteurs du divin, et l'art n'a-t-il pas ses mystères, et l'effort de les pénétrer ne rentre-t-il pas dans la mystique ?

Placé entre deux aimants, la nature qui agit

sur son organisme et l'au-delà qui actionne sa sensibilité, l'homme doit choisir ou plutôt céder à l'une ou à l'autre des attractions,

Mais qui voudrait délibérément augmenter ses rapports avec la nature organique et inférieure? En revanche le monde invisible, défendu par le vertige, la démence et autres euménides, nous menace beaucoup plus qu'il n'invite. Comme nous ignorons la norme de l'invisible, notre raison ne saurait y entrer, seul notre inconscient s'y affronte, se vouant à l'inconnu.

L'homme, de tout temps, a cru sentir un double mouvement de lumière et d'ombre, et avec la naïveté de son imperfection il a fait sa prière à l'ombre ou à la lumière, suivant que son désir correspondait au mal ou au bien.

Le méchant est devenu sorcier, le bon est devenu mystique, il y a eu magie noire et magie blanche, goëtie et théurgie.

L'aréopagite a déposé, au début de ce traité, que les mauvais esprits n'existaient pas, que ceux ainsi appelés étaient seulement obscurés et affaiblis dans leur puissance.

Affirmation qui nous dissuade à la fois de les craindre et de les invoquer.

Quant aux esprits de lumière, s'il est donné

à l'homme de les attirer, ce ne peut être qu'en devenant lumineux et comme similaire à eux-mêmes ; et comme ils se montrent aux âmes pures plutôt qu'aux esprits très cultivés, c'est l'ascèse catholique qui guide en cette voie.

Toutefois, comme il faut prendre parti entre la nature et l'idéal, que nul homme n'échappe à cette option, et que l'hésitation même n'est pas possible, recherchons quelle de nos facultés se présente douée d'une perfectionnalité indéfinie : l'entendement ou esprit.

Mais l'esprit en lui-même se limite par l'âme : on peut se figurer l'être humain comme un double coffret enfermant un diamant. La première enveloppe est opaque : c'est le corps ; elle transmet à la seconde les heurts seulement, les secousses, non pas la lumière ; la seconde, l'âme, est translucide, si la buée organique ne l'obscurcit pas.

Le problème de la perfection de l'homme consiste à ce que la lumière de la vie frappe le diamant à travers ces deux enveloppes.

Or, plus la chair ou premier voile se tait et s'apaise, plus la lumière de vie la pénètre et va frapper l'âme. Celle-ci, encore plus susceptible de se clarifier, arrive à laisser pénétrer la vie jusqu'au diamant, et lors l'esprit étincelle

et rayonne, et rayonnant, pour ainsi dire allumé, il amincit la cloison animique et augmente la vibratilité de l'enveloppe charnelle.

A. LIX. — *Chez la plupart des êtres, la vie n'actionne que l'organisme et à peine se répercute sur l'âme.*

Chez l'homme d'exception, la vie ne peut actionner l'organisme sans émouvoir l'âme ; l'âme émue devient réceptive, c'est-à-dire diaphane, et laisse la vie pénétrer jusqu'au diamant-esprit, qui opère alors selon ses vertus propres.

Maintenant la hiérarchie des êtres se découvrira d'elle-même.

A. LX. — *L'homme commence à la réceptivité animique.*

L'homme s'accomplit dans la transmission du sensible à l'intellectif : c'est une échelle ascendante, partant du sentiment, contingence individualisée, pour monter à l'idée, abstraction pure.

Placez un homme de Médan devant la *Joconde*, il verra une femme bien en chair, qui décèle de bonnes digestions. Devant le *Saint Jean*, il jugera que c'est un garçon au bras

grassouillet qui s'est déguisé en petit saint et qui grimace. Au contraire menez-le devant l'*Étal* de Rembrandt ou la *Kermesse* de Rubens, la notion de boucherie, la notion de saoûlerie l'enivreront de leur réalité. C'est à son niveau, et il se retrouve.

Affrontez un poète aux mêmes tableaux, il ne verra plus organiquement, la forme n'agit pas animalement sur lui : il sentira une attraction curieuse et un peu angoissée devant ce sourire de *Monna Lisa*, et il rêvera, cherchant à restituer de quelle vie, de quelles amours ce sourire est le total mystérieux. Devant le *Saint Jean* il éprouvera une inquiétude presque douloureuse, la triple hésitation du sexe, de la couleur et de l'expression ; la triple pénombre plastique, picturale et animique le plongera dans une série d'émois confus, mais tous de sentiment.

Enfin, présentez aux mêmes œuvres un métaphysicien, il sentira l'esprit de Léonard : dans l'œil et la bouche de cette femme, il retrouvera la pensée du maître incomparable: « Je sais tout : je suis sereine et sans désir ; cependant ma mission est de distribuer du désir, car mon énigme fomente et développe tous ceux qui me regardent : je sais le gra-

cieux pentacle du Vinci, je manifeste son âme, qui ne se fixa jamais parce qu'elle voyait trop haut et trop profond. Je suis celle qui n'aime pas, parce que je suis celle qui pense ; seule femme de l'art qui, quoique belle, n'attire pas le baiser : je n'ai rien à donner à la passion ; mais si l'intelligence m'approche, elle se mirera dans le prisme de mon expression comme dans un miroir multicore, et j'aiderai quelques-uns à prendre conscience d'eux-mêmes ; et ceux-là qui recevront de moi le baiser de l'esprit pourront dire que je les aime selon la volonté du Vinci, qui me créa pour montrer qu'il y a une concupiscence de l'esprit, car c'est mon expression qui me fait aimer, elle qui nie aimer, sinon de la pensée. »

Le verbe du Précurseur, plus mystérieux encore, s'exprimerait ainsi partiellement : « Mon geste incite et mon sourire défie, et je suis Jean ! Ne t'étonne pas : mon geste dit la vérité à tous, et mon sourire la dit à quelques-uns ; j'agis pour la masse, je souris pour le petit nombre ; comme je suis androgyne de formes, je suis double de pensée, positif et impérieux, exotériquement ; passif, et doux pour les élus.

« Mon doigt élevé montre le ciel ; j'annonce la nécessité du salut ; le plissement de ma bouche révèle que le salut n'est pas toujours la douleur. Ce que tu vois dans mes yeux, c'est la volupté des esprits, je sais que le mal est transitoire comme la douleur, et que le bien, comme la joie, seuls sont éternels. Les imbéciles traduiront ma moue singulière par le scepticisme, cette ignorance, et je sais : je suis le plus savant des anges ; ma main ordonne de croire et mes lèvres incitent à comprendre. Celui qui se laissera séduire par ma grâce possédera un jour ce sourire des Khérubs éternellement ravis de la connaissance divine. Les hommes ont besoin de craindre ; mais moi, plus près de Dieu, je souris de cette crainte, parce que j'aime, que j'aime indéfectiblement, et que cet amour m'unit à lui ; le ciel sourit, le ciel est gai, le ciel est la volupté sainte, je révèle le salut par la beauté, tel que le conçut Léonard de Vinci, archange, maître des formes, au séjour éternel. Je suis l'Annonciateur de la Mystique de beauté, de la Mystique d'art. »

Entre Dieu et l'esprit de l'homme il y a une question d'âme : il le faut sentir avant que le comprendre ; et devant l'insuffisance

croissante du clergé et son inesthétisme j'instaure l'aristie ; c'est-à-dire la recherche du divin dans les œuvres du génie.

Cette recherche n'est virtuelle que si elle comprend toutes les séries de l'œuvre humaine.

Un amateur de tableaux n'est pas un ariste, un bibliophile non plus, un épigraphiste pas davantage : et ne croyez pas que ce soit matière aisée de sentir la beauté sous toutes ses formes.

Cet esprit si pénétré du génie grec et du génie chrétien, Fénelon, jugeait l'ogival une barbarie.

Le beau poète et grand styliste Théophile Gautier n'écrivait-il pas, en sortant de *Tannhauser,* que Wagner devait beaucoup à Rossini? Barbey d'Aurevilly n'a-t-il pas méconnu Gœthe, Lamartine vitupéré le Dante ? Leconte de Lisle n'a pas encore compris ce qu'était le christianisme et l'a éreinté comme un simple confrère.

La difficulté d'une compréhension générale se hérisse d'un écueil fatal, l'éclectisme. Alors le faux esthète voit du beau partout ; il admire les tapis hurleurs, les kakemonos grotesques, et assimile les choses Kmer aux métopes du Parthénon : il n'a pas de préjugé, dit-il. En

effet, il représente la prostituée en esthétique, le bibelot l'arrête autant et mieux que l'œuvre d'art, et sa curiosité d'ignorant lui tient lieu de doctrine.

A. LXI. — *Physiquement, une loi résulte du total des expériences qui la produisent. Esthétiquement, la vérité d'art résulte du total des œuvres qui la contiennent.*

Or il y a en toute matière des chefs-d'œuvre qui valent comme étalons de mérite, comme critères infaillibles.

On m'objectera que la plupart des traditionnalistes sont fermés à toute nouveauté et qu'on a opposé les classiques à Wagner comme à Delacroix.

Connaissaient-ils vraiment en quoi consiste la beauté d'art, ces traditionnalistes qui ne l'ont plus connue dès qu'elle s'est montrée sous une forme renouvelée.

Tannhauser servira d'exemple : cette œuvre possède la première condition de toute œuvre, elle est religieuse et d'une fabulation ancienne et légendaire.

En outre elle se passe, au point de vue pathétique, dans l'âme d'un héros au tem-

pérament fougueux ; enfin, elle enseigne que l'expiation et surtout la prière du juste sauvent le pécheur.

Il suffisait de se souvenir de l'*Orestie* pour applaudir à cette remise en œuvre de la purification religieuse.

Quant à la musique, la parfaite convenance de ses accents aux paroles du poème en démontre l'excellence.

Ceux qui ont ri au chœur des pèlerins n'écoutaient pas, et, pour les nouveautés techniques, qui avait entendu du Weber se trouvait préparé et averti.

La Bibliothèque des Députés, ce grand œuvre de Delacroix, est conçue dans les formules italiennes les plus pures. L'*Orphée* et l'*Attila* s'expliquent par Poussin et Jules Romain.

Il n'y a rien d'ignorant comme le pédantisme, et je connais, par le monde, d'excellents érudits qui n'ont pas d'autres perceptions d'art que les dates et les archives, historiens d'art excellents, dénués de toute esthétique.

A. LXII. — *Les chefs-d'œuvre les plus hardis ont toujours un air de famille avec les anciens chefs-d'œuvre.*

Au contraire, *Germinie Lacerteux*, ce pre-

mier pas du réalisme et le seul vraiment littéraire, de quoi se peut-il réclamer? Et les Monet, par exemple, de qui procèdent-ils, sinon du papier peint, de l'affichage et du crêpon.

On m'objectera le drame satirique des anciens, ou les *Idiots* de Velasquez, mais les anciens ont eu cette tare, voilà tout, et Velasquez, ce premier des peintres, est un des derniers artistes.

A. LXIII. — *Une œuvre est égale au volume d'idéal qu'elle déplace dans l'âme cultivée.*

Il est bien évident qu'il n'existe pas de beaux tableaux hors de la plastique héroïque, et que la vulgarité ne se rachète par rien. Le monstre Fafnir, la gargouille de cathédrale tiennent bonne place dans l'art, mais un bœuf de labour y sera toujours dérisoire. Wagner l'a dit prodigieusement net : « L'art commence où finit la vie. » Mais j'empiéterais sur un autre ouvrage où les plus exacts commandements seront élucidés pour des lecteurs soigneusement cultivés. Maintenant, si quelque barbare ou bourgeois s'étonne que je prenne un ton si haut et tout de méthode pour convier les gens à lire et à regarder les belles choses.

je lui dirai que regarder n'est pas voir, voir pas encore sentir, sentir pas encore comprendre, et qu'il y a la même distance entre la compréhension d'un ariste et la perception d'un quelconque, entre l'état d'âme de l'artiste créateur et celui du voyageur qui traverse un musée[1].

La matière de mon discours échappe à l'expression et surtout à la division systématique de l'énoncé : il reste toujours un point obscur aux propositions les plus claires, parce que ce domaine a un caractère musical d'indéfinité.

Mais je promets à celui qui admettra ma parole des joies sans nombre et sans nom ; je promets non pas l'extase surnaturelle, mais l'illumination sereine : je promets l'entrée au monde des archétypes, dont les chefs-d'œuvre sont le reflet.

Cherche Dieu, mon disciple, lui seul est réel et vivant ; mais pour le trouver perceptible à ta faiblesse, cherche-le là où les plus grands l'ont trouvé, dans l'art.

Lis Moïse, Phythagore, Platon, saint Thomas, saint Denys ; lis Eschyle, Sophocle,

[1] *L'Art idéaliste et mystique.*

Shakespeare, et Racine, et Wagner ; écoute Palestrina, Gluck, Beethoven ; regarde Léonard, Raphaël, Michel-Ange, regarde Phidias, et quelque jour, comme Siegfried comprit la langue des oiseaux après avoir tué Fafner, tu comprendras la langue des chefs-d'œuvre ; ils te diront où dort le divin idéal, et tu iras l'éveiller : alors souviens-toi de celui qui fut, à ton profit, le plus noble des entremetteurs ; et pardonne-moi, esthète devenu implacable en ton jugement, ariste dogmatique en tes idées, pardonne-moi les fautes de mon œuvre, qui se résument en une seule : la hâte, et, que tu m'admires ou non, souviens-toi devant les Dieux que je t'appris à les connaître.

CONCORDANCE CATHOLIQUE

ARCANE DE ADAR OU DE LA PERMANENCE

L'option Héraclide se présente devant toi ; choisis entre l'idéal et le réel ; choisis entre le beau et le vulgaire ; choisis entre l'éternité et ton époque, choisis entre la personnalité ou la formule régimentaire.

Des passions de l'âme, la plus noble c'est l'enthousiasme : dès que tu glorifies en ton cœur le génie, tu participes à sa lumière ; on se modifie d'après ce qu'on aime, on arrive à ressembler en quelque sorte à sa propre pensée.

Convaincu de la communion des saints, je proclame la communion des génies, mais si j'explique le miracle, je n'explique pas le chef-d'œuvre ; agenouillé devant les merveilles de l'amour divin, devant les saint François et les sainte Thérèse, je m'agenouille devant Michel-Ange et Dante, et Vinci et Wagner ; et dans ce qui fut leur royaume, et dans ce qui sera leur gloire éternelle, je les invoque, je les prie, ces sublimes apotropéens.

Prenez-y garde, ô prêtres, Moïse était encore plus un génie qu'un juste, saint Paul aussi. J'admire avec vous la réunion de la double illumination, mais je suis dévot à chacune séparément.

Celui qui fit le plan du Parthénon et cet autre celui de la Sainte-Chapelle, l'admiration les canonise.

Mes saints, si j'ose m'exprimer ainsi, sont consentis par tout l'univers. Ah! prêtres obtus, si vous pouviez estimer ce que Rome doit aux artistes, et quelle légion fulminante contre les infidèles, que la légion du chef-d'œuvre! Comme le miracle ne m'étonne pas, je n'aurais pas les preuves de ma foi, si vous m'ôtiez quelques livres et quelques fresques.

Laissez donc l'Ariste aller à Dieu par les voies qui lui sont propres; nous nous retrouverons un jour au seuil de l éternité. La voie de toute beauté y mène comme la voie de toute bonté, et chacun recevra les palmes qu'il a souhaitées : je ne veux qu'être admis, timide écouteur, aux colloques de ces génies qui m'ont nourri d'idéal, mes maîtres, et qui continueront à m'illuminer dans les siècles des siècles. Amen.

LIVRE SECOND

LE DUODÉNAIRE

DE

L'ASCÈSE ARISTIQUE

LIVRE SECOND

LE DUODÉNAIRE DE L'ASCÈSE ARISTIQUE

Non nobis, non nobis, Domine,
sed nominis tui gloriæ soli.

Devise de l'ORDRE DU TEMPLE.

Ad Rosam per Crucem.
Ad Crucem per Rosam In eâ,
in eis, gemmatus résurgam.

Devise de l'ORDRE DE LA ROSE † CROIX.

I

LA QUIDDITÉ, OU DE LA VRAIE VOIE

Sephere : Kether.
Fructus Spiritus : Charitas.
Série spirituelle : Seraphs.
Onomie Apollonide : Epicourios.
Muse : Clio.
Signe : Bélier.
Arcane : Octénaire.
Œuvre aristique : Rompre le courant social.
Génie d'Orient : Lao-Tseu.
Génie d'Occident : Vincent de Beauvais.

Le problème de la vie reste insoluble, tant que l'intelligence ne le pose pas, devant la volonté.

Pour beaucoup, ce problème revêt un caractère d'exclusive nécessité : tant que l'homme doit pourvoir à son existence matérielle, il n'est pas dans les conditions initiatiques ; et devant qu'il ait résolu la question de son

existence, il ne saurait de s'informer sur l'au-delà.

Cependant l'entraînement aristique ne s'élève pas, impossible aux pauvres, les plus doués et les plus intéressants des hommes, au moins dans leur jeunesse. Rien n'est aussi bon marché que les chefs-d'œuvre : *Athalie* et *Polyeucte* coûtent deux sous.

A. LXIV. — *La principale divergence, entre la magie sémitique et la magie aryenne, réside dans la conception optimiste ou pessimiste de la personnalité.*

L'initié hindou conçoit son devenir en dépersonnalisation ; l'initié sémite et chrétien, au contraire, aspire à la confirmation et à la croissance de la personnalité

Cette vue différente, qui a des conséquences énormes, s'explique banalement par le climat, c'est-à-dire l'action cosmique.

La nature orientale enveloppe de ses effluves le Bouddhiste et dissout sa volonté ; au contraire l'Occidental, entouré d'un phénoménisme inclément ou neutre, se dégage aisément de la pression cosmique ; un autre danger le menace.

A. LXV. — *La volonté de l'Oriental doit lutter contre la pression cosmique, la volonté de l'Occidental contre la pression sociale.*

L'homme doit perpétuellement se reconquérir contre les mille formes de l'antagonisme, force dissolvante, née du conflit des virtualités.

Si la mystique chrétienne a des côtés hindous, l'Aristie apparaît d'essence sémitique : elle procède par rationalité.

A. LXVI. — *Il y a deux formes de perfection : l'inconscient en Dieu, apanage de la religion ; et la conscience intellectuelle, méthode magique.*

Or la conscience se révèle et se développe par le recueillement : il faut savoir faire le silence dans son âme, pour se développer intellectuellement ; et ici l'exemple sera donné par l'animal : l'insecte, dès qu'il a trouvé une proie, la charrie vers son trou. Ainsi l'Ariste, après toute vibration vive, doit s'enfermer, moralement achever de vivre la vibration et la juger.

D'où vient que tel acte de notre vie demeure plus coloré à la mémoire que d'autres équivalents ? Invariablement, cela provient des

circonstances qui nous ont disposé à réfléchir et à commenter. La vie morale ne consiste pas à multiplier les impressions, mais à les approfondir ; comme la puissance d'une lecture dépend des livres étudiés et non des livres lus.

A. LXVII. — *L'âme se nourrit d'émotions et l'esprit d'idées, comme le corps se substante de matière : et l'Ariste est celui qui choisit ses émotions et ses conceptions ; car notre être abstrait se constitue par l'acquêt perpétuel de la vie.*

Il y a une anémie de l'âme ; une médication fortifiante lui correspond : il y a des fièvres de l'esprit et une hygiène qui les prévient et une thérapeutique qui les jugule.

Selon la Table d'Emeraude, le monde matériel serait l'image grossière mais exacte du monde moral ; et l'Etat moderne, qui assainit les rues, empeste les âmes, avec la même sérénité. L'ignorance occidentale paraît sans borne sur le plan supérieur. Le caractère d'hôpital, du couvent et de l'église, qui le voit ? Le rôle psycopathique du théâtre, qui s'en doute ?

A. LXVIII. — *Il y a un double phénomène inobservé : le respir et l'expir animique, qui s'homologue à la respiration corporelle.*

Beaucoup répugnent à frayer avec le peuple, à rester dans un lieu méphytique, à toucher des mains sales, qui ne supposent pas combien des gens physiquement propres sont puants de l'âme. Ceux qui ont sifflé *Tannhauser*, étant des viveurs, devaient être propres de corps: mais quelle âme encrassée et pustulante, leur âme !

Le Mage redoute un autre typhus que celui des hygiénistes : il sait que la fréquentation des mondains débilite, que celle des artistes en cénacle contient une extrême acreté.

De toutes les professions, celle qui détruit le plus complètement l'être animique, c'est, après la magistrature et l'armée, l'avocaterie.

Le barreau est la collection des esprits faux et des consciences finies. Y puiser des gouvernants, signale une démence singulière.

Voici les lieux où l'on doit séjourner le moins de minutes possible : le Palais de Justice, les bureaux de rédaction, les casernes et les cercles !

Jamais l'Ariste, sans nécessité, ne s'exposera à l'atmosphère abominable d'une Chambre des députés ou d'un Sénat.

A. LXIX.—*Potentiellement, les élus du suffrage universel incarnent la bêtise totale d'un peuple ;*

puisqu'ils ont reconnu leur maître dans le peuple et que le peuple les a acceptés comme domestiques.

Une preuve que la supériorité de l'homme ne se développe pas au contact varié de la vie, c'est le vide insondable du corps diplomatique français ; au reste, il suffit de remarquer qu'on envoie des généraux en ambassade, des gens qui ont traîné leur vie dans les garnisons, à travers leurs grades et qui, fussent-ils nés supérieurs, ont complètement perdu la faculté de penser.

Le militarisme s'établit sur une abdication totale de la personnalité, comme l'avocaterie sur l'atrophie de la conscience.

Parmi les dragons qui affamaient les Prémontrés de Saint-Michel, de Frigolet, il y avait des catholiques : on répondra que la société les avait relevés de la qualité d'homme les réduisant à l'état mécanique. S'il y a, par le monde, des êtres qui se laissent ainsi avilir, ils méritent ce qui leur est fait, et je n'oserais m'intéresser à de pareilles brutes.

On peut concevoir encore l'idée de défense nationale ; le but est précis ; et ces gens-là défendent leur solde et leur uniforme, et peut-être un pays qui leur plaît. Après tout, un

casque, s'il ne meuble pas une tête vide, la pare : et dans tous les bastringues possibles il vaut mieux porter un dolman qu'un veston : même mondainement, le galon comme la soutane font quelque chose d'un quelconque ; mais entre la défense du pays et les passions de quelques fripouilles du barreau, il y a une distance. A Jules Ferry l'honneur de l'avoir franchie,

Ce sacripant, qui voyait juste parfois, puisqu'il a vu le danger de la Russie, ignorait les conditions de l'équilibre moral, et par cette lacune il ne pouvait pas plus être un véritable homme d'Etat, qu'un naïf du progrès ne sera un ariste véritable.

A. LXX. — *L'humanité n'évolue pas en amélioration ; l'hégémonie change de lieu et de race, l'ensemble demeure le même ; il n'y a pas eu d'âge d'or et il n'y aura jamais de progrès.*

A l'investigation superficielle, il semble que la cruauté diminue et que la vie humaine, plus respectée, s'écoule plus heureuse. Qu'on additionne les charniers de la monarchie française, tous n'équivalent pas au sang versé par le seul Bonaparte ; au moyen âge le vagabond était libre, sinon secouru ; actuellement, on

emprisonne quiconque commet le crime de s'endormir en plein air, faute d'un toit.

A. LXXI. — *La société, en s'athéisant, a dû sévir contre le pauvre : le divin n'étant plus là pour répondre à l'injustice terrestre, le malheureux devient un révolté et préventivement on le traite en criminel. A quel titre l'Etat prêchera-t-il la résignation : au nom du fait accompli et de la paix des possédants ? L'anarchie lui répond.*

La barre sociale est faussée ; on ne gouvernera plus en France : on réprimera plus ou moins longtemps d'aveugles revendications, et ce sera tout.

Convaincu de son inutilité, comme s'il était un Listz parmi des sauvages contents du tambour et de la corne, l'Ariste se désintéresse non seulement du pacte national, mais aussi du pacte social : que ferait-il en présence des possédants qui, comme Fafner, murmurent : « je dors et je possède » et des Hagen qui se ruent à leur convoitise?

La conquête seule tranchera cet inextricable, pour un temps ; on a déclaré le ciel vide, et sitôt l'homme d'en bas s'est trouvé dupe : il l'est en effet, et je ne saurais lui prouver

qu'il doit respecter les riches comme des dieux, pas plus que je puis donner la main à sa revendication sans idéal.

Mon effort consiste à former des êtres de pensée et de grand sentiment, qui conserveront, à travers la tourmente, les vérités essentielles de la tradition.

A. LXXII. — *La mission de l'Ariste consiste à vivre au dessus de la vie ambiante, dans l'identification spirituelle avec les génies.*

Quoique je ne puisse prévoir une éclaircie où la raison ait sa place, l'Aristie sera un corps intellectuel en réserve, une élite prête pour commander.

Qu'ici l'ambitieux ne se grise pas d'un espoir déçu d'avance, ce semble : il n'y a plus de place, en Occident, pour les gens compétents, quelle que soit la matière.

Le blagueur et le commis, l'avocat et le bureaucrate régneront jusqu'à la consommation latine. Qu'importe au salut individuel la perdition générale ? Une audition de Wagner console de bien des choses. Par quelle aberration tout le monde se croit-il missionné de je ne sais quel rectorat et veut-il sa part de pouvoir ?

A. LXXIII. — *Les émotions esthétiques sont les plus belles, les plus permanentes de la vie ; l'âge ne les borne pas et les événements ne sauraient les empêcher, tandis que l'ambition est la plus incertaine des matrices émotionnelles.*

D'excellents et même de hauts esprits se sont largement trompés.

« Qu'une vie est heureuse, quand elle commence par l'amour et finit par l'ambition ! Si j'avais eu à choisir une, je prendrais celle-là.

« L'amour et l'ambition commençant et finissant la vie, on est dans l'état le plus heureux dont la nature humaine est capable. »

Ainsi s'exclame le grand Pascal, qui n'avait touché à aucune de ces choses. L'amour défendable en quelque sorte représente une des grandes partitions de la vie et qu'il faut déchiffrer sous peine de demeurer incomplet ; mais l'ambition, si je la crois définir ainsi : consentir au sentiment général pour qu'à son tour le sentiment général vous consente, se trouve pleine de bassesse et sans rien qui me séduise.

Etre roi, voilà qui vaut mieux que de végéter obscur et besoigneux ; mais être roi signifie imposer sa volonté et la faire fructifier au

soleil, au lieu que souvent le monarque ne règne point et gouverne contre son sentiment.

Il me semble qu'en la place de Louis XIV j'aurais fait de plus grandes choses ; son actuel successeur que fait-il ? Des révérences, et il les fait mal ; je préfère mon sort.

A. LXXIV. — *L'ambition n'est licite qu'au profit d'une idée éternelle ; dès qu'on ne cherche plus l'idéal, on ne trouve que soi-même, et c'est peu.*

Quelle rage de se figurer un événement contraire à sa doctrine et qu'il faut vouloir ; il y a là de quoi mourir. Combien l'impuissance et l'obscurité valent mieux, si on ne peut user du pouvoir et de l'éclat selon son cœur !

Pour l'homme qui pense, les choses de ce monde sont des moyens : rien de contingent ne saurait être un but, et, dès lors qu'on ne réalise pas son rêve, le plus beau sceptre n'est qu'un fardeau.

Du moment que l'Ariste n'attend plus rien de l'opinion, il devient libre de mille entraves et se rachète d'un coup de toute servitude.

Il se retire de la vie militante, et comme il se moque de la croix d'honneur, il se débarrasse vite de la giberne. Désormais les corvées nationales lui pèseront moins, puisqu'il n'o-

béira plus qu'aux gendarmes. Ceux-là représentent un principe d'ordre nécessaire et préférable à leur absence ; ils sont la barrière entre l'individualisme et le collectif ; la prudence, comme la raison, les rend respectables.

Voici le jugement de Messer Léonard de Vinci sur la pluralité des hommes et partant sur l'être social :

« Il ne me paraît pas que les hommes grossiers, d'habitudes basses et de peu d'entendement méritent un si bel organisme, ni une telle variété de rouages que les hommes spéculatifs et de grand entendement, mais seulement un sac où se reçoivent et d'où sortent les aliments, car, en vérité, ils ne peuvent être regardés que comme *un transito di cibo* ; il semble qu'ils ne participent de l'espèce humaine que par la voix et la figure, et qu'en tout le reste ils soient bien au-dessous des bêtes. »

CONCORDANCE CATHOLIQUE

ARCANE OCTÉNAIRE

Souple en ses mœurs, amène en ses manières, indifférent aux contradictions personnelles, l'Ariste doit être ferme en sa doctrine. Il la peut renfermer et taire, mais non pas la trahir : l'opinion ecclésiale admet qu'un catholique soit fonctionnaire d'un pays athée; la magie n'admet pas qu'on participe à un courant d'erreur, fût-ce comme élément passif.

Il y a une parole orientale trop impratiquée en Occident : « Celui qui apporte le papyrus et le pinceau pour écrire un arrêt de mort est complice de cette mort ; celui qui donne le bâton pour frapper est jugé comme s'il frappait. » Ainsi l'initié refuse ses lumières aux hommes des ténèbres ; ainsi l'opinion publique a tenu rigueur à la grande tragédienne Agar d'avoir déclamé pour la Commune. La

responsabilité d'un être donne la mesure de sa valeur : il y a une catégorie d'hommes qui savent toujours ce qu'ils font et qui n'ont aucune excuse de dévier à leur propre conception.

L'Ariste ne peut pas adhérer à l'erreur égalitaire, pas plus que le chrétien aux idées panthéistes : ainsi ils se parjureraient.

II

L'ORIGINE, OU DE LA MÉTHODE

Sephirot : Hochmah.
Fructus Spiritus ; Gaudium.
Série spirituelle : Keroubim.
Onomie Apollonide : Musagetès.
Muse : Euterpe.
Signe : Taureau.
Arcane :Novénaire.
Œuvre Aristique : se refuser aux lois.
Génie d'Orient : Vyasa
Génie d'Occident : Roger Bacon.

La version magique de la Genèse nous a montré l'origine de l'homme créé de Dieu par les mains des Œlohim Ammonéens, ces artistes d'éternité, et nous a révélé que, par amour pour l homme, ils avaient abandonné le devoir et le ciel, pour venir ici-bas instruire et diriger les fils de leur art. Au Sépher d'Hénoch nous avons vu et l'insuccès de

l'audace œlohite et le merveilleux génie déployé par les nouveaux daïmons.

Quelle conduite sera la plus habile et portera les plus beaux fruits, sinon celle qui mènera l'homme vers ses auteurs, ses médiateurs, les Bene Œlohim.

Les spirites, ces malades, et les sorciers, ces aliénés, avaient senti confusément ce que je formule d'après le *Texte saint*; mais le mystère, mal interprété, devient un ferment de dévastation, et ils inventèrent cette maladie, la médiummité, cette démence, la goétie.

Après le déluge, il ne resta pas un seul des Œlohites sur la terre ; leur dam commença. Je ne me flatte pas de le préciser ni de le décrire, j'affirme qu'ils furent violemment rejetés de ce monde, et qu'ils ne purent réintégrer la lumière.

Mais leurs fils, les daïmons, mêlés à l'humanité, continuèrent l'œuvre paternelle : ils firent du divin sur la terre. Les religions, les poésies, les arts sont leur œuvre : ils furent les génies, et toutes leurs œuvres, suivant la volonté initiale de leur race, apparurent des œuvres de Prométhée, c'est-à-dire de pédagogie divine.

Au lieu de provoquer par des pratiques idiotes et dangereuses les hallucinations, on

peut recevoir des Esprits le verbe fomentateur par les œuvres de leurs fils les daïmons.

Tout ce que l'homme conçoit de subtilité, Léonard le réalise ; tout ce que l'homme imagine de sublimité, Dante l'écrivit.

A. LXXV. — *Les chefs-d'œuvre sont les points paraboliques où atteint l'esprit de l'homme : il peut toujours à côté, jamais au delà.*

Dans « l'art idéaliste » et au « catéchisme de la Rose ✝ Croix », les archétypes du génie humain seront donnés avec leur degré de hiérarchie respective.

Pascal, que j'aime à citer, à cause de son caractère d'esprit indépendant et si éloigné de tout *à priori* magique, dit : « Les qualités excessives nous sont ennemies et non pas sensibles; nous ne les sentons plus, nous les souffrons. Enfin les choses extrêmes sont pour nous comme si elles n'étaient point, et nous ne sommes point à leur égard : elles nous échappent, ou nous à elles. »

Notre esprit ne supporte pas un degré trop élevé de précision, et nous avons plus de joie dans l'indefini : de là, la puissance de l'amour et de musique ; de là, les mystagogies hallucinantes.

A. LXXVI. — *La tendance originelle de l'homme est de sentimentaliser son idée et de matérialiser son sentiment, afin de les mieux percevoir.*

L'ascèse occulte enseigne au contraire à sentimentaliser sa sensation et à spiritualiser son sentiment. L'ascèse aristique, médiane, esthétise la sensation, le sentiment et l'idée, c'est-à dire ramène toute manifestation de la vie à un point fixe, qui est la Beauté.

Les dangers de l'exaltation résident dans l'instabilité ou l'indéfinité de l'objet qui la cause ; et l'enthousiasme ne vaut comme une chose saine que s'il coule d'un point précis et immobile.

Les crimes passionnels proviennent de la fausse conception d'un être, ou d'un mouvement contradictoire à ceux qui ont précédé. Une femme se révèle menteuse ou désaimante, et sitôt l'amant dérangé de son équilibre mental devient une bête attaquée dans la sorte d'instinct artificiel qu'il s'était formé.

On ne rencontrera jamais ce phénomène dans l'exaltation esthétique : l'œuvre d'art se montre et précise et immuable : les cristallisations d'âme stratifiées sur elle en aucun cas ne sont menacées. On peut envisager

l'homme comme s'il avait des émulsions d'âme à centraliser, à appuyer ; ce sont presque des œufs émotionnels qu'il confie à l'être aimé pour les couver et les réaliser. Si son enthousiasme choisit le domaine esthétique pour ce dépôt précieux, il est assuré contre toute malencontre !

A. LXXVII. — *Notre âme est liée aux motifs de ses grands mouvements, être ou choses.*

Combien de la présente génération datent leur état d'âme de Bayreuth, et depuis des années, pour d'autres années encore, accumulent sur ces assises tout leur acquêt d'idée et de sentiment.

A. LXXVIII. — *La vie prise dans le sens le plus élevé est le mode de toutes nos évolutions. Nous vivons des pensées comme des besoins : et ce sont ces pensées vécues qui décident de la voie et du caractère.*

Il n'est pas bien sûr que la sensation soit l'origine des idées, parce qu'il y a une sensation obscure qui traverse l'organisme avec une vivacité incroyable, ébranle la sensibilité, et tout de suite se formule en notion. On ap-

procherait de la vérité en disant que la vie attaque notre entité sous trois degrés différents de subtilité.

A. LXXIX. — *Lorsque la vie nous actionne grossièrement, elle n'affecte que notre organisme ; lorsqu'elle a plus de pénétration, elle nous atteint à l'âme ; enfin à son maximum d'éthérisation, elle parvient à notre cérébralité.*

Nous conclurions donc que la vibration de vie pénètre en nous qualitativement d'abord comme un choc extérieur, puis comme un gaz, enfin comme un fluide.

Il y aurait analogie des trois états de la matière ou, pour mieux dire, des trois états du mouvement, à nos trois portées d'existence.

La vie physique correspond ainsi au mouvement ou à la matière dynamisante, et la vie intellective au mouvement hyperdynamique.

On appelle bonheur l'accord momentané entre les trois termes ; mais, il faut l'avouer, c'est la matière dynamisée qui représente le plaisir, c'est l'âme qui vibre pleinement ; l'esprit même tend toujours à se précipiter dans l'animisme pour jouir.

Chez les êtres supérieurs, l'âme produit

sur l'esprit la même pression que le corps sur l'âme des inférieurs ; il se concrétise ainsi, car toutes les jouissances sont des concrétions plus ou moins subtiles.

En s'isolant, l'Ariste doit prendre garde à l'effluve animique qui le sollicite sans cesse à sentir, au lieu de penser. Ce vertige explique comment les peintres arrivent à s'enamourer de leur palette au point qu'ils ne voient plus leur devoir de beauté, mais seulement la qualité de leur couleur, et comment les maîtres de l'occulte ont embarrassé la doctrine de tant de simagrées et d'accessoires de théâtre.

A. LXXX. — *La vie sociale ramène l'homme à ses instincts sous les formes convenues en vigueur : la solitude ramène l'homme à ses sentiments propres.*

On ne l'a pas assez remarqué, la société a canalisé le penchant homicide sous forme militaire ; au penchant érotique correspond le lupanar. La légion d'honneur représente les anneaux dans le nez et les plumes des primitifs. Est-ce à dire que la société a eu tort ? Non, certes, le tort serait qu'un aigle acceptât d'entrer dans une cage à moineau et qu'un tigre consentît à se voir attelé.

Dans la retraite, la personnalité s'augmente, mais maladivement parfois : l'individualiste ne voit plus l'au delà et devient son propre horizon ; la lycanthropie de Naboukoudounousor paraît, symptôme évident que l'homme est à lui-même une mauvaise compagnie.

La femme nous regarde toujours au-dessus ou au-dessous de nos mérites, suivant qu'elle aime ou point : si nous lui donnons le bonheur, elle nous rend un reflet éblouissant, mais rarement prolongé. On ne peut appuyer sur elle son évolution.

Un homme est soulevé par l'événement jusqu'à un certain rôle ; il en use mal, et retombe au-dessous de son éclat premier : on l'a vu pour ce pauvre condottiere Boulanger. Ce qui frappe d'infériorité la vie publique, c'est que la fortune ne va jamais à l'homme de mérite, mais à celui du moment : il y a dans la politique un à-propos qui est tout l'art, et, soit d'action, soit de parole, l'à-propos se montre chez le superficiel. Un méditatif agit un peu lentement et se décide avec une lourdeur inévitable, là où il faut risquer tout pour aboutir.

De même, on conquiert les suffrages d'une coterie, d'une caste, par une seule qualité

l'à-propos. Celui qui a des vues profondes ne trouve pas tout de suite leur expression superficielle, la seule qui sera comprise : il se tait, ou bien, abondant et obscur, il parle comme à lui-même.

Laissons la pensée et prenons la seule sensibilité : celui qui l'a exquise sera si souvent et si violemment offusqué, qu'aucune liaison nerveuse ne lui sera possible avec le commun des hommes. Donc toute supériorité est un principe isolant et qui force à choisir non seulement ses amitiés, mais ses relations.

Les meilleurs de nos amis sont ceux qui nous viennent d'eux-mêmes et cela est vrai aussi de nos amantes.

A. LXXXI. — *Tout commerce agréable suppose une fomentation mutuelle de personnalités.*

Nous ne pouvons recevoir d'autrui qu'un seul bienfait : la confirmation de nous-même.

A. LXXXII. — *L'amitié et l'amour sont des entreprises plus ou moins vives d'orgueil naturel.*

Sous ce rapport, ou les anciens étaient mieux trempés, ou bien ils ont menti ; on lit qu'ils commandaient sans cesse ce que l'Eglise

appelle la correction fraternelle. Sauf aux choses matérielles, nous n'avons pas besoin d'avis, mais d'approbation.

A. LXXXIII. — *L'amitié et l'amour s'affirment en augmentant l'idée que chacun a de soi, et par l'estime et par la volupté.*

Il est juste qu'on se flatte, si on inspire du dévouement et si on se voit élever au-dessus des autres : quel coup d'orgueil plus violent que de s'entendre dire qu'on donne le bonheur, et c'est peut-être la seule façon de le recevoir.

La plus grande flatterie d'un être à l'autre c'est la volupté, seulement la volupté, parce que la raison n'y a point de part, qu'il n'y peut être question de mérite, et que cela s'adresse non à la qualité de l'être mais à l'être même pris en son entier, sans jugement ni formule.

Fréquenter un milieu où l'on n'a point d'autorité est une faute d'hygiène ; il n'est pas utile d'y prédominer, mais d'y tenir sa place, sans combattre. Voilà pourquoi le monde des lettres et des arts s'éprouve d'un commerce si fatigant, chacun a vraiment besoin de surpasser, et cette tension des personnalités rend les rapports énervants. Les érudits et les sa-

vants valent mieux, il y a chez eux moins de besoin d'orgueil : la matière de leur discours ne déçoit pas.

A. LXXXIV. — *Le plus doux commerce sera celui où il y aura le plus d'impressions et le moins de paroles.*

Je sais que cette formule donne une prime à l'amour ; seul il permet ces silences animés, ces mutismes intéressants, ces répits de l'âme qui sont le beau côté de son phénoménisme. Il est vrai qu'il faut s'aimer beaucoup pour pouvoir se taire, et que le baiser le plus souvent bâillonne seul.

N'importe, l'amitié féminine repose le mieux de la solitude, elle nous complète. Les hommes ne peuvent nous dire que ce qui est écrit ; les femmes nous font sentir parfois de ces choses que l'art a notées, mais que la vie seule fait entendre ; elles sont le truchement de l'indéfini et, partant, elles contiennent tout ce qui pourrait manquer à l'Ariste solitaire.

CONCORDANCE CATHOLIQUE

ARCANE CATHOLIQUE

Il semble au superficiel que l'enthousiasme esthétique ne confine pas au mystique et qu'il n'y a point de rapport entre l'admiration du *Cenacolo* et la pratique chrétienne.

Or, si on considère que l'adhésion spirituelle, la plus difficile à produire et la plus ferme une fois produite, naît de la contemplation d'une œuvre d'art, on verra alors que la conversion, au sens religieux du mot, ne dépend plus que d'une concordance de la vie nerveuse.

Bienvenu soit celui qui entre à l'église, que ce soit pour y prier ou pour y admirer. Lorsque les clercs du moyen âge appelaient leurs, verrières, leurs bas-reliefs, leurs fresques, la Bible des illettrés, ils ne supposaient pas que, quelques siècles passés, les lettrés adoreraient leur art et délaisseraient la Bible.

Or, s'ils se sont trompés pour la destination, ils ont dû concevoir au moins la juste adaptation ; et ce serait hardi de prétendre que l'art du moyen âge ne vaut pas mieux qu'un prêche, à une époque où personne de la chaire ne peut se faire écouter par les cultivés.

L'admiration vaut comme une oraison quand elle s'applique aux œuvres religieuses : qui admire Fra Angelico ou Michel-Ange et les comprend fait une prière très valable.

III

LE RAPPORT, OU DE LA DESTINÉE

Sephirot : Binah.
Fructus Spiritus : Pax.
Série spirituelle : Thrones.
Onomie Apollonide : Hyperborios.
Muse : Thalie
Signé : Gémeaux.
Arcane : Dénaire.
Œuvre aristique : Se destiner soi-même.
Génie d'Orient : Kapila.
Génie d'Occident : Paracelse.

Que veux-tu? Que peux-tu? La destinée dépend des réponses. Il faut qu'elles soient lucides et sincères.

Nulle intervention humaine ne pouvait empêcher la douloureuse Passion du Sauveur; qu'eût fait un homme contre le sanhédrin et les soldats romains? Il eût pu se précipiter sur Anne, Caïphe, Pilate, ou même, au Gol-

gotha, férir plusieurs bourreaux et ainsi mourir en défendant Jésus. C'eût été aussi inutile que de morigéner la mer comme Xercès, mais c'eût été beau, glorieux, aristique. J'imagine l'initié, le Mage, survenant pendant la flagellation et massacrant quelques soldats; j'appelle cela l'action esthétique, et mon étonnement ne cessera pas que nul n'ait senti comme moi. On dira que les apôtres et les amis de Jésus avaient leur mission moins éclatante et plus nécessaire, que Joseph d'Arimathie connaissait son rôle marqué d'ensevelisseur et de fondateur du Graal, et qu'enfin les prophéties, formellement, défendaient comme dérisoire un coup pareil de volonté individuelle. Je n'y contredis point, mais il manque quelqu'un dans la Passion : il manque le chevalier. Jésus avait dit de ne pas se servir de l'épée, Jésus voulait mourir, devait mourir. Plus on me montre la fatalité de sa Passion, plus je m'éblouis d'une épée indignée jetant son éclair dans ce drame effroyable. Quelle gloire pour celui qui serait mort en défendant le Christ! Oh! comment cela n'est-il pas arrivé! Le fameux Crillon, l'ami d'Henri IV, l'a senti, et au sermon sur la Passion, il dégaina, criant « je

n'étais pas là! » et cette exclamation, parfaitement belle, mérite que celui-là soit mis à part de toute la pendarderie soldatesque.

A. LXXXV. — *La beauté des actions dépend de leur gratuité et du mobile abstrait; une action n'est belle que par individualisation d'une idée.*

Il faut remarquer avec soin, en héroïsme, où la conception générale nous pousse, pour pénétrer le courage civique et national.

Mourir pour sa patrie passe pour une belle mort, les chansons le disent et même les histoires. Qu'est-ce? je vous prie, cette personne pour qui l'on doit si glorieusement mourir, en supposant d'abord l'idée de tuer, car le soldat espère réchapper: partant pour la guerre il n'a pas la volonté de périr, mais bien de tuer. La Patrie est le collectif d'intérêt matériel où la naissance vous a placé.

Qui respecte l'intérêt matériel de l'individu et se soucierait d'épouser aveuglément celui du passant, du voisin? J'admets que la communauté d'intérêts existe, sans y croire, mais, Dieu juste, suffit-il qu'une chose m'intéresse pour que je l'ose?

Il m'intéresserait fort d'alléger un riche de

quelques cent mille francs pour remettre le théâtre romain d'Orange en activité, et je ne le fais point. On dira que je ne peux : le pourrais-je, je ne dois pas commettre un acte antisocial, même au profit d'une idée. Par conséquent l'Etat suppose obtenir de moi plus que je ne m'accorde à moi-même : ce serait plaisant.

Il faudra donc me convaincre que la carrière d'homicide ouverte devant moi satisfait à mes idées de justice ; et qui sera chargé de cette démonstration, un général, un maréchal ? Il me ferait rire, je lui refuse la qualité métaphysique. L'Etat ne pouvant me persuader de la justice des ordres est réduit à me menacer. « Meurs ou tue ». ainsi s'énonce le recrutement : je vais donc tuer pour me défendre de mes concitoyens, et l'ennemi n'est pas devant moi, il marche à mes côtés.

Ne pouvant pas reculer, ayant plus de péril à fuir, j'avance : l'eau-de-vie, les nerfs, l'envoûtement du collectif font le reste, et je m'expose, et je ramasse un drapeau, et je crève quelque officier bavarois, wagnérien et catholique comme moi, et enfin je plante mon drapeau sur une motte de terre et je m'avachis à côté, à l'état de sous-brute. Un militaire très galonné a vu mes prouesses, il ôte sa décora-

tion et me la met lui-même, je suis un héros diplômé, patenté : et l'univers civilisé y consent. Selon mon jugement je suis un lâche et une brute, j'ai trahi ma doctrine, et je me suis laissé marquer du signe odieux de l'intérêt national que ma pensée n'admet pas.

Le lecteur trouvera cette énonciation subversive, elle l'est au plus haut point, et que je ferais mieux de me taire. Je n'y contredis pas : mais le lecteur oublie que l'Etat a voulu me mettre un collier de servitude, et qu'en m'offrant sa cangue, bonne pour des races d'ilotes, il a violé un principe divin, celui de l'intelligence.

Les vieilles civilisations exemptaient de tout dam ceux qui servaient déjà assez l'intérêt national par leur silence. Pour une vingtaine d'individualités tranquilles, qu'on a voulu forcer à baiser le drapeau, le prestige militaire est à moitié perdu. C'était si simple de laisser les savants à leurs livres ; celui qui commente Moïse fera toujours un mauvais soldat, mais on a consenti l'égalité, ce blasphème des blasphèmes, et l'individualiste répond par du désordre irrépressible, parce qu'il exprime la sainte vérité.

Dans un autre ordre d'idées, celui qui au-

rait protesté le soir *d'Orphée aux Enfers* ou de la *Belle-Hélène* eût été un héros d'Aristie.

L'Eglise ne demande pas le martyr à ses fidèles et surtout de le provoquer : l'esthétique ne saurait imposer l'acte fanatique, mais celui qui l'accomplit reçoit une palme incomparable.

Et maintenant que j'ai dit la conception la plus haute de l'Aristie, je viens à la moyenne ferveur et je redis : que veux-tu? La paix intelligente, la sérénité pleine de nobles émois, la vie dans les chefs-d'œuvre et la conversation mentale avec les génies, soit : mais ne te figure pas, mon disciple, que tu puisses faire deux parts de la vie, l'une à faire fortune et l'autre à accumuler de la lumière en toi. Si la nécessité te condamne à quelque labeur indigne, tu pâtis, tu ne déchois pas ; au contraire, si tu conçois que la société peut te décerner des honneurs valables, si tu ambitionnes l'or pour ton bien-être, jamais tu n'entreras au royaume de subtilité qui est celui du Saint-Esprit.

N'est-ce pas que tu te lasses de toujours retrouver la même exécration du monde moderne, et que tu crois par instant à un pamphlet socialiste? Il est des ressemblances qui ne s'évitent pas,

A. LXXXVI. — *Le plus grand nombre suit toujours le plus médiocre chemin : et qui veut s'élever doit d'abord se séparer de l'Etat.*

Mets en ton esprit que j'écris, homme d'ordre, théocrate, des sentences qui ne devraient pas se perpétuer autrement que sous la forme orale. L'intelligent bourgeois qui s'écriait en lisant *Comment on devient Mage* : « Ce ne sont pas des choses à écrire ! » ne se trompait pas ; mais « les choses précédentes n'étaient pas à faire ». Nous sommes au déclin, la latinité se dissout, il s'agit bien moins de cacher les vieux secrets que de les sauver.

Quand l'Etat promulgue l'insanité, le salut ne s'opérera plus que par l'individu. Voilà en quoi mon œuvre téméraire est sainte, je claironne et rassemble les derniers conscients, afin que dans le cyclone qui va fondre sur l'Occident il y ait quelques orgueils debout et qui, survivant à l'orage, pourront enseigner l'avenir.

A. LXXXVII. — *L'Ariste n'attend de la vie que les joies intimes de l'idéal et du sentiment ; il rejette d'avance tout ce qui s'appuye sur l'opinion.*

Il ne fera pas fortune parce que cela suppose l'abdication idéaliste. Vainement dirait-

il que son or un jour deviendra une épée de l'idéal, il ment : il n'y a pas d'aristie parmi les riches. Une mystérieuse puissance les accable de vulgarité, et à voir comment ils en usent, leur fortune ressemble à un dam.

Moins une vie dépend d'autrui, plus elle offre de sécurité : plus un homme est indifférent à l'opinion, plus il est libre. Le bonheur serait la réalisation de la pensée ; mais on peut continuer la pensée qu'on ne réalise pas. Combien n'ont point rencontré d'Yseult qui s'émeuvent grandement à celle de Wagner, combien se consolent de la pauvreté par la vision de l'Art auguste !

L'Ariste met son honneur et sa joie à vivre la vie le moins possible, et à se rejeter dans le monde intellectuel.

Il n'a besoin que de pouvoir lire et voyager, il doit trouver la paix, de la cathédrale au musée, et du théâtre classique à la bibliothèque ancienne.

Que de temps gagné, que de soucis évités pour celui qui ne veut pas être quelque chose, mais quelqu'un !

Le bonheur de l'Ariste réside surtout à ne pas faire le contraire de sa volonté ; or la volonté aristique est hostile à toute fonction,

sauf celles consacrées à l'étude et aux soins du passé.

L'individu pacifique trouvera toujours, sauf aux époques troublées, un joint pour s'esquiver des corvées nationales. Naturellement, ce n'est pas une manœuvre qui comporte du bruit.

Il faut saluer l'Etat, surtout quand on lui échappe.

Quel admirable citoyen, cet homme qui n'a point d'avis sur la chose publique et ne demande ni distinction, ni argent, qui ne fait aucun bruit et se nourrit lui-même ? Peut-on voir en lui un ennemi des lois ? Il y faudrait des yeux méchants. L'opinion de l'Ariste, c'est de vivre avec le minimum de contact social ; à vrai dire, c'est un somnambule de la pensée : laissez-le dans son doux état, sinon vous en ferez un énergumène.

Quels sont les meilleurs moments de la vie ? Ceux où l'on a la plus forte impression de vie morale ou intellective. Beaucoup ne prennent conscience d'eux-mêmes que par autrui. L'Ariste tire sa conscience de l'au-delà ; ambitieux d'éternité, jouisseur d'émotions subtiles, il écoute la musique intérieure de son âme, il s'étudie à vibrer juste, à l'unisson des œuvres immortelles, car il

a découvert une volupté enivrante aux plus graves matières, un plaisir parmi les choses sévères. Ce qui différencie les hommes entre eux, c'est leur conception de la joie. Les uns cherchent à abdiquer leur peu de personnalité, d'autres fomentent leur ipséité et trouvent à cet effort un profit immédiat d'exaltation. Ce sont les sages, ce sont les Mages, pour les mieux définir.

A. LXXXVIII. — *L'homme supérieur que la philosophie appelle sage et la gnose mage et l'esthétique Ariste est celui qui à travers le sensible perçoit l'abstrait.*

Les évidences physiques nous trompent : elles sont des effets et nous les prenons pour des causes, à la façon dont elles agissent sur nous.

Par l'ascèse gnostique, nous ne sommes plus soumis aussi durement au fait, nous percevons la Norme et derrière elle ce Verbe que notre esprit conçoit suffisamment pour nous orienter, dès ce monde, vers l'infini.

CONCORDANCE CATHOLIQUE

ARCANE DÉNAIRE

Ce que nous devons accepter avec résignation, c'est l'obscurité et le manque de fortune, parce que ce ne sont pas des avilissements, mais de simples Moïres qui n'engagent que notre plaisir. Ce que nous ne pouvons accepter sous aucune espèce, c'est notre solidarisation aux notions de ténèbres et notre enrégimentement dans l'œuvre sociale.

Il faut laisser au peuple corrompu le rejet hargneux de la souffrance ; l'initié en sait le prix et les vertus. Le seul luxe, le seul bien, c'est la personnalité ; car nous la conserverons telle dans l'éternité, que nous l'aurons voulue dans le temps. Il faut donc que ce qui doit exister au delà de ce monde, ne soit pas plié à des erreurs, fussent-elles consenties de l'univers. C'est une forte prétention de vouloir être sage contre tous : mais la légitimité de

l'individualisme dépend de la conformité à l'idéal, tel que les maîtres de la pensée l'exposèrent. On ne peut pas demander à un homme cultivé de préférer le code Napoléon aux *Vers dorés*, et cependant on le lui demande par le verbe de la gendarmerie qui est bien le seul argument péremptoire que le corps social ait trouvé.

IV

LA MATÉRIALITÉ, OU DE L'EFFORT

Sephirot : Chesed.
Fructus Spiritus : Benignitas.
Série spirituelle : Dominations.
Onomie Apollonide : Argyrotoxos.
Muse : Melpomène.
Signe : Ecrevisse.
Arcane : Unodénaire.
Œuvre aristique : se plaire à pâtir.
Génie d'Orient : Valmiki.
Génie d'Occident : Raymond Lulle.

La volonté pourrait se définir une habitude si forte que toutes les autres en dépendent. Il s'en faut malheureusement que ceux éblouis par ce mot de vouloir conçoivent bien son essence ; la première difficulté du vouloir, c'est de l'orienter. Savoir ce qu'on veut, envisager les conséquences complètes d'un dessein, être prêt aux surprises mêmes, voilà qu dépasse un peu l'ordinaire envergure.

L'activité s'inspire de l'intérêt ; il faut donc élever son intérêt pour esthétiser l'activité : et le meilleur critère des hommes ne se voit-il pas au mobile même.

Le devoir que l'on se crée, en se reproduisant, par exemple, complique la question ; la famille sera toujours la négation du dévouement à l'idée : on ne peut satisfaire aux lois du foyer et à celles de la charité, qu'il s'agisse de l'autrui ou de l'au-delà. Mais l'être qui n'a pas charge d'âmes et qui borne son souci à lui-même n'a point d'excuse à courir les bagues sociales ou à s'évertuer vers la fortune.

Ceux que j'ai vu regretter cette *théorie de la volonté* pressentie par Balzac, mais qu'il ne réalisa pas didactiquement, pensaient y trouver des leçons de combat. Vouloir, pour la plupart des êtres, comporte une idée d'action extérieure et dominatrice sur les autres : opinion ancienne et qui ne vaut plus dans nos mœurs.

L'oppression nationale agit abstraitement. on ne saurait même se venger d'une justice : la machine d'Etat obéit au dynamisme de la force acquise : on se gare d'une machine, on ne la maudit point. Dans de tragiques cir-

constances le Mage se souvient des propriétés formidables du vouloir ; mais l'Ariste doit borner son empire à lui-même et régner sur ses sens, son cœur et son esprit, ce qui présente beaucoup plus de difficultés et de mérites que de tenir la place d'un Kaiser ou d'un Tzar.

A. LXXXIX. — *L'Ariste applique toute sa volonté à son développement selon l'idéal.*

Dans les entreprises, on perd souvent tout le fruit de son effort : d'autres volontés stérilisent la vôtre. Ce que l'homme opère sur lui-même lui reste éternellement acquis ; il s'augmente de chaque vouloir, se complète par chaque mouvement d'ascèse, et ainsi se reconquiert des sujétions originelles et ambiantes, qui pèsent si fort.

A. LXC. — *Devant que satisfaire son désir et réaliser son dessein, l'Ariste examine s'il n'est pas expédient de renoncer le désir et le dessein.*

Il démêle ce qui, dans sa concupiscence, ressort du moment et de la circonstance : une des pires difficultés du maniement de soi se montre aux impériosités de l'heure : on veut

avec une extrême force un mince résultat : l'art serait alors de prolonger un peu la réflexion et la boursouflure du vouloir crèverait, nous libérant d'un soin exagéré et sans proportion avec le résultat.

Savoir ce qui nous tient à cœur vraiment et ne pas mêler les devoirs nés de la suggestion ambiante avec ceux constitutifs de notre personnalité, l'expérience y suffit ; mais, à chaque nouvelle encontre, il y a comme une violence à se faire pour ne pas se précipiter dans le sens souvent faux où on désire.

A. LXCI. — *L'indifférence en matière d'opinions est la première condition de paix morale : la résistance en matière d'idées ambiantes est la meilleure confirmation de notre entité.*

Le plus discret des êtres supérieurs est destiné à scandaliser les spectateurs de sa vie : la formule : « Il ne pense, il n'agit point comme les autres. » exprime l'indignation du collectif devant un qui s'affranchit de sa tutelle morale.

Ne voit-on pas un grand nombre se forcer à des ennuis, à des privations, pour faire comme tout le monde et satisfaire à l'opinion. Les femmes seules gagnent aux ménagements : l'homme doit rompre en visière avec le col-

lectif, sinon il devient justiciable de son voisin : le voisin de tout temps a été un imbécile.

A. LXCII. — *La pauvreté ne doit être cachée que pour les desseins d'ambition, sinon elle doit être affichée et surtout aux yeux des riches.*

Un des beaux spectacles de la civilisation, c'est l'être cultivé, l'Ariste, surmontant l'opinion et osant provoquer la vue de sa misère, qui ne mendie pas.

L'argument contre le pauvre intellectuel a toujours été la mise négligée ; elle a en outre l'inconvénient de vous signaler au zèle des gendarmes : l'homme du XIXe siècle n'a pas le droit de manquer de linge ni de gants, sinon il tombe sous une loi des suspects qui empêche tout ; il faut à tout prix, pour la défense de l'intellectualité, que l'Ariste s'oblige non seulement à la propreté, mais à la distinction extérieure.

Les gens ne croient d'ordinaire ni à l'âme ni à l'idée, mais seulement aux manières, et rien n'enrage autant le riche que le grand air du pauvre. Or le riche est la quintaine où l'Ariste doit joûter pour se distraire ; s'il n'en peut mieux faire, s'il n'en tire rien pour l'idéal, qu'il l'humilie.

Considérant l'honneur qu'il y a dans la familiarité avec les daïmons, c'est-à-dire les génies, on comprendra aisément que celui qui sort d'un colloque avec Moïse ou Vinci, Lacuria ou Wagner, regarde un peu pitoyablement et le duc et le banquier.

J'ai insisté sur la dignité extérieure, parce que ce parti d'orgueil une fois embrassé, il nous met à l'abri de beaucoup de souffrances mesquines.

A. LXCIII. — *L'Ariste ne doit jamais souffrir du jugement humain lorsque ce jugement ne l'atteint point physiquement.*

Armé contre le dédain des hommes, mon disciple, tu dois être cuirassé contre l'opinion des femmes : ou elles t'aiment, quel que soit ce degré, de la vague dilection au positif amour, et alors tu leur dois une volupté égale au reflet de toi-même qu'elles t'offrent ; ou elles ne t'aiment point, et dès lors elles n'existent pas.

Tu leur dois l'attentivité, la clairvoyance phychologique et le respect de leurs nerfs, c'est-à-dire tu dois acte de leur grâce, de leur valeur d'âme et ne jamais exprimer de désir avant qu'elles ne t'y invitent.

Quant à la galanterie, aux petits soins et à

l'adoration, ce sont de basses simagrées bonnes à seize ans ; la femme n'aime que son maître ou du moins ne caresse que son camarade ; ne prends donc pas d'attitudes servantes devant elles. Si les nerfs leur en disent, elles te trouveront parfait, quel que tu sois : sinon tu serais parfait inutilement.

Cette matière ne comporte ni vertu ni mérite, mais des prestiges et des mirages : plaire ne se définit pas, et partant ne se légifère ; c'est un phénomène plus ou moins spontané dont la raison échappe à ceux qui le subissent.

A. LXCIV. — *L'Ariste ne doit jamais laisser la cristallisation sentimentale se former en lui avant qu'elle ne soit commencée chez la femme qui en est l'objet.*

Aimer sans être aimé est une bêtise : la femme qui n'aime point ne saurait être bonne ; sa nature se résout par l'entraînement : on ne la convainct pas, on l'actionne ou rien ; et ce n'est pas le principe défensif qui préside seul à ce commandement.

A. LXCV. — *La femme ne reçoit la lumière ou le plaisir que par transmission nerveuse ; on ne peut rien pour elle, si on ne l'émeut point.*

Quel grotesque tableau que celui du soupirant qui n'entend que son propre désir et le répète jusqu'à ce que la lassitude lui tienne lieu d'écho.

A. LXCVI. — *L'Ariste apporte dans l'amour les mœurs mêmes de l'amitié.*

Dès lors, la plus grande part des maux passionnels écartés d'un coup, on peut vivre des sentiments nobles et harmonieux.

A. LXCVII. — *L'Ariste, averti que l'Amour est la forme la mieux voilée de la douleur, apprend par sa communion avec les poètes inventeurs de l'amour, ce qui du poème doit être transporté dans la vie, ce qui doit en être banni.*

Ce vertige de *Tristan et Yseult*, transporté de l'art tout puissant à la vie si bornée en son pouvoir, donnerait dès le second acte un état négatif et non pas croissant.

Suivant l'analogie, il existe un point différent pour chacun où la perception cesse : et telle tension qui nous éblouit, chantée, harmonisée, orchestrée, en réalité produirait de la syncope, de l'hébétude et semblables phénomènes peu décoratifs et très pathologiques.

A. LXCVIII. — *Il y a un plan surélevé de la vibration vitale où l'exaltation morale confine à la maladie : il faut s'arrêter un peu en deçà.*

Réserver la force de son âme pour aimer l'idéal, réserver la subtilité de son esprit pour le concevoir, et enfin subordonner la vie à l'idée, tel est le mode d'affranchissement de l'homme.

La souffrance ne présente pas des caractères si précis qu'elle soit uniforme et frappe semblablement sur tous.

A. LXCIX. — *Hormis la douleur physique, toutes les autres dépendent de notre constitution cérébrale.*

S'il existait un mode d'infamie qui nous prive de la dignité de citoyen sans entraîner de peines afflictives, nul doute qu'il n'y eût des postulants parmi ceux qui méprisent la chose citoyenne.

Le cérébral n'est atteint moralement que par ce qu'il admet en esprit.

A. C. — *Dans les souffrances morales, il y a une part qui est notre ouvrage. le consentement de notre esprit.*

Qu'importe au croyant que le sceptique le raille, qu'importe à l'esthète que la majorité sente autrement. Nous sommes les maîtres de nos émotions dès l'instant où nous constituons une doctrine : tout ce qui disconviendra à nos dogmes ne peut faire lever en nous que du dédain.

L'Ariste est celui qui conçoit si fermement quelques vérités que rien ne saurait prévaloir contre elles. Or ces vérités défendent leur chevalier, d'une sorte mystérieuse et puissante.

A. CI. — *Les idées sont les forces abstraites émanées du Verbe divin et qui jouent contre la nature et l'instinct de l'homme la partie idéale de la vie universelle.*

Théologiquement les idées sont les filles du Saint-Esprit : heureux qui se fiance à elles mystiquement dès ce monde ; mais, comme en ce domaine l'erreur foisonne et porte d'irrévocables fruits, il faut élire des idées traditionnelles que toute la pensée humaine nous garantit vermeilles, que les plus nobles consciences défendirent et qui se soient symbolisées dans l'œuvre d'art.

Par leur vertu, l'homme se rachète de l'instinctif comme du collectif et s'élève à cette

hauteur d'intémérabilité où le sentiment universel vient se borner devant la pensée d'un individu comme la vague au pied d'un granit.

Une fois cette immobilité conquise, à la faveur du silence qui se fait en nous, la voix du divin s'élève, parle et nous initie à l'indéfini qui est pour notre entendement le terme tangible de l'infini.

CONCORDANCE CATHOLIQUE

ARCANE UNODÉNAIRE

La mortification ne doit pas s'attaquer au corps, instrument à la fois de nos péchés et de nos mérites ; la mortification sera morale et spécifiée dans le sens de notre effort. La haire, le cilice et mille austérités de la vie des saints donnent une piètre idée de leurs confesseurs et directeurs. Quelle apparence que ces êtres brûlants d'amour divin aient eu besoin de ces grossiers moyens, plus propres du reste à réveiller la concupiscence qu'à l'éteindre ?

Tant que l'Eglise n'instruira pas le procès des Dominicains d'Espagne et ne réhabilitera pas les Templiers, il y aura un conflit entre elle et la Justice. Il faut que les cendres de Torquemada soient jetées au vent et que Jacques de Molay soit béatifié pour que la raison ésotérique soit satisfaite.

La culture d'un esprit peut profiter au prochain, mais la mortification physique ne sert point la cause divine, elle témoigne de l'imbécillité ecclésiastique, c'est tout. Saint François de Sales a fort bien dit à ce sujet à ses religieuses :

Avant que de permettre la discipline, je voudrais connaître une dévote moralement disciplinée, et je ne l'ai point vue, même sous les ceintures de crin. »

V

LA FORMALITÉ OU DU SACRIFICE

Sephirot : Geburath.
Fructus Spiritus : Bonitas.
Série spirituelle : Puissances.
Onomie Apollonide : Hécatébolos.
Muse : Terpsichore.
Signe : Lion.
Arcane : Duodénaire.
Œuvre aristique : s'abdiquer.
Génie d'Orient : Krishna.
Génie d'Occident : Gerson.

Nihil de nihilo : tel est le premier des arcanes ; rien ne se fait de rien et la matière des réalisations comporte toujours un renoncement proportionnel.

Le paganisme attribuait aux dieux, figures animées du destin, un sacrifice préliminaire de toute chose et qui indiquait la sorte de péage que l'on doit à la vie dans le premier pas d'une entreprise.

Cette gratuité de l'événement heureux qu'on nomme chance, et qui écarte l'idéal d'effort antérieur ou de mérite, vient d'un faux raisonnement.

On peut gâter l'excellente fortune en mésusant des pouvoirs qu'elle confère, et la chance ne mérite son appellation faste que si celui qui la reçoit en tire un beau parti.

Tel était pauvre et artiste, enthousiaste et lyrique : un héritage le sort de sa misère; aussitôt le goût de l'art disparaît, l'enthousiaste s'éteint, le lyrique se prosaïse, et nous avons un bourgeois de plus qui conserve et augmente son pécule.

Le succès vient-il à une œuvre inférieure, la carrière de l'auteur s'arrête ; il s'immobilisera au point même qui a produit l'engouement public.

On ne fait bien la critique de l'événement que longtemps après qu'il s'est développé en conséquences ; mais on peut utiliser la circonstance d'une façon immédiate.

Pour bien user de la vie, il faut vouloir avec souplesse, surtout aux choses quotidiennes : la fermeté doit s'appliquer à la ligne suivie, non pas au détail et à l'accident.

La part du feu, la part du diable, la part

du destin figure cette partie du vouloir qu'il faut sacrifier aux circonstances.

Toute volonté se résout en équation morale : il est pénitentiel de faire queue à un théâtre et d'être mal placé ; cette raison suffit à ne pas aller aux ordinaires œuvres. Mais si on joue *Œdipe*, *Hamlet*, cela fait supporter tous les ennuis qui y en sont comme les déplaisantes barrières.

Dans bien des rencontres, il faut sourire et dédaigner, quand on souhaiterait exterminer les gens.

Il est sage de préparer à l'avance les concessions qu'on veut faire à la vie et aux hommes : on voit mieux ce qu'on abandonne et pourquoi on l'abandonne.

A. CII. — *L'initié passe une partie de sa vie à subir, afin de faire sa volonté dans l'autre part.*

Tel celui qui se claustre plusieurs mois de l'année et fait ensuite de beaux voyages.

Chaque voie où nous marchons exige un péage, une sorte de dîme que la vie prélève sur notre plaisir. Il est plus expédient et court de donner son obole et de passer, que de disputer avec les Karons de la nécessité.

Il y a dans la culture une période scolaire

pénitentielle ; très peu de lettrés liront l'histoire des variations de l'Eglise réformée avec autant de plaisir que du Flaubert, et cependant il faut apprendre à s'y plaire. Une application est nécessaire pour sentir les madones de Raphaël et les fugues de Bach : cela ne va pas de soi et d'instinct. La *critique de la raison pure* produit d'abord de la fatigue : littéralement, on se doit forcer aux sévérités de l'esthétique.

Qui ne sent dans l'art contemporain l'absence d'Aristie ? Il faut se méfier de la contingence et de sa familiarité. On sait qu'on a épuré son goût au plaisir que donne Virgile : celui pris à Hugo ne vaudrait rien.

L'étude des langues vivantes, défendue aux écrivains français par la plus élémentaire des notions, sert peu à l'Ariste : cela perd du temps, sans augmenter les idées. Un latiniste se rend compte aisément de la Divine Comédie, et Shakespeare, à travers la traduction, reste Shakespeare : les gens qui le sentent le mieux à ma connaissance ignorent l'anglais.

Au contraire, l'ignorance du latin et du grec, de l'hébreu et du sanscrit nous voile à la fois toutes nos origines d'idées et de mots, de poésie et de métaphysique. L'Ariste ne

connaît que des langues mortes, et ces deux langues universelles, le dessin et la musique.

Il se faut garder de l'éparpillement : le croquis, la pochade sont des erreurs ; mieux vaut ne pas toucher un crayon que de dessiner comme une miss, et ignorer le solfège que de le mal savoir.

Cette façon d'effleurer un art est d'un irrespect insupportable et l'éducation me semble idiote de mettre tout le monde au crayon et au piano. Il faut la vocation pour entrer dans un art et s'y confiner, sinon il y a l'esthétique qui apprend à sentir toutes les manifestations de la beauté. Qu'on enseigne aux demoiselles à reconnaître les maîtres et leur manière, qu'on leur fasse voir et entendre le plus possible : voilà qui sera bon ; mais qu'on leur défende de toucher elles-mêmes aux arts pour leur armement d'éducation et de mariage.

Imbécile coutume que celle des familles où chaque donzelle sabote son morceau de Chopin et montre son aquarelle.

A. CIII. — *Toute vulgarisation d'art est un crime ; il faut enseigner à sentir les arts, non pas à les singer.*

Or l'amateur est un singe et un profanateur.

Je n'entends pas ici, par amateur, celui qui a reçu le double don de la fortune et du talent : Mendelssohn n'était pas un amateur ; mais celui qui fait de l'art comme on fait du sport, sans même s'y consacrer entier.

On dit couramment d'un homme pour le recommander : « Il fait des vers, il fait de l'art. » Cela le condamne peut-être, s'il en fait méchamment.

Serait-ce une manière de témoigner sa dévotion que dire la messe et consacrer sans avoir reçu la prêtrise? Pourquoi donc ce culte du divin, l'art, serait-il un passe-temps parmi les puérils, une occupation parmi les vaines et anodines ? Aux gens d'éducation latine, la conception esthétique paraît synonyme de délassement, de tue-temps, d'amusette.

A. CIV. — *L'Ariste conçoit l'art sacerdotalement et l'approche des chefs-d'œuvre comme une dévotion de l'esprit.*

La religion, cette entreprise animique de la connaissance de Dieu, exige une ascèse impérieuse ; l'esthétique, cette entreprise de théodicée intellectuelle, se conçoit d'ordinaire à travers les couleurs flottantes du dilettantisme. L'homme éprouve une telle complai-

sance pour lui-même qu'il l'étend aux modes de son temps : il veut se retrouver dans l'œuvre d'art et préfère pire que lui que plus haut que lui. Comment expliquer ce goût odieux qui règne au théâtre et aux salons de peinture ? On le peut qualifier.

A. CV. — *Le plaisir de retrouver sa banalité et sa laideur propres dans l'art est une coprophagnie morale.*

Le personnage qui met ses mains dans ses poches ou ses pouces aux entournures du gilet, qui grimace avec un monocle, ne peut proférer aucune parole haute ni écrite.

Hormis *Tartufe* et le *Misanthrope* qui tiennent au drame, il n'y a qu'*Amphitryon*, dans Molière, qui échappe à la vulgarité et à la bassesse du genre si français de la comédie.

A. CVI. — *Il est défendu à l'Ariste d'accepter la réalité extérieure dans l'art.*

Entends-le bien, mon disciple, la réalité du sentiment est la voie de l'art, mais elle doit s'extérioriser esthétiquement. Ce qui a valu au théâtre son caractère d'immoralité, c'est l'extériorité contemporaine maintenue dans l'œuvre.

Siegmend en redingote et Sieglinde en peignoir à volants révolteraient la pudeur, et Hunding en complet de chasse serait grotesque. Alors le public reconnaîtrait l'inceste et l'adultère au lieu que ces héros si lointains, si légendaires, si peu semblables à nous d'extériorité, ne sauraient nous contaminer de leur exemple.

A. CVII. — *L'immoralité d'une œuvre d'art résulte exclusivement de sa ressemblance d'extériorité avec les mœurs ambiantes.*

J'ai donné le théâtre en exemple : l'Ariste ne doit jamais assister à une pièce d'extériorité contemporaine, et voilà où l'ascèse devient pénible et ne saurait fléchir.

A. CVIII. — *Tant qu'on peut supporter sans souffrance une comédie de mœurs, un tableau de mœurs, on n'est pas esthète ni Ariste.*

En outre, le ridicule étant contraire à l'enthousiasme et propre surtout aux ignorants et aux courts d'esprit tels que M. de Voltaire, il faut en perdre la perception.

A. CIX. — *La caricature est une erreur explicable chez Léonard par son goût d'analyse ; chez tout autre, elle est une tare.*

Le rire s'appelle le propre de l'imbécile et non pas de l'homme ; l'art sourit, il ne rit jamais. Il faut ne regarder ni le croquis de mœurs ni la charge, ni rien de ce qui représente le journalisme du dessin.

A. CX. — *Le sentiment du beau, c'est-à-dire de Dieu dans l'art, ne s'obtient que par la renonciation à toute impression de vie coutumière.*

J'ai écrit des choses très indulgentes sur Gavarni : il fut un idéaliste en son genre ; mais l'étude m'a dissuadé de ces erreurs.

A. CXI. — *Tout ce qui en art convient au journalisme disconvient à l'Aristie.*

L'esthète se doit défier des curiosités. Qu'importe qu'une chose soit rare : est-elle belle ? Le bibelot, la tabatière ne sont que des choses de luxe, tandis que le plus petit Tanagra est une œuvre d'art.

Lorsque Kapila soutient que Parkriti est avyatka, c'est dire causée d'elle-même, et que le Purusha est identique à la Nature, il arrive au *Spiritus sibi Deus* de Fueverbach. Ainsi le lettré et l'amateur, ne discernant pas l'essence de la substance et le phénomène technique de la pensée, constituent un Sankhya.

En face de la Maya, illusion du Vedanta, l'Hindou ne conçoit plus l'échelle des êtres et les séries ; tout se confond dans une vision somnolente où le tempérament du rêveur motive seul la doctrine : le moderne enthousiaste contemple et admire, mêle les plus piètres objets aux plus nobles et grands. Il salue Michel-Ange, mais aussi Paul Potter, ce fermier ; Hondekoëter et ses dindons ; Weenix et ses citrons, et Breughel lui convient même à côté de Raphaël.

A. CXII. — *L'esthétique veut que l'on crée et que l'on entretienne en soi l'horreur de tout ce qui n'est pas le beau.*

Or la nature, l'animalité et les objets ne sont pas susceptibles de beauté, sinon comme accessoires et augmentation symbolique. Celui qui peint une colombe, un agneau ou un pélican, un âne et un bœuf, est un imbécile. La colombe n'est qu'une forme du Saint-Esprit, l'agneau un symbole du Christ ainsi que le pélican ; l'âne et le bœuf n'ont leur place que dans une crèche.

A. CXIII. — *L'art du dessin commence à la forme humaine choisie et voulue, dans un sens expressif de l'âme.*

Le beau est un Dieu jaloux : il ne se manifeste qu'à ses fanatiques.

Qui se contente du joli ne l'entendra jamais. Pour sentir Bach, Beethoven et Wagner, il faut haïr Offenbach, Rossini et Auber : pour comprendre Léonard, Michel-Ange et Raphaël, il faut haïr les Kakémonos, les Meissonnier, les Detaille, les Bonnat, les Herner.

Pour que la pensée de Platon se manifeste, il faut qu'elle ne se heurte pas dans un cerveau aux chroniques de journalistes. Il m'importe peu de paraître excessif : j'enseigne *comment on devient Ariste* et non pas à s'intéresser aux moindres matières.

Pour que Dieu entre dans une âme, il faut que tout en sorte et qu'il y soit seul ; ainsi le beau, qui est Dieu devenu sensible, ne se produit jamais aux âmes éclectiques, amusées par les hérésies et complaisantes aux schismes.

CONCORDANCE CATHOLIQUE

ARCANE DUODÉNAIRE

Cette même concupiscence, qui passionnellement nous pousse au péché, se retrouve innommée dans nos propositions d'art et nous incline aux vulgarités. Au lieu de chercher Dieu dans les œuvres, nous nous cherchons nous-mêmes. Notre paresse est telle que nous préférons de basses impressions aisées, qui nous diminuent, aux grandioses qui exigent de l'effort.

Ici, l'aveu très amer s'impose que l'Eglise est devenue le boulevard de la vulgarité et de la niaiserie ; les plus grandes profanations du Beau ont pour théâtre nos temples. C'est là qu'on parle bêtement avec des accents de rue : c'est là qu'on installe des sculptures dont les bars américains ne voudraient pas ; c'est là que la musique profane élit domicile ; c'est là que

la peinture en bâtiment se prélasse, en place de l'art des Van Dyck et des Angelico.

La dévotion devient la pire ennemie de l'esthétique, et ainsi, par l'ânerie du clergé, le Saint-Esprit se trouve bafoué sous toutes les formes, du cantique à l'image, et du portail au tabernacle.

VI

LA MORT, OU DES RENAISSANCES

Sephirot : Tipheret.
Fructus Spiritus : Longanimitas.
Série spirituelle : Vertus.
Onomie Apollonide : Apotropœos.
Muse : Erato.
Signe : Vierge.
Arcane : Ternodénaire.
Œuvre aristique : aimer la mort.
Génie d'Orient : Dirgatamas.
Génie d'Occident : Albert le Grand.

« Je te salue, ô Mort, ma pâle sœur, » disait saint François d'Assise mourant ; et le secret de cette sérénité sera découvert par ceux qui donneront à leur vie un motif d'éternité. Vraiment, qui est assuré de finir le jour où son corps immobilisé froidira, on n'y songe point, on n'a pas de raison pour attendre en tremblant ce dénouement dérisoire ? Mais qui donc est si assuré de finir à la mort ?

Une affirmation suppose la connaissance entière de l'expérience humaine : le sentiment particulier ne signifie rien en matière aussi universelle et les grands esprits se sont exprimés unanimement sur la question. Quand une idée forme le total de la pensée humaine, il faut la tenir pour juste, ou bien on est un sot.

L'au-delà de la mort jette un clair-obscur favorable à la vertu : et ce qui tremble dans l'âme d'Hamlet, chacun peut l'avouer dans son âme. Toutefois la mort serait-elle l'aboutissement final de la vie, que le parti à prendre demeurerait le même que la Religion et la Magie conseillent.

Les théodicées orientales ne rejettent pas les châtiments ou la récompense dans l'autre vie : elles enseignent que l'homme reçoit ici-bas le prix de ses vertus ou le dam de ses vices, et les plus ingénus des observateurs ont pu s'en éclairer.

J'ai toujours vu, chez les méchants, une inquiétude, une nervosité et dans la voix et dans le geste ; et dans le regard, une angoisse fébrile, qui m'aurait fait demander : est-il malade, s'il n'avait été méchant.

Néron était fort laid, et le baron des Adrets hideux sans doute ; quels groins que les faces de la Convention, sauf Camille Desmoulins.

A. CXIV. — *Le premier effet de la laideur morale, c'est la laideur physique.*

J'entends pour ceux qui savent regarder. et non pour les niais qui jugent jolie une fille réputée.

Le second effet de la laideur morale, c'est l'antipathie invariablement produite.

Or l'émotion la plus notable de la vie apparaît ce mouvement de l'âme qui pousse invinciblement un être vers nous.

Le troisième effet de la laideur morale, c'est l'obscuration du cerveau.

Voyez l'éclatante bêtise du Mémorial de Sainte-Hélène et toutes les œuvres de militaires. Or, être laid, antipathique et à moitié stupide, forme déjà un lot assez douloureux.

Antithétiquement, j'ai vu l'abbé Lacuria. ce sublime esprit, sans feu, presque sans pain, dans sa pauvre chambre de vieillard : il rayonnait de paix souriante ; j'ai vu la joie sur le visage des Chartreux, des Trappistes, des Prémontrés.

Croyons ici au témoignage des sens : ce sont ceux qui renoncent qui semblent posséder.

Les banquiers n'ont-ils pas une expression de filles ou de filous traqués, tandis que les

savants présentent une allégorie vivante de la dignité humaine ?

A. CXV. — *Le dam commence avec le crime, et la récompense avec la vertu, immédiatement.*

Je sais que cela ne paraît pas ainsi et qu'on va me contredire ; mais celui qui s'oppose à mon assertion est-il assez subtil pour en décider et fait-il les comparaisons nécessaires ?

Je ne connais pas un seul intellectuel qui voudrait vivre la vie de Rothschild, même au prix de sa fortune. Cet homme n'est donc pas enviable, tandis que l'existence si longtemps martyrisée de Richard Wagner serait souhaitée par des milliers d'êtres et des plus grands.

A. CXVI. — *Il y a deux réalités dans la vie : la naissance et la mort ; tout le reste dépend de l'intelligence et de la volonté de cette intelligence.*

Qui doute des délices du martyre ? Pas un psychologue, j'imagine ! sinon je renverrais aux phénomènes érotiques où la douleur et la volupté se pénètrent et s'unifient si souvent.

A. CXVII. — *L'art de vivre réside à modifier sa sensibilité et non sa fortune ; à s'élever en dedans et*

s'indifférenciant et non à s'élever en fait et du consentement général. On ne modifie sa fortune qu'au détriment de son caractère : on modifie son caractère au profit de son orgueil.

Calculer ce qui est en nos mains, et augmenter, fortifier cela, en abandonnant le reste : telle la formule de l'initiation. Il m'est arrivé, il m'arrivera encore d'aller au théâtre à des places inférieures ; mais j'ai fait *Babylone* et *Prométhée*, et *Orphée* mon orgueil n'en peut pas souffrir, pas plus qu'il ne souffrait auparavant, puisque Racine et Wagner me parlaient à moi et à moi seul dans ces représentations. La grande affaire n'est pas de venir au Louvre en calèche, mais d'être reçu par les maîtres : qui m'empêchera de croire que le *Saint Jean* a pour moi un sourire particulier, et que la Samothrace me connaît ? « Le bon sens » répondra : Bonhommet. Je ne cherche en toute chose que le sens du divin. Puis-je être dupe de mes impressions ? La réalité physique existe à peine ; la réalité sentimentale n'existe pas du tout ; j'ai assez de force pour la nier et assez de sagesse pour motiver ma négation par les plus grands exemples.

L'effroi de la mort, d'où vient-il ? De cesser

de respirer, de remuer, de manger, de dormir? Non, certes. De cesser de penser et de sentir. Mais tous ceux que j'aime et admire, ceux qui sont mes maîtres à travers les siècles m'ont donné leur parole : j'ai vécu de leurs œuvres, j'adhère à leurs idées. Ce qui m'effraye, c'est le passage, ce moment d'inconscience qui sépare cette vie de l'autre, cette impression passive sous l'autorité du phénomène : je crains de ne plus me retrouver outre-monde. Cependant mes maîtres, les génies et les saints, m'ont appris mon devenir : je n'ai qu'à me souvenir très fortement.

A. CXVIII. — *Il y a trois morts : la mort ascétique qui nous dégage de la nature et de la société ; la mort physique qui nous dégage de l'humanité ; et enfin la mort animique qui nous dégage de la passionnalité.*

Celui qui arrive à la fatalité du second passage sans avoir de lui-même accompli le premier, celui qui pleure son corps et sa position sociale, celui-là mourra mal.

Cet autre qui, sans être englué aux niaiseries instinctives, n'a pas créé en lui la sentimentalité éternelle, la passion de Dieu, risque encore tout son devenir.

A. CXIX. — *Il y a trois renaissances : l'initiation ou les fiançailles de l'entité volontaire avec l'idée sublime ; l'illumination ou le don de spécialité qui résulte du dégagement de toute corporéité ; la subtilisation ou entrée dans la lumière du Verbe qui est l'état de Paradis.*

Heureux et béni, celui qui dès ce monde présente son cœur au rayonnement des chefs-d'œuvre et ainsi l'illumine.

Bienheureux et glorifié, celui qui se subtilise en ce monde et aspire à la lumière increéée.

A. CXX. — *La loi primordiale des mondes et des êtres ne peut être que la loi d'harmonie, c'est-à-dire la consonnance simultanée du beau et du vrai.*

L'honnêteté réduite à elle-même reste incomplète sans vision de beauté ; et la perception du beau ne relève pas du devoir de vertu. Il faut unir la sagesse à l'enthousiasme pour connaître le bonheur avec la paix, la joie avec l'extrême dignité.

De tes pensées, mon disciple, lesquelles répondent au rythme nommé immensité ; de tes rêves, lequel correspond au mode d'éternité? Si Dieu regardait en ton cœur, quel senti-

ment lui pourrais-tu montrer sans crainte ? Voilà la vraie pensée, voilà le rêve réel, voilà le sentiment admirable.

La vie n'est pas plus véridique en ses phénomènes que l'initiation en ses épreuves, ni plus fausse. Catéchumène, voici un torrent à traverser, un brasier à franchir, et après tu sauteras dans le vide, et enfin le sol se dérobera sous toi, et des fantômes surgiront, la maladie, l'humiliation, la misère, la mort. Trucs et cartonnages que tout cela. Rien n'existe que le Verbe divin et ton esprit, mon frère : et telle est l'infinie miséricorde que les effrois de l'initiation, nécessaires à ton développement, ne te menacent que si tu crains.

Ah ! malheur à toi si tu opposes la vaine prudence à la bonté paternelle du Créateur ; ne te méfie pas de Dieu. Crois que tu n'es pas la dupe d'un esprit fantasque et que tu représentes, même pour ton Créateur, une parcelle de lui-même. Espère en la mansuétude de Celui qui t'a donné la vie ; il te donnera aussi l'éternité, si tu l'aimes.

Aimer, voilà le mot magique, le Verbe souverain qui tient lieu de science et de force, et que rien ne saurait remplacer. Aimer, voilà la nécessité, la norme et le salut.

Mais tu n'oses aimer l'absolu ; la distance incommensurable essouffle ton cœur qui s'épuise sans arriver à le sentir.

Voici des miroirs où le regard divin est condensé : les chefs-d'œuvre ; regarde avec ton cœur, regarde avec l'esprit, et tu sentiras Dieu te pénétrer et te caresser même par l'œuvre du génie.

Si tu doutes parfois, relis du Dante, du Platon ; ces trompettes d'immortalité te rendront le pas triomphant de l'enthousiaste.

O ver, né pour former la farfalle éternelle, accomplis humblement tes mutations d'âme ; tu sais lire un contour, une couleur, une sonorité : le livre des secrets est ouvert devant toi et ta seule indignité le pourrait fermer.

Dans cette voie de l'Aristie, la plus douce de celles qui montent, tes pas seront marqués par de croissantes allégresses.

La sainte volupté de l'art, en son indéfini, marquera les étapes de ton ascension, et la mort, cessant d'être un monstrueux épouvantail, t'apparaîtra la pénombre au delà de laquelle commencent la réalité et la lumière.

Mais, retiens-le, pour que ce moment ne soit ni amer ni terrible, emploie toute ta vie à préparer ton immortalité, à devancer ton avenir.

Apprends la langue céleste, apprends les arts angéliques, apprends les lettres divines, afin que, arrivé au seuil de l'au-delà, tu puisses dire aux kérubims merveilleux qui interrogent le mourant : les mots vermeils, les mots essentiels qui ouvrent les portes d'or du palais de pensées où la sainte colombe, d'un battement de ses ailes immaculées, ravit de volupté sidérale les neuf chœurs, les génies et les saints, tes maîtres de la vie et tes augustes frères après la mort.

CONCORDANCE CATHOLIQUE

ARCANE TERNODÉNAIRE

Rien de terrestre n'entrera au céleste royaume, que ce soit niaiserie ou péché, laideur ou erreur. Au séjour de l'absolue perfection seront admis seuls les parfaits ; et cette suprême sélection, l'être conscient : initié de l'âme ou chrétien, initié de l'esprit ou ariste, la commencent en ce monde : vainqueur argument, les biens immédiats qui résultent de ce soin suffiraient, ce semble, à nous convaincre. Notre intérêt actuel comme notre devenir nous persuadent mêmement. Il n'y a point de différence entre ce qui donne le ciel et ce qui donne la paix : ce sont mêmes vœux et même succès. Qui cherche l'un rencontre l'autre : nul ne sauve qui ne s'illumine, nul ne s'illumine qui ne soit sauvé ; car les personnes divines s'unissent pour l'œuvre de

miséricorde ; et Dieu le Fils sauve les intellectuels du Saint-Esprit et le Saint-Esprit rédempte les animiques de Dieu le Fils, à l'applaudissement extasié des anges recteurs des mondes et pasteurs d'étoiles sous l'œil du Père.

VII

LA QUANTITÉ, OU DES VARIATIONS

Sephirot : Netsah.
Fructus Spiritus : Mansuetudo.
Série spirituelle : Principautés.
Onomie Apollonide : Loxias.
Muse : Polymnie.
Signe : Balance.
Arcane : Quartodénaire.
Œuvre artistique : se volatiser.
Génie d'Orient : Schlomo.
Génie d'Occident : Eschyle.

Les difficultés de la conversion et les dégoûts de l'initiation dérivent d'un même caractère : une exagération primordiale du néophyte.

Au premier moment de résolution, l'homme s'aveugle du plus haut résultat qu'il peut concevoir ; et sans degré se projette tout entier vers le point le plus distant ; une dépression l'abat et. parfois harassé, il se décourage.

Il y a, en toute matière, un plan de sensibilité qui diffère suivant les individus et que chacun doit d'abord découvrir. Gœthe, qui a été le plus pratique des grands esprits, disait qu'il faut donner audience à ses pensées : il eût été plus exact d'énoncer qu'il faut attendre la venue des idées ; il parlait, à un point de vue particulier, d'être très entraîné et vivant parmi les circonstances favorables.

La mesure dans l'effort relève de la psychiâtrie, mais la psychiâtrie ne relève pas de la médecine.

L'Italie est ornée d'un homme extraordinaire, Lombroso, qui consolera cette terre des arts de sa présente stérilité. Il a fait de l'anthropologie criminelle et puis de la psychologie matérialiste. Le savant Max Nordau le traite de maître au seuil d'un volume récent. « Dégénérescence », où je suis classé parmi les aliénés, avec Wagner, il est vrai. Au reste, bien m'en prend de donner prise à l'aliénisme, sinon je n'aurais pas eu l'honneur d'occuper un savant officiel, sous une couverture aussi grave que celle de Félix Alcan.

Ce livre que je ménagerai, parce que j'y suis très ménagé et que l'auteur m'est très sympathique, prouverait, s'il était véridique,

que je ne suis rien moins qu'un professeur de dégénérescence et un empoisonneur d'âmes.

Wagner n'y est pas traité avec les mêmes égards que moi : et c'est pour lui et pour la caste intellectuelle que j'interviens.

M. Max Nordau développe la réalité de cette étiquette cocasse et tragique « fin de siècle », il énumère les symptômes de la décadence latine ; en 1880, j'écrivais le *Finis latinorum* à la fin de mon premier roman. Seulement les symptômes ne sont pas également choisis.

L'imitation d'une coiffure antique ou d'une mode archaïque ne signifie pas dégénérescence, tandis que la masculination de la toilette féminine est caractéristique. J'observerai au docteur que les noces de Joyeuse ou les miniatures Charles VI sont plus incohérentes, plus dégénérées que celles d'aujourd'hui.

Il cite les ordures de Rafaëlli et de Béraud, mais il appelle dégénéré le goût pour *Parsifal* qui est en majeure partie alla Palestrina. Je passe sous silence, par amitié, la page 25, sur la musique ; seulement j'engage celui qui l'écrivit à entendre les derniers quatuors de Beethoven et certains préludes de Bach.

Qu'il s'indigne de voir Mœterlinck, Nietsche, et les chansons de Montmartre admirées, j'y

applaudis ; mais venons au diagnostic et à un certain Morel, émule de Lombroso.

1° La dégénérescence est comme une déviation maladive d'un type primitif. Quel est ce type primitif? Est-ce la brute éduquée, ou le bourgeois allègre ou le sous-off. ingambe?

Le subtil Morel avait noté des signes sommatiques de dégénérescence ; il y en a de purement intellectuels : l'égoïsme, l'impulsivité et l'émotivité. Enfin un stigmate capital du généré, c'est le mysticisme. Un excellent homme qui répond au nom de Legrain s'écrie : « Il ne faut pas oublier que le dégénéré peut être un génie. »

Un autre médicastre, Magnan, précise que le dégénéré est celui qui possède un talent développé au détriment des autres facultés.

M. Lasègue avait déjà dit : « Le génie est une névrose, » et M. Max Nordau broche ceci sur le tout :

« Je ne partage pas l'avis de Lombroso, affirmant que les dégénérés de génie constituent une force propulsive du genre humain. »

Encore deux jolies citations : « Le caractère de dégénérescence, c'est l'inégal développement des facultés intellectuelles. » Ceci est du Legrain. Voici du Lombroso : « S'ils sont

peintres, la qualité dominante chez eux sera la couleur ! ! ! »

Une autre encore du même : « Les idées mystiques doivent être mises au bilan de la folie des dégénérés. » J'avoue ma paresse à réduire ces fantaisies symptomatiques d'une maladie mentale qu'un nom grec baptiserait bien. Ces gens en *us* auraient mieux fait de s'occuper de thérapeutique ; aucun d'eux n'a vécu les impressions similaires à leur sujet. aucun d'eux n'a suivi dans l'intimité les hommes supérieurs qu'ils traitent en faits cliniques.

D'abord je voudrais la diagnose du type primitif; on n'a pas songé à la donner. Passons aux symptômes. L'égoïsme est le fait constant des ruminants et des instinctifs ; l'idéaliste sacrifie d'ordinaire son intérêt à son idée ; l'impulsivité n'est mauvaise que si l'impulsion subie l'est elle-même. Celui qui, à la suite d'un sermon de Savonarole, donne son bien aux pauvres, dégénère-t-il ? Quand le vénérable Ingres pleura en voyant la tête du Christ trouvée aux catacombes, son émotivité fut-elle dégénérescente ?

Si le mysticisme est le signe capital de la dégénérescence, tous les fondateurs de reli-

gions, de Moïse aux Apôtres, tous les poètes et les théologiens tombent sous la douche du nommé Morel.

Saint Thomas d'Aquin pour l'intellectuel et saint François pour l'animique sont-ils des dégénérés ? Et Dante et Fra Angelico ?

Evidemment si ces êtres ont dévié d'un type primitif, je ne demande pas d'autre désignation de ce fameux type, au nom duquel on jette l'élite humaine à Charenton.

Quel fut le talent de l'illustre Magnan ? Un talent médical sans doute, mais il paraît qu'il s'est développé au détriment de toute connaissance logique et historique. Sauf Léonard de Vinci, qui était assez mauvais chimiste ou droguiste, puisque ses huiles et ses vernis ont perdu ses œuvres, je demande au docteur Nordau comment il peut donner « l'inégalité des facultés comme une preuve de dégénérescence ». Est-ce que Molière n'a pas fait *Don Garcie* et Corneille le *Menteur* ? L'un n'était pas tragique, ni l'autre comique. Si on ôtait la couleur au Titien et à Rubens, que leur resterait-il ? Cependant, la démonstration de leur dégénérescence est à faire.

Voici des aphorismes de Nordau :

« La faiblesse d'esprit innée ou acquise

aboutit au mysticisme. » Exemple : S. Denys, S. Thomas, Dante.

Avec netteté, le docteur attaque lés Pré-Raphaélistés sur leur nom et sur leur théoricien Ruskin. Leur nom ne signifie pas idéal médiéviste, mais procédé immédiatement antérieur à Raphaël, procédé quattrocentiste, c'est-à-dire de Fra Angelico à Botticelli, ce qui pour un critique est parfaitement net. Quant à Ruskin, il prétendait que la peinture et la sculpture devaient être une forme du service divin. Cette fois, ce n'était ne pas dévier, je pense, du type primitif de l'art. Il est absolument vrai que si la *Transfiguration* est l'apogée de la peinture, elle contient la première déclivité de la décadence. Une étrange assertion. Giotto et Fra Angelico n'étaient pas des mystiques, ou plutôt ils appartenaient à l'espèce des mystiques par ignorance, non par faiblesse d'esprit organique. De même pour Dante, mystique par ignorance ! Mais alors le docteur angélique aussi était un ignorant. Décidément le docteur Nordau déteste la matière, mais ne la connaît pas.

Il énumère longuement jusqu'au dernier petit poète des petites revues et voit des symptômes là où il n'y a que des grimaces.

Une chose me tient à cœur, une seule, le chapitre intitulé : « Le culte de Richard Wagner. » Je vais grouper littéralement le réquisitoire : Wagner présente : 1° le délire des persécutions ; 2° la folie des grandeurs ; 3° le mysticisme ; 4° la graphomanie ; 5° l'émotivité érotomane et religieuse ; 6° Bayreuth était le lieu d'une répugnante idolâtrie ; 7° la sensualité éhontée de ses poèmes ; 8° cela ne fait pas honneur à la moralité du peuple allemand. que les opéras de Wagner aient pu être représentés publiquement sans provoquer le plus profond scandale ; 9° les pères innocents qui permettent à leurs femmes et à leurs filles ces représentations de scènes de lupanar : dans un public moins ingénu, personne n'oserait lever les yeux sur son voisin, ni ne pourrait supporter son regard ; 10° ses amants, matous enragés qui se roulent sur une racine de valériane : une forme du sadisme : 11° une citation de Niestche « le cas des maîtres chanteurs où les jeunes filles aiment à être rédimées par un chevalier qui est wagnérien » ; 12° le docteur demande pourquoi Klingsor ne rédempte pas Koundry, puisqu'il lui résiste (c'est ce que Wagner n'explique pas par un traître mot), 13° le pur niais ignore qu'il

est destiné à rédimer Amfortas et Koundry, il ne souffre ni ne s'expose : il obtient sans peine la lance miraculeuse ; 14° Amfortas n'a fait que geindre : 15° la situation de Koundry absurde et immorale ; 16° Parsifal en promenade trouve le Graal : c'est une prébende : il est incompréhensible que les croyants n'aient jamais senti la profanation ; 17° les Elisabeth Elsa, Senta et Gutrune, manifestations instinctives du mysticisme érotique ; 18° la création de Elisabeth, Elsa, Senta, Gutrune, est une sorte de *De profundis* du voluptueux épeuré qui sent l'aiguillon de la chair et implore une aide qui doit le protéger contre lui-même ; 19° Wagner est complétement stérile en tant que poète ; 20° les poèmes de Wagner ont en eux quelque chose de l'odeur de charogne et de la beauté effrayante du rafflésia de Sumatra, dont la fleur rouge est large d'un mètre et la plus belle des parasitaires ; 21° ils sont formés de matière que lui a livrée la vieille littérature, ravaudage et dilettantisme : fripier qui a acheté de seconde main les vieux habits des contes. Faust en habit noir ne serait nullement modifié ; mais Lohengrin, Tristan, Parsifal, comme contemporains, on ne pourrait même les utiliser pour la parodie : écho

chevrotant du passé le plus reculé, héritier appauvri d'un La Motte-Fouqué. Sa patrie intellectuelle, la *Gazette du soir de Dresde*.

22° « L'histoire de l'art n'enregistre pas d'aberration plus étonnante que cette folie du leit-motiv. Wagner fut amené à sa théorie de la mélodie infinie par son peu d'aptitudes à trouver des mélodies finies, c'est-à-dire véritables. »

« Je comparerais la musique de Wagner, là où elle est la meilleure, au vol des poissons volants. »

Maintenant quelques mots de claire réponse : 1° Les deux volumes de lettres à Listz montrent à quel malheur Wagner fut réduit. Banni sous peine de mort, il attendit quinze ans pour entendre jouer son *Lohengrin* ; 2° chaque fois qu'un homme projette sa personnalité contre l'assentiment universel, il est forcé à se dresser sur ses ergots, à faire comme le chat qui se hérisse et se développe devant l'attaque : puisque le docteur Nordau a bien voulu me psychiâtrer qu'il remarque que je suis devenu Sar, forcé par l'unanime calomnie de la presse : j'ai répondu par un coup d'individualisme transcendant à une volonté collective : j'ai fait de l'hygiène supérieure, ce jour-là ; 3° le mysti-

cisme est l'unique forme du grand art, d'Eschyle à Polyeucte ; 4° Wagner n'est pas un métaphysicien : c'est un poète immense, il n'avait de doctrine que son génie : 5° la délicatesse de la sensibilité constitue la race, esthétiquement, et à quoi vibrerait-elle sinon au sexe et à la religion ? 6° Un intellectuel ne doit-il pas applaudir aux hommages rendus au génie, alors qu'il voit ceux bien moins légitimes rendus aux Kaisers : l'idolâtrie de Bayreuth était de la reconnaissance. Beaucoup y ont trouvé leur chemin de Damas. Wagner a été le Siegfried du Falner réaliste. 7° La *Cléopâtre* de Shakespeare, l'*Esther* et la *Fille aux yeux d'or* de Balzac, le *Cantique de Salomon* sont-ils moins sensuels ? 8° L'Orestie, la mère assassinant son époux et le fils tuant sa mère, l'Œdipe meurtrier de son père, époux de sa mère, la reine dans *Hamlet* et Lady Macbeth ne sont-ils pas scandaleux ? 9° J'ai recueilli les voix : *Roméo et Juliette* de Gounod, *Carmen* de Bizet agissent bien plus sur les jeunes filles ; il y a une scène brutale, celle où Siegfried vint chercher Brunehilde pour le compte de Gunther ; quant au Vénusberg, il ne dépasse pas le ballet ordinaire. 10° L'amour de Senta, d'Elisabeth, est sublime : celui

d'Elsa, d'Eva, est pur. Sieglinde ne tue pas Hunding comme Clytemnestre Agammenon, l'histoire des Velsung est inférieure en horreur à celle des Atrides. 11° Si Niestche est fou, pourquoi citer une niaiserie de lui? Le chevalier Walther me semble comme Sachs et Eva et Pogner des gens équilibrés : c'est une œuvre saine celle-là. 12° Gurnemanz dans son récit, et Klingsor lui-même, parle de sa castration : voilà pourquoi sa résistance à Koundry est sans mérite. 13° Au moment où Amfortas sent se rouvrir sa blessure, Parsifal porte la main au côté et l'y maintient pendant toute la plainte. Il a conçu dès lors l'idée de mériter pour autrui : sur la lèvre même de Koundry le souvenir de la mission qu'il s'est donnée lui fait repousser l'amour ; par sa libre option il a mérité la lance, mais ce n'est que longtemps après qu'il retrouve le sentier du Graal ; il erre dans les routes de l'erreur, il souffre, et l'avant-dernier tableau nous montre Gurnemanz vieilli. 14° Que peut faire le chrétien, sinon détester son péché et le pleurer? 15° Koundry s'est comme damnée par son rire en voyant le Sauveur ; dès lors son inconscient obéit à Klingsor et au mal, tandis que son conscient l'attire vers le Graal : le rôle de la

femme est d'éprouver l'homme, de le dissoudre, s'il est faible, sinon de le servir. 16° Parsifal, tueur de cygnes, est une bête ; la remontrance de Gurnemanz, la vue de la douleur d'Amfortas lui révèlent la pitié, il sacrifie toute concupiscence et l'amour à la charité, et l'Eglise n'en demande pas plus à ses saints. Comment voir une profanation dans ce qui vaut au catholicisme une imprévue victoire sur le terrain esthétique, tellement perdu avant Wagner. Parsifal mène à confesse, mène à la messe, renvoie à la pratique, j'en sais vingt exemples, et on veut que je me scandalise de ce qui convertit, de ce qui opère les miracles du salut ! 17° Où est le mysticisme érotique dans Elisabeth ? dans Senta ? dans Elsa ? Quant à Gutrune, ce n'est pas une grande âme, c'est la femme moyenne, elle agit sous l'impulsion d'Hagen, comme son frère. 18° et 19° L'idée de la tentation renaissant au cœur du prêtre au moment de l'élévation est une étonnante conception : « le Servir, Servir » de Koundry, voilà du sublime. La scène de Siegmund et de la Walkyrie, et le tableau des Normes ; il faudrait tout citer.

20° Quel étrange reproche ! Racine et Corneille et Shakespeare ont dû puiser en eux

mêmes la matière de *Phèdre*, d'*Iphigénie*, de *Polyeucte* , du *Cid* , et Shakespeare son *Hamlet*, son *César*.

21° Faust en habit noir au sabbat, le second Faust surtout avec les chœurs des anges en robe de tulle ne vaudraient pas mieux que la Walkyrie en veston ; et puis je tiens à démontrer que tout ce qui serait possible en costume moderne ne saurait être du grand art. Il faut une perspective pour que les personnages puissent parler une langue littéraire.

22° Quant au leit-motiv, et à la question de la mélodie dans Wagner, je livre les opinions du docteur Nordau à de plus courageux que moi :

On ne défend pas le soleil, accusé d'obscurité, ni la mer qualifiée de mesquine. On cite avec tristesse.

CONCORDANCE CATHOLIQUE

ARCANE QUARTODÉNAIRE

Ah! Sainte Eglise de Monseigneur Jésus, malgré les monsignores, la cléricaille ignare et tout ce qui t'offusque, comme les vieux amphithéâtres étaient flanqués jadis de masures et de pouilleux, ô sainte et invariable Eglise, ô salvatrice autorité spirituelle, refuge au milieu des démences humaines, ô dogmatique et permanente parmi la houle des opinions, phare et vigie de l'Occident, je te magnifie, au sortir de ces aberrations d'un noble esprit. Se peut-il qu'on diffère à ce point sur des matières aussi évidentes et chacun ne voit-il donc qu'un unique côté de la vérité? Misère vraiment que ces assertions asymptotes, misère de l'esprit humain et que rien n'indiquerait s'il n'y avait une autorité en matière de foi. Puisse naître un jour une autorité esthétique, puisse surgir un dogme

de la beauté, afin que l'individu déraisonnable ne puisse plus prétendre interpréter la lumière et soit flétri pour le désordre qu'il apporte par cette épithète d'hérésiarque qui, envisageant la pensée exprimée comme un acte, la juge non pas en elle-même, mais selon cette parabole de charité qui est tout l'art du salut.

VIII

LA QUALITÉ, OU DE LA PERVERSITÉ

Sephirot : Hod.
Fructus Spiritus : Fides.
Série spirituelle : Archanges.
Onomie Apollonide : Nomios.
Muse : Uranie
Signe : Scorpion.
Arcane : Quintodénaire.
Œuvre Aristique : se normaliser.
Génie d'Orient : Ezéchiel.
Génie d'Occident : Le Dante.

La perversité est une illusion propre aux jeunes gens et aux femmes, mais elle affecte les êtres cultivés : de là son danger.

Elle est le produit de la personnalité impuissante à se formuler dans la lumière.

L'ouvrage du docteur Nordau ne contient pas que ces épouvantables incompréhensions de l'œuvre wagnérienne et cette méconnais-

sance de la mysticité et de toute esthétique. C'est un livre fort, s'il y a de la force aux parties d'une exposition erronée en sa formule générale. L'étude du symbolisme vaut de tout premier ordre et le Toltoïsme aussi, la plus déplorable doctrine qui soit née depuis le Sandhya. On a prétendu qu'il servait le néo-catholicisme.

Si l'artiste de « la paix et la guerre » me paraît remarquable, « le court exposé de l'Evangile » m'inspire une pitié profonde et je refuse son appoint, au nom de l'Eglise qui n'a que faire de la démence d'un artiste. Un enseignement qui sort de la « Dégénérescence » du docteur Nordau : l'heure intellectuelle essentiellement anarchique et l'esthétique n'ont point de règles. Depuis quatorze ans je proclame, *vox clamantis in deserto*, le retour aux Normes et la méthode expérimentale comme critère de l'artiste ; j'ai poussé le zèle jusqu'à instituer un salon idéaliste; on peut donc juger de ma doctrine pertinemment et découvrir qu'elle continue la doctrine de tous les grands maîtres au lieu d'être l'invention de mon esprit.

Ce qui m'a fait citer longuement le docteur Nordau, c'est, autant que sa valeur considérable de savant, le danger de sa thèse contre

le mysticisme. Il croit à l'incompatibilité de la raison et de l'enthousiasme religieux : selon lui, l'exaltation est inséparable de l'illogisme et l'enthousiasme du paradoxe. Il poursuit un idéal d'hygiène physique, et déclare que l'homme sain s'indiffère de la femme dès qu'il ne la désire pas ; il épanche sa pitié sur les wagnériens dont l'attention, dans l'ardente polyphonie, est attirée par quatre ou cinq côtés à la fois ; cette musique qui promet toujours et ne tient jamais forme des états d'âme de Tantale. Eh bien, M Max Nordau n'est pas esthète, au sens exact du mot : il connaît l'art comme fait de lecture, comme branche de culture, et ne le sent pas.

Le rapport sexuel isolé de l'imagination ne vaut pas d'être perpétré, du moment que ce n'est plus qu'une fonction et qu'elle est inutile à la vie. L'homme qui sincèrement rejette la mélodie infinie de Wagner ignore la volupté dans sa progression chromatique et partant n'entend plus ni l'art ni l'amour : il présente les mêmes objurgations morales que le cuistre d'église : et comme cette opinion exprime un tempérament, on ne saurait le convaincre.

On réforme un jugement, on ne déjuge pas une sensation. Rien n'est plus commode et

agréable que de suivre l'entrecroisement des motifs wagnériens et leurs métamorphoses passionnelles : si la musique est l'art de rendre l'indéfini, ce qui n'est douteux pour personne, que vient-on vanter la mélodie carrée, bonne pour les musiques militaires, les carrousels et autres mouvements de foules ?

Si le docteur Nordau me veut permettre de le psychiâtrer un peu, je lui dirai que sa perception nerveuse manque de souplesse et de ductilité et qu'il nous donne pour loi sa propre idiosyncrasie.

Comment une musique peut-elle tenir ce qu'elle promet ? Ce serait la comparer à une prémisse de syllogisme : elle nous impulse en un sens qui nous plaît, elle nous émotionne plus agréablement que la vie, et mieux elle prolonge cette émotion, mieux elle nous satisfait. Bellini, par exemple, qui a souvent vingt mesures géniales, aussitôt après nous fait faux bond, et ne continue pas la progression nerveuse déterminée, ce qui est pis que Tantale : la musique saine commence une émotion pour la quitter, dès qu'elle est née. Ce qui a conquis tant d'admirations intellectuelles à Wagner, c'est qu'il apporta dans son art la plus grande logique dont il est susceptible : je

défie d'écrire convenablement et différemment une seule page de la *Tétralogie* et de *Parsifal*.

Ce que Max Nordau aurait pu plaider, c'est l'influence délétère de certaines œuvres ; j'avoue ne pas aimer qu'on finisse une soirée par du *Tristan* sans que le *Parsifal* me remette en sérénité et en paix.

Il y a une perversité dans l'art et nuisible à l'esthète, mais comment en donner acte si on homologue *Parsifal* et *Tristan,* le mysticisme et la passion.

A. CXXI — *La perversité consiste à attribuer la beauté à un élément de désharmonie, à esthétiser un désordre, à doter un acte mauvais d'une théorie.*

On peut dire que toutes les perversités sont des déformations esthétiques ; toutefois, en face du pervers, il y a l'instinctif, qui ne vaut pas mieux dans sa brutalité.

Les quatre pièces de Beaudelaire consacrées à Lesbos sont à la fois belles et coupables, tandis que les choses de l'homme de Medan sont laides et défectueuses. L'ordure d'un Armand Sylvestre offense non seulement l'ordre moral comme *Tristan*, mais en plus l'ordre esthétique ; il y a quelque chose de pis que la perversité : c'est la brutalité et la bêtise.

Or le civilisé tient mal le milieu de toute avenue évolutive, son imperfection veut qu'il penche et prenne parti : les docteurs de la dégénérescence plaident pour l'abaissement, je tiens pour la sublimation de l'âme et en belle compagnie.

Ce sixain de médecins et de cliniciens, revendiquant le génie comme malade, me semble carnavalesque. Pour parler des gens que j'ai aperçus, Lasègue et Brouardel me semblent valoir si peu comme étude de l'homme, que je suis étonné de les voir cités, et, dois-je dévoiler toute ma pensée, je ne reconnais pas de valeur psychologique aux médecins : le corps les aveugle comme la couleur le peintre : M. Lombroso est en clinicité un tâchiste, un pointilliste, et pour tout dire un maniaque ; ses assertions semblent empruntées à une revue de fin d'année dans un théâtre de genre.

Le premier défaut de leur théorème de la dégénérescence, c'est d'affecter un déterminisme physique à tous les phénomènes de la pensée : et les personnalités et les idées fausses, les mauvais goûts et le paradoxe sont pour eux des maladies physiques. Quelqu'un emploie des métaphores inexactes, tel a

une perception morale un peu vive, il ressort de l'hôpital. Ce sont ces mêmes médecins qui ont si joliment bafouillé en sexualité, ce sont les inventeurs de l'uranisme. Un homme est-il sensible particulièrement à la beauté du sein, ou du bras, ou de la jambe, c'est un malade. Celui qui cherche le clair de lune pour ses baisers : malade ; celui qui s'avise que le coït n'est pas l'essence même de l'amour : malade ! Celui qui se plaît aux derniers quatuors de Beethoven : malade encore ! Il n'y a que la brute, finalement, qui soit saine.

Le savant, comme Max Nordau, a une vision hyperesthésique de la science physique qui lui masque tout le reste ; la métaphysique et la théologie sont bonnes à ses yeux pour les cerveaux d'enfants, expression extrême, d'essence polémique et sans valeur, parce qu'elle affirme seulement une lacune chez celui qui la profère. Qui niera que l'esprit scientifique peut se réunir avec la croyance théologique niera les faits, les œuvres, et sera un fantaisiste. Pascal, Leibnitz et Newton croyaient et savaient en même temps.

Cela m'étonne toujours de faire métier d'esprit pondéré, mais la bizarrerie des autres m'y conduit par réaction. Au lieu d'injurier

les mystiques, les fameux psychiâtres devraient dire :

Il y a dans l'humanité civilisée deux grandes familles spirituelles : l'une vit d'idées révélées ou inventées, elle est théologienne et mystique ; l'autre se sustente de faits. ses tendances sont matérielles et de constatation, elle est expérimentale et inesthétique : et comme chacune possède une part de vérité et procède du même principe, l'intelligence humaine, elles se doivent des égards mutuels et se salueront en se rencontrant.

Au lieu de cela, M. Max Nordau éreinte le plus haut représentant mystique, celui qui donnera son nom au siècle, et rétrospectivement il traite d'ignorants tous ceux qui sont morts avant l'histoire de la création de Haeckel ; il ajoute cependant que les siècles futurs verront des rêveries dans les idées actuelles sur l'atome, centre de force moléculisante.

Un savant devrait envisager plus directement la réalité et admettre que nul ne sait mieux ses besoins que soi-même. Or, nous sommes quelques-uns qui avons besoin d'au-delà ; la vie, nous la vivons par devoir, nous espérons dans la mort. Que peut la science contre cet espoir ? A-t-elle le droit de le proscrire ? Et

enfin, cette manière de déshonorer une portion de l'humanité me semble du fanatisme, et à l'inculpation d'hystérie esthétique, nous répondrons par hystérie scientifique, et la galerie s'amusera.

Un fait que j'ai constaté *de visu*, c'est que tous les aliénistes ont des tics nerveux, parlent à la Mataerlinck ; ce sont les hommes les plus dangereux, après les gendarmes ; et je sais nombre de séquestrations arbitraires semblables à celle d'Adrienne de Cardoville dans Eugène Sue. L'aliéniste arrive à la fureur diagnostique et tous ceux avec qui j'ai causé m'auraient volontiers enfermé : cependant je défie qu'on montre dans mon œuvre une idée qui ne porte pas la signature d'un des grands esprits de l'humanité. Il faut donc que l'intellectuel se mette en garde contre le médecin et démontre sa non-valeur de psychologue.

La perversité est un acte conscient qui détourne une chose de sa qualité propre. La qualité de l'amour, c'est la caresse, la douceur sur autrui ; la cruauté en sera une perversion. La qualité de l'art, c'est la beauté et l'harmonie d'expression, et la conception traditionnelle : les réalistes et les symbolistes, et les novateurs inharmonieux sont des pervers.

Démence idiosyncrasique, la perversité se pourrait définir une erreur consentie par plaisir ; elle s'explique par l'obscuration de l'entendement et la substitution du sentiment à l'idée. Nulle matière ne présente la perversité aussi caractérisée que la sorcellerie : elle y paraît systématique et comme la méthode même de la goétie, inversion perpétuelle des objets : le crucifix la tête en bas, des lettres : le nom de Jéhovah lu à rebours donne celui du diable ; la copulation antiphysique, la messe dite à rebours, les œuvres de haine remplaçant les œuvres pies, à la place des sacrements les péchés capitaux : tout enfin est détournement qualitatif, révulsion du normal. Aussi les procès de sorcellerie ne témoignent pas seulement de la férocité des juges, de leur ignorance, mais de la possibilité de bien des faits imputés. Je crois à la nécessité d'une justice sociale, mais je n'entends pas qu'elle décide d'autre chose que du fait : elle n'a pas à s'enquérir de l'état mental du criminel. Prétend-elle punir l'intention ? Mais où sont les magistrats psychologues ; nulle part.

Et lorsqu'un aliéniste, ce Morel, qui a commencé à préparer des cabanons aux gé-

nies, vint témoigner à Munich que l'accusé empoisonneur de sa femme était fou, il manqua de raisonnement. Celui qui tue doit mourir, quelle que soit sa diathèse : la société ne peut décider que du tort qu'on lui fait et du danger qu'on produit, sinon il faut fermer les prisons ou les transformer en hospices ; tous les délits sont générés par des états inharmoniques de l'âme et relèvent de la démence pour psychiâtre.

A.CXXII. — *L'initié veille à l'équilibre de ses facultés et l'obtient, en limitant ses exaltations aux réalités de l'art.*

A.CXXIII. — *Celui qui cherche d'autre perception de l'au-delà que celle des chefs-d'œuvre, sort de la voie saine et s'expose à la démence.*

A.CXXIV. — *Celui qui détourne une matière de sa qualité propre fausse sa perception et l'inesthétise.*

A.CXXV. — *Mais il est beau et profitable de porter au plus haut point de qualité chaque impression de l'âme, c'est-à-dire de forcer la sensation jusqu'à la qualité sentimentale et le sentiment jusqu'à la qualité abstraite.*

CONCORDANCE CATHOLIQUE

ARCANE QUINTODÉNAIRE

Ce qui constitue le péché contre le Saint-Esprit, c'est la délibération non pas du fait, ce qui serait une simple préméditation, mais de la notion même.

Il y a deux sortes de pécheurs : celui qui pèche en admettant le caractère peccamineux de son acte et celui qui ne l'admet point.

Entre la faiblesse qui entraîne un homme et la formule de légitimité dudit entraînement, se creuse un abîme.

J'ai tué et je suis un misérable : je n'offense pas mêmement le ciel que si « j'ai tué et je dis j'ai bien fait ».

Au second cas, il y a une combattivité envers la Norme qui est tout à fait damnable.

Il faut plus de malice pour légitimer et héroïser un crime que pour le commettre : et l'Eglise a vu supérieurement en déclarant ce

péché l'irrémissible et la perversité, quelle que soit sa forme, un éternel divorce avec la lumière. Celui qui renie le soleil appartient au néant qui est la forme la plus terrible de l'enfer, quoique peu perceptible aux communs cerveaux.

IX

LE TEMPS, OU DE L'IMPUISSANCE

Sephirot : Iesod.
Fructus Spiritus : Modestia.
Série spirituelle : Anges.
Onomie Apollonide : Bœdromios.
Muse : Calliope.
Signe : Sagittaire.
Arcane : Sextodénaire.
Œuvre aristique : Temporiser.
Génie d'Orient : Saint Jean.
Génie d'Occident : Balzac.

Les gens des sciences naturelles avaient tenté un coup de main sur l'abstrait, et Crookes leur a fait voir un nouvel état de la matière. Gênés dans le laboratoire, ils l'ont quitté, cherchant un nouveau cheval de Troie contre l'idéalisme, et ils ont détourné à leur usage la science du romancier; les médecins sont devenus psychologues; pour premier pas ils ont étiqueté du joli mal de dégénérescence

les romanciers, ces psychologues véritables. Les devanciers ainsi déshonorés, ils ont tenté le discrédit de toute l'intellectualité, et l'immortel Lasègue a dit : le génie est une névrose ; voici maintenant que le mysticisme est une dégénérescence. Eh bien! qu'ils se rassurent, de nouveaux positivistes arrivent : point dégénérés, nullement mystiques, tous ceux d'en bas qui veulent les places d'en haut, au nom de la Dynamite.

A.CXXVI. — *Il n'y a qu'une preuve de force intellectuelle : la conceptivité métaphysique, et l'état supérieur de la sensibilité s'appelle, en façon générale, la mysticité.*

Les preuves du théorème ressortent d'une biographie universelle : envisagées comme créations de la pensée humaine, les religions dépassent toutes les autres productions cérébrales et la mysticité a produit les états d'âme incomparables.

A.CXXVII. — *La métaphysique donnant carrière à l'ambition conceptive doit être endiguée par un dogmatisme, et, en Occident, par le dogmatisme catholique.*

La mysticité donnant lieu à des désordres im-

pressifs doit être modérée par la culture magique, et, pour un latin, la magie réside dans l'art.

Les plus grandes audaces de la pensée sont écloses dans le giron catholique ; je ne parle pas de cette routine catéchistique qui met Orphée et Manou et Confucius à la porte du ciel où trônent les béguines, mais de ce giron tracé par saint Denys et saint Thomas, élargi par Lacuria, Fabre d'Olivet.

Les dangers du mysticisme sont dans son essence animique orientée sur des objectifs invisibles : l'art résout le problème en donnant un corps, une réalité limitante, à l'émotivité. Quelles que soient les contradictions du moment, ces points demeurent d'une évidence sereine, d'une évidence historique et à la fois sentimentale.

Depuis dix-neuf siècles, une seule institution demeure virtuelle, malgré l'indignité de ses lévites : l'Eglise ; elle est donc le point de tradition, la pierre cubique où s'appuie la volonté de lumière.

Les modernes, au lieu d'accepter le testament oriental, l'ont répudié : voulant dater d'eux-mêmes et renouveler la science, ils ont défenestré l'héritage des siècles, et quand ce

grand vide fut fait, ils se mirent à la besogne ; ils en sont, en chimie, aux corps simples, M. Berthelot a conquis la palme de la témérité en parlant de la possible unité de la matière ; en mécanique, ils distinguent la force de la matière ; comme si la matière peut être autre chose qu'une cristallisation du mouvement ; en physique, ils en sont à attribuer aux esprits ou à nier la projection du fluide vital, et ne reconnaissent de l'état fluidique que l'électrique.

La métaphysique ne pouvait pas se déjuger semblablement : elle a gardé ses distinctions subtiles, mais n'étant plus vivifiée par l'activité cérébrale, elle s'est dissociée de l'investigation scientifique : spiritualiste et physicien se grognent au nez et s'invectivent pour le plus grand mal possible de la haute culture.

Chacun s'hypnotise sur sa matière et nie tout autre effort : et cela ne se borne point là. Ils opposent de systématiques négations et veulent s'imposer leur déterminisme. Il y a une science médiane entre la métaphysique et la physique que j'appellerais l'hyperphysique ; mais je n'ai pas l'année libre de tout ennui, qui me permettrait cet essai de concordat : le devoir est de parler à ceux qui vous écoutent, et ceux qui vous écoutent vous ressemblent.

Même dans les doctrines, il y a un phénomène passionnel : on pense en analogie de sa sensibilité.

A. CXXVIII. — *La personnalité humaine se compose de propensions irréductibles en principe, mais transposables de tonalité.*

L'idéalisme est un penchant, comme le positivisme : il y a un tempérament actuel dans l'homme, ou mieux il présente une triplicité d'attraction-répulsion : et de tous les êtres le plus incapable de penser indépendamment de ses idiosyncrasies, c'est le physicien. A force de vouloir toucher aux choses, il nie tout ce qui se dérobe à son analyse : les lois de l'univers doivent venir devant son examen ; Dieu est tout à fait dans son tort et ne peut pas accuser ces hommes d'athéisme. Pourquoi ne se présente-t-il pas au laboratoire expliquer sa propre création ? La prophylaxie de Pasteur et la tour d'Eiffel sont de ces conquêtes suffisantes pour oublier le passé et sa doctrine. Du désordre d'Etat est né un désordre individuel : et les derniers penseurs, accroupis chacun devant un point brillant qu'ils croient avoir découvert, se refusent à rien reconnaître avant lui et autour de lui.

L'impuissance de l'époque à produire une synthèse éclate. A mesure que la physique dogmatisait la hiérarchie de la matière et donnait des castes au phénoménisme, la politique confondait violemment tous les êtres en une horrible égalité.

A. CXXIX. — *Les résultats scientifiques sont nuls pour la vie morale des peuples ; seul l'état de mysticité sera l'état expansif d'une idée.*

Il y a encore des gens qui parlent du vieux temps où les vilains battaient l'eau des douves pour faire taire les crapauds pendant l'accouchement des châtelaines, mais ils nettoient les latrines d'une caserne.

On déclame contre la torture, et on oublie les compagnies de discipline ; on ne dit plus monseigneur à un noble, mais on dit mon sergent à un voyou.

Le service militaire me semble une forme non équivoque du servage : je proclame pour ma part que je me croirais moins descendu à cirer les bottes d'un officier qu'à lui obéir à l'exercice ; de tous les avilissements de l'armée le moindre à mes yeux est celui d'ordonnance. Je conseille à mes disciples, surtout à ceux qui ont conquis un prestige social, de

postuler et d'obtenir le rôle de domestique et non de soldat. L'officier épuisant sa méchanceté à la caserne n'est plus aussi dangereux revenu chez lui : et ce serait une noble vengeance de l'esprit que de préférer le plumeau au fusil ; quand on pense que le Dante aurait dû balayer la caserne et Léonard bouchonner le cheval de Ramollot, on s'aperçoit que Balzac, l'homme d'Etat de l'individualisme, avait vu clair et qu'il faut se reconquérir contre le nombre.

A. CXXX. — *L'Ariste résiste aux suggestions sociales : il garde sa pensée contre le sentiment universel.*

De toutes les marques de supériorité, celle de l'autodidactie péremptoire, et complète, passe les autres.

Il faut beaucoup de force pour s'abstraire de l'opinion et maintenir la sienne.

Il faut beaucoup de sagesse pour modérer sa foi et ne pas la dresser en combattivité. Le cadre de tous nos actes c'est le temps, mortel aux œuvres positives et de réalisation, salutaire aux œuvres spéculatives et d'ascèse.

Un théologien l'a dit : « Le moyen des gran-

des choses, c'est d'agir comme si on était éternel. » Vraie pour le mystique qui n'a qu'à maintenir son état de grâce, cette parole conduirait mal un séculier de la foi : de même, préférer la volonté d'autrui à sa volonté, est un commandement monacal.

A. CXXXI. — *La vie doit être voulue dans sa direction et consentie dans ses modes : l'intransigeance convient aux idées, non pas à leur expression.*

Celui qui s'entête au détail et veut marcher sans détour augmente sa mauvaise chance. Ce n'est pas toujours le plus court de prendre à travers champs, et en toute matière il s'agit d'aboutir et non pas d'aboutir de telle sorte.

Entre sa dignité et la mort, il faut peser ce que vaut la vie : la dignité mènerait tout homme de vingt ans devant les fusils du conseil de guerre. Souvent le condamné qui envoie son gros soulier à la tête du président est un juste, mais il a double tort contre lui-même, car il se perd pour une question de forme ; et abstraitement parce que le magistrat, fût-il M. de Broë, représente même indignement un principe d'ordre.

A. CXXXII. — *Socialement, l'initié n'attaque que les idées d'une institution et non pas l'institution même : il se défend des lois, mais ne les impédimente point sur leur terrain fonctionnel.*

Il faut des tribunaux même injustes, même indignes ; il faut des lois même despotiques : le penseur qui ne le reconnaît pas, un enfant dangereux, mérite correction.

Mais il faut que les tribunaux soient par tiaux et tout gagnés d'avance au petit nombre d'hommes qui sont l'honneur de l'humanité et qui, honorant le présent, préparent l'avenir : il faut que les lois se détournent d'eux, et l'homme d'État qui ne reconnaît pas l'inégalité est un vieillard radoteur et qu'il faut mettre aux Quinze-Vingts.

Le sublime Eschyle a peint, avec quelle majesté[1], le conflit de l'ordre et de l'individu. Zeus encore enivré de sa victoire sur les Titans songe à exterminer aussi les éphémères : après avoir anéanti ceux qui dépassaient et qui étaient dangereux, il veut écraser les misérables et qui sont pitoyables. Son orgueil souffre de laisser la vie aux pygmées, comme il souffrait de l'insolence des géants.

[1] Prométhée, trilogie d'Eschyle, restituée par le Sar Peladan, quant au Porteur de Feu et au Délivré.

Il incarne le principe d'ordre quand même, l'idée d'harmonie exagérée. En face de lui se dresse Prométhée ; c'est un sage, en somme : il a conseillé aux Titans, les individualistes, d'agir par ruse ; l'individualiste est nécessaire au devenir : rien ne se fait hors de lui. et Zeus s'en apercevra plus tard ; mais les Titans n'écoutent point : exaspérés en leur principe, ils attaquent l'ordre et l'harmonie. Prométhée se sépare d'eux et se range du côté de Zeus, qu'il aide à vaincre ; jusqu'ici son rôle apparaît suprême de raison et de lucidité.

Il devient sublime quand il prend la défense des éphémères, il représente au pantocrate de l'Olympe l'injustice de son dessein. Zeus s'entête. Prométhée, au lieu de temporiser comme il l'avait conseillé aux Titans, abonde en reproches : il humilie ce vainqueur palpitant encore de sa victoire, et alors, enivré lui-même de sa résistance, exaspéré en son principe, se sentant invincible par son idée de justice, il usurpe sur le divin, il saisit le feu symbolique de la vie et son principe d'accélération dans la culture et il emporte du ciel la flamme. Jusque-là, ce n'est pour Zeus qu'un complice avec lequel il est brouillé.

Prométhée, en quittant l'Olympe, emportait

l'individualisme ; un jour Zeus l'aurait rappelé et la paix eût été faite. Le fils de Thémis va réveiller les forces latentes, il se crée des semblables, il individualise l'homme espèce ; par la science et l'art il donne à l'évolution des éphémères une impulsion formidable et dangereuse pour l'ordre ; il fait plus : il jette dans l'âme de Pandore un ferment dangereux et qui peut désordonner les cieux en passionnant de vertige l'âme de Zeus lui-même ; il prépare ainsi ces noces du dieu avec une mortelle qui mettront en péril sa divinité : il ne défend pas seulement l'humanité, il prépare la vengeance titanide. Alors Zeus peut sévir comme justicier ; quels que soient ses torts d'ordre quand même, il frappe sur Prométhée qui s'est opposé à lui, dans un pire excès, l'individualisme quand même. Le supplice de Prométhée nous émeut : il est juste pourtant, parce que le jour où le Titan aura payé sa dette à l'harmonie troublée, Zeus lui-même le délivrera.

Ainsi l'individualiste conscient de cette leçon du génie ne doit pas se venger de l'ordre, mais chercher comment il se peut faire reconnaître comme égal et nécessaire.

CONCORDANCE CATHOLIQUE

ARCANE SEXTODÉNAIRE

Tout nous advient, providentiellement, dit l'Eglise, et la Magie ajoute : la Providence c'est la loi inconnue qui génère les autres lois.

Nous pouvons faire tourner tout événement à notre profit par la façon dont nous le subissons : et la formule de conformité à la volonté de Dieu devient une expression anthropomorphe qui nous trompe. Dieu a voulu une seule fois, un seul instant, et l'événement ne mérite l'appellation de volonté de Dieu qu'à travers toutes les lois, tous les phénomènes naturels et tous les libres arbitres depuis le commencement.

Michel-Ange a voulu son Moïse, mais celui qui serait écrasé par ce bloc manquant d'aplomb ne pourrait dire sa mort conforme à la volonté de Michel-Ange ; si des champignons nous empoisonnent, ce n'est une

cruauté de Dieu, mais une erreur de cuisine. La volonté de Dieu, c'est notre orientation vers lui et notre subordination du présent au devenir céleste : et dès que nous voulons ce que Dieu veut, c'est-à-dire l'idéalisation, nous sommes sûrs d'un succès qui a l'éternité pour époque.

X

LE LIEU, OU DE LA GLOIRE

Sephirot : Malchut.
Fructus Spiritus : Modestia.
Série spirituelle : Ischim.
Onomie Apollonide : Ægletès.
Muse : Mnémosyne.
Signe : Capricorne.
Arcane : Septodénaire.
Œuvre aristique : discerner parmi les palmes.
Génie d'Orient : Beethoven.
Génie d'Occident : Léonard de Vinci.

La gloire ne se définit pas aisément ; l'immortalité et la célébrité et la renommée se confondent sur les lèvres et sous les plumes. Si le caractère essentiel de la gloire consiste à s'imposer à la mémoire humaine, Cartouche et Mandrin, militaires individualités, l'ont obtenu avec Racine et Shakespeare. L'homme se souvient de tout ce qui a un caractère d'extrémité. Il y a donc une vraie gloire et une fausse

gloire. Pourtant Marat et Jeanne d'Arc, Ney et Shakespeare ont leur statue à Paris. J'estime dérisoire la première ; il y manque l'universalité du motif, car on ne saurait souscrire aux apothéoses de la passion politique la plus basse, la moins motivée.

Nul à ma connaissance parmi les soldats n'eût un grand esprit, et quant aux gens de la politique, je les ai vus toujours au-dessous du rien. Evidemment, le général et le ministre de nos jours, celui que nous avons pu étudier toujours sans doctrine, souvent sans lecture, de caractère bas, présente une mixture des facultés d'un agent d'affaires et d'un sportif.

La même médiocrité se retrouve aussi complète chez le diplomate français.

L'homme qui apporterait des vues à large portée serait rejeté immédiatement de la France, ce pays vivoteur ; on ne prévoit ni ne prépare rien : on fait face à l'événement comme on peut. Je ne sais pas ce que vaudraient des orateurs à la Chambre, mais elle ressemble telle qu'à un syndicat d'assurances ou à un simple conseil général. On y prononce bien les gros mots, luisants comme des sous neufs, de Patrie. Etat, République, Honneur, mais ce sont des ornements. et on ne traite

que des intérêts matériels, chaque député disputant pour ses électeurs ; quelques ténors se sont produits : Gambetta salit d'un monument à son image la cour du Louvre, et Boulanger, ce Mélingue à Longchamps, n'a pas su attendre, sinon il aurait eu sa statue un jour.

Militairement, M. de Molke devait valoir quelque peu en sa partie : l'état-major d'Allemagne seul l'honore ; et les squares d'un peuple ne portent pas les noms des plus grandes batailles, mais de ses seules victoires.

A. CXXXIII. — *La vraie gloire est celle consentie de tout l'univers et consacrant une œuvre ou un acte jugé excellent par l'humanité entière.*

Il n'y a donc pas d'autre gloire que la gloire esthétique et mystique.

J'entends, il est vrai, sous cette forme, aussi bien le savant que le poète, le moine extatique que le philosophe, Harvey que Theroulde, saint Benoît et Spinosa.

J'entends aussi l'homme qui a donné bon exemple, s'il est éclatant : Louis XI importe peu comme roi de France, mais il a la gloire du saint ; Listz ne serait pas un musicien méconnu, qu'il mériterait la gloire par sa charité munificente envers Wagner malheureux, et

plus encore ce rêveur maladif, Louis II, a pu négliger les Bavarois, mais il a servi l'âme universelle en créant Bayreuth.

A. CXXXIV. — *La vraie gloire a toujours un motif abstrait et indépendant du lieu et de telle passion.*

Voilà pourquoi il n'y a pas de gloire nationale. L'amiral Courbet a été le bras d'une injustice, d'un vol et d'une tuerie : la France l'honore qui en a profité ; mais il n'y a pas de gloire française ni russe, il n'y a que de la gloire universelle.

Que les peuples expriment leur reconnaissance à ceux qui les servent et les sauvent, cela se conçoit ; mais l'initié ne pactise pas avec les peuples.

Pour qu'il y ait solidarité dans l'acte, il faut une solidarité dans l'idée *agie* ; or l'idée agie sous forme de guerre coloniale est infâme. Les quelques simagrées que la civilisation ajoute à ses invasions n'en modifient pas le caractère barbaresque : il y a des prêtres patriotes, il y a même des prêtres soldats, mais ce ne sont pas des prêtres romains, ces nouveaux assermentés, ces schismatiques.

L'Ariste ne saurait refuser son activité à

l'humanité : mais comment lui demander une activité contraire à sa pensée : on ne peut que le contraindre. Qu'est-ce donc que cet homme pour qui la Légion d'honneur vaut un peu moins qu'un moulage numismatique, et qu'en fera-t-on? On a déclaré le ciel vide, et comme il faut un abstrait quelconque, à la place de la Divinité on a mis la Patrie ; mais il y a des athées en religion patriotique et l'Etat n'a plus que l'inquisition militaire, et pour Torquemada un colonel.

Si les ouvriers étaient conduits par des initiés, ils auraient connu que la seule formule de leur socialisme, c'est l'abolition des Douanes qui ne sert qu'au capital, qui ne pèse que sur l'individu.

A. CXXXV. — *La seule formule socialiste consiste dans la destruction de tous les avantages économiques tirés du protectionnisme et ensuite dans la diminution la plus extrême des fonctions publiques, soit honorifiques, soit salariées ; il découle de ces prémisses, que tout homme qui travaille au bien particulier d'un peuple est un ennemi de tous les autres, et que tout acte seulement partial en faveur d'une race est un crime envers l'humanité.*

Avec cette restriction qu'à certaines heures

de l'histoire, la lumière se centralise, l'hégémonie d'Athènes fut légitime.

On accuse d'ordinaire l'esthète de ne consentir qu'à la gloire des œuvres et de refuser leur mérite aux rois et aux grands ministres. Non certes, si on les considère en dehors de toute idée nationale. Charlemagne trouillait littéralement les Barbares dans le pressoir chrétien, au plus grand profit de la civilisation; mais Bonaparte, en ses promenades militaires à travers l'Europe, travaillait étrangement pour l'anarchie; celui-ci ne croyait qu'à lui-même, et de fait il a été une incarnation étonnamment plastique du cyclone et de la peste; c'est le plus beau fléau de l'histoire moderne sans conteste, mais ce disant, je formule une opinion perverse, car Bonaparte n'a jamais pensé si la justice suivait ses aigles; son histoire reste un formidable phénomène orgiaque; ce noceur du meurtre trouva une nation pour complice, et, comme un poète, Desbarreaux, en l'an de grâce 1642, s'adjoignit un nommé Picot et parcourut la France pour s'y soûler de tous les vins et y manger de toutes les productions gastronomiques. ainsi, le Bonaparte a voulu verser le sang de toutes les races occidentales. et les Fran-

çais sentirent alors, chacun sur son épaule, un peu de cette pourpre du crime : par suggestion ils avaient aussi la joie du meurtre.

Taine a considéré les conventionnels comme des aliénés ; et un disciple quelque jour traitera de la monomanie homicide du Corse. Le bronze de ce prodigieux sous-off. projeta son ombre sur le génie des Hugo et des Lamartine ; sorte de colosse d'iniquité à l'entrée du siècle, il est la fesse immonde que tous baisèrent en passant, comme au sabbat. Après tant d'années écoulées, y a-t-il enfin assez de recul pour que l'on voie la tête du bandit sur l'auréole éteinte et qu'on fasse des cloches expiatoires de sa colonne et un auto-da-fé de ses cendres ? Les Latins portent encore les colliers d'ignominie qu'il leur riva au col ; mais lui garde sur sa mémoire le soufflet de Chateaubriand qui d'un coup de génie, lui arrachant son masque romain, montra au monde stupéfait la face du jacobin.

Ce n'est pas la niaiserie de 1789, ni l'ignominie de 1793 qui ont perdu l'Occident. Si violentes que soient des crises, elles passent. C'est le régime de la crosse et du sabre, c'est le double joug de la caserne et de l'université qui a mené si bas le pays de François Ier et

de Louis XIV. Voilà pourquoi le plus utile enseignement sur ce thème de la gloire réside à la refuser aux victoires des intérêts comme à l'éclat de la passion, qu'il s'agisse d'un homme ou d'un peuple.

Pythagore, au second de ses *Vers dorés*, commande la dulie des génies bienfaiteurs, des héros demi-dieux : quel honneur rendre à ces daïmons, à ces Prométhée qui ont réalisé des moments de ciel sur la terre, sinon en cherchant dans l'étude de leur œuvre la perception du divin.

A. CXXXVI. — *Une œuvre, comme un être, n'a point d'autre excellence que la vision du divin suscitée.*

A cette marque, comment se tromper ? Tout ce qui n'élève pas abaisse, et ce qui n'améliore pas corrompt : ni une lecture ni une contemplation ne sont indifférentes ; il n'y a pas de choses neutres pour l'âme, elle s'augmente ou se diminue selon l'impression.

Que chacun honore ses Gourous, ses maîtres évocateurs de Théodicée : là est le devoir.

Le discrédit que les auteurs pieux ont marqué à la gloire est le même qu'ils ont

infligé à l'orgueil ; considérant l'homme en général, ils ont conclu contre l'exception ; eux aussi se sont aveuglés de l'idéal qu'ils rêvaient et méconnurent ce qui ne leur était pas similaire.

Celui qui flatte les basses passions et se fait le complaisant d'une époque, le courtisan ou mieux la courtisane d'un public qui apporte l'appui d'un talent à l'erreur ou à la vulgarité, celui-là ne connaît qu'une détestable gloire. Cet autre qui met son orgueil à faire naître l'envie au cœur d'autrui, qui jouit d'humilier, qui manque à la charité, est un mécréant.

Mais celui qui œuvre comme un bon chevalier et défend sa devise et son blason idéal sans faiblesse, qui impose le langage de l'enthousiasme et appuie le divin de son talent, celui-là peut accepter la gloire, il l'a conquise par des prouesses, et non par des vilenies. Celui-là enfin qui réduit son orgueil à être plus pur et plus doux que les autres, se trouve valoir, comme l'humble.

Il manque à la civilisation moderne des Mages, des esprits de synthèse dont la vie monacale, mais savante et esthétique, se passerait à peser les mémoires et à rendre la justice abstraite ; il manque un conseil des Amphictyons à la culture occidentale. Fabre

d'Olivet et l'abbé Lacuria sont inconnus. Parmi les morts, le plus beau tableau, le *capo d'opere* à la gloire de la Hollande, le *Jugement dernier* de Lucas de Leyde, qui le connaît? La *Samothrace* n'a pas pris la place de la *Vénus* de Milo et le *Saint Jean* de Léonard n'est pas au Salon Carré, où on voit en revanche des Guide et des Lionello Spada. Il y a quinze ans, on méprisait les primitifs Italiens. Gluck est abandonné, et on joue les ordures d'un Mascagni.

L'œuvre du génie subit pendant des siècles le sort du génie lui-même : voilà pourquoi l'Ariste doit consacrer son esprit à réparer la barbarie, en aimant les chefs-d'œuvre qui sont toute la preuve de l'immortalité de l'âme.

CONCORDANCE CATHOLIQUE

ARCANE SEPTODÉNAIRE

L'Eglise a une infériorité sur les sacerdoces anciens ; depuis deux siècles, la clergie est laïque, profane, libre-penseuse.

Il faudrait convertir les talents ou en produire de sacrés. Rome a des liserés et non des palmes à donner, Sa Sainteté, qui pourtant a le Dante pour livre de chevet, semble se désintéresser de l'œuvre esthétique.

Quant aux écrivains religieux, leur pathos redondant et leur lâche conduite les désignent au mépris du lettré et de l'Ariste.

Puisse l'ordre de la Rose † Croix devenir assez éclatant, pour être béni comme succès, s'il doit être méconnu, comme intention ! Puisse-t-il refouler les dévotes dans les bas côtés et rendre à la dévotion, avec tous les arts, le caractère de màleté, tellement perdu et cependant le seul qui convienne.

XI

LA MANIÈRE, OU DES ENNEMIS

Fructus Spiritus : Continentia.
Onomie Apollonide : Zucoctonos.
Signe : Verseau.
Arcane : Octodénaire.
Œuvre Aristique : nier l'ennemi.
Génie d'Orient : Ram-Ramsès.
Génie d'Occident : Fabre d'Olivet.

Nos ennemis immédiats sont en nous : l'instinct qui nous pousse à nous inférioriser et sans cesse nous tire vers l'animalité, et la trop grande réceptivité sentimentale qui nous rend extraordinairement sensible à l'influence d'autrui.

Entre ces deux attracts de la concupiscence et de la suggestion, nous n'avons qu'un moyen de résistance : c'est la volonté cérébrale, c'est-à-dire l'adhésion abstraite à une activité précise, adoptée avec sérénité et non dans un moment de fougue.

Il faut tourner sa volonté sur soi et l'y faire agir profondément, parce que le résultat nous reste acquis et encore parce qu'en extériorisant notre vouloir, nous provoquons la contradiction des hommes.

Qu'il s'agisse de grandes entreprises ou de la plus calme originalité, toute forme de personnalité provoque l'animosité générale. Il semble qu'on doit au grand nombre de lui ressembler et qu'on manque à la courtoisie en suivant d'autres maximes que celles du commun. Qui se différencie de la foule s'expose à son rire ou à sa calomnie.

On me montre des hommes de valeur qui ne sont pas ainsi traités, mais, qu'on y regarde bien, ils portent les couleurs de leur corporation ; il y a, là encore, une façon d'être pour chaque catégorie et qui est la bonne : cela se peint dans l'exclamation d'un journaliste à propos d'un écrivain de beaucoup de volumes, mais qui ne fréquente pas au boulevard. « Existe-t-il ? ou est-ce une raison sociale ? Comment voulez-vous qu'on prenne au sérieux un homme de lettres que personne n'a vu ? » Dans tous les métiers il y a un bouc puant et goëtique qui vous impose sa dégoûtante patène à baiser.

L'Ariste s'expose donc à une méconnaissance voulue : son amour de l'art lui vaudra l'épithète de maniaque.

Le mot « hostis » de la loi des XII Tables a une signification étrange, il vaut comme étranger, hôte. ennemi ; mais son sens primitif plus ésotérique désigna d'abord dans le Latium, l'individu hors de la collectivité, le réfractaire né, sans implication de délit, le dissemblable, le différencié.

On chercherait vainement un grand génie qui n'ait pas été d'abord hostis ; cela se réunit à ce que j'ai dit d'abord de la présence terrestre des descendants daïmoniques.

Ce martellement de la contradiction niaise que subit l'homme supérieur n'est pas inutile à son développement, et providentiellement les mauvais et les bêtes sont les taons qui empêchent les bons et les intellectuels de cesser leur effort.

Le Mage perçoit. dans la méditation, que les pires circonstances concourent à l'œuvre divine : le génie est comme une réaction contre la vulgarité, la sainteté comme une réplique en face du vice. Certes le mal est inutile, mais puisqu'il existe, sois convaincu, mon disciple, qu'il sert au bien.

La Providence utilise l'immondicité humaine : l'humus social sert de fumier aux productions divines.

Sur le problème du mal on a divagué.

A. CXXXVII. — *On appelle mal communément ce qui s'oppose à notre volonté.*

Mais notre volonté n'est pas toujours légitime, ni consciente des fatalités qu'elle remue.

A. CXXXVIII. — *Le mal n'étant qu'une obscuration du bien n'a point de durée.*

Sa plus grande extension ne déborde pas la vie ; pour l'initié, le mal est de deux sortes :

A. CXXXIX. — *L'opposition des circonstances, des choses ou des êtres, à notre personnalité.*

Mais la personnalité a deux modes : l'un extérieur, expansif, passionnel ou réalisateur ; l'autre, intérieur, concentratif, abstrait et spéculatif : et rien ne peut entraver ce dernier.

A. CXL. — *La Magie connaît deux fins dernières : le salut chrétien et la gloire divine.*

Le salut se fait malgré tout, il se constitue d'une adhésion mentale au Verbe incréé.

La gloire se conquiert par les réalisations d'œuvres ou d'exemples : mais il n'y a pas à s'émouvoir de l'irréalisation puisque ce succès dépend autant de la vocation que de l'effort.

En décrétant le salut par l'obéissance et la perfection négative, l'Eglise a bien vu, puisque la gloire divine est une question de naissance spirituelle. *Ex Deo nati sunt*, ceux-là sont nés de Dieu qui seront vainqueurs aux combats de l'idéal éternel contre le siècle.

Je n'ignore pas qu'une noble ambition peut naître chez des individus incapables de l'incarner et qu'ainsi ils se perdront.

La perspective que j'ouvre mènera à d'infaillibles malheurs les téméraires et les présomptueux : qui s'avance jusqu'au sphinx doit deviner ou mourir. Mais ici la défaite a de la grandeur ; mieux vaut encore être vaincu pour la plus noble des causes, que de vivre niaisement.

Comme la graine pullulente se perd en majeure partie, et que les germes animaux n'aboutissent point en totalité, ainsi l'être humain subit la loi naturelle, et chaque fois que vous voyez un savant découvrir une loi, un artiste créer une forme, ne doutez pas que mille ont cherché de même et sont morts sans trouver.

Ce trépas de l'individu à la queste du Graal, de la Toison d'or, des pommes d'Hespérides, a toujours été tellement honorable, que le seul fait de l'avoir choisi a mérité l'estime des hommes.

Comme certains sont à la recherche des continents et succombent à la découverte du pôle, d'autres s'aveuglent à vouloir provoquer l'éclat du mystère. Honneur à ces vaincus : l'éternité, aussi juste au moins que la pensée humaine, les jugera sur la bravoure et non sur la victoire.

L'homme tient tout son honneur dans son cœur : où aspire-t-il? Voilà qui le classe et le qualifie, et son devenir sera de même nom que notre aspiration.

Les saints, en provoquant les ennuis et les mécomptes, prenaient un souci exagéré ; la vie se charge de fournir carrière à nos vertus et je ne connais personne qui n'ait vingt fois le jour l'occasion d'infinis mérites. Aussi, mon disciple, n'ameute pas sans raison les chiens humains ; si tu marches vers l'idéal, tes chausses les connaîtront, sois en sûr, sans que tu les excites.

Il y a, de par le monde, des prêtres qui portent un cilice et qui chantent faux, qui se disciplinent pour une négligence et qui ne

corrigent point leur accent de terroir nuisible à l'enseignement divin.

Comment faire comprendre aux clercs que Dieu est beau, que Dieu est intelligent et qu'on l'offense en portant un parapluie, en bafouillant des cantiques stupides ?

Les droits de la beauté et de l'intelligence, oh ! comment les proclamer et les reconquérir ? Pourquoi chaque pays n'a-t-il pas un légat esthétique sans le visa duquel rien n'entrerait enlaidir le temple ? Ah ! si un homme était responsable de la forme byzantine du Sacré-Cœur de Montmartre, on le pourrait assommer et ce serait justice. Le clergé, préoccupé d'administration et du train financier des écoles et des paroisses, se désintéresse de la culture et combat les laïques qui les supplée.

Au premier rang des ennemis de l'art, les jésuites, qui ont cependant sur la conscience assez d'ignobles églises, se lèvent contre les zèles séculiers. Ces ouvriers du Seigneur n'agissent point, mais ne veulent pas qu'on agisse : ils ne militent que pour empêcher ; ils ont barré la voie de Peladan père, de d'Aurevilly, de Villiers, d'Hello ; mais une cohorte a passé sur eux et ne les craint plus : les Rose✝Croix, dévots à saint Ignace, mais

non pas au Père Cornu, ne sont pas plus embarrassés des Révérends que des Archevêques-citoyens, ils ont même une supériorité qui leur vaudra la victoire. « Nous ne croyons qu'à la messe », disent-ils. La Rose + Croix croit aussi à la messe et aux chefs-d'œuvre.

Le moindre danger pour l'Ariste, c'est le libre-penseur et le républicain : illettré, il s'indifférencie de l'esthétique ; cultivé, il s'intéresse parfois, malgré son scepticisme, à la bonne exécution.

L'ennemi de l'Ariste, c'est le fonctionnaire, le préposé social.

De ceux-là il faut se méfier, ils incarnent l'Etat jacobin, l'Etat athée, ils sont ennemis par mandat, par devoir, pour ainsi dire : car la fonction de général et de magistrat implique la persécution, la torture et la mort des seuls êtres assez savants, assez puissants pour les juger et les condamner eux-mêmes, au nom de l'abstrait. Pour la loi française l'auteur de ce livre est entrepreneur d'expositions et de théâtre : la justice française le nomme ainsi. Mais comment lui à son tour nommerait-il la justice française, s'il s'y décidait?

Au vingtième siècle, l'Etat sera trop heureux de voir une partie des citoyens se contenter de désobéir, sans désordre, en face du

déchaînement qui se prépare et qui sera le juste écho de l'athéisme national.

L'héroïsme esthétique, de nos jours, est de vivre et non pas de s'exposer à la mort.

Après le déluge des castes, il faudra reconstruire : pour ce travail prépare-toi, mon disciple. On ne peut plus rien sauver de l'édifice social ; il se lézarde et craque incessamment : aucun étai ne le consolidera. Il faut qu'il tombe pour engloutir les infidèles. Point n'est besoin de Schimchon ; les colonnes d'elles-mêmes chancellent, et le sol se fend à chaque mouvement des aliénés qui piétinent. Sois prêt avec ton zèle et une connaissance profonde des traditions. Mais ne va pas te flatter d'un âge d'or venant après la barbarie ; non, les maux changeront d'aspect, la douleur variera, mais ne quittera ni ce monde ni aucun lieu de ce monde.

Le mérite est égal de subir la mauvaise fortune et de bien user de la bonne : il faut autant d'esprit pour être un beau riche que pour relever sa pauvreté, et de même que la suprême victoire se remporte sur soi-même, le meilleur destin est le céleste avenir qu'on se prépare indifféremment dans l'effort qui réalise ou dans la bonne volonté qui attend.

CONCORDANCE CATHOLIQUE

ARCANE OCTODENAIRE

On a forcé l'Occidental à baisser son regard sur les satisfactions immédiates ; on l'a dissuadé de l'espoir éternel, et cet être sans avenir demande aujourd'hui à la vie tout ce que jadis il cherchait dans le rêve de l'au-delà. Ainsi excité à ne considérer que le présent matériel, le latin collectif réclame sa part de plaisir et menace de désordonner, si on la lui refuse. Ceux qui ont ameuté tant d'appétits ne pensaient pas les satisfaire, ils avaient besoin du nombre pour opérer leur ambition. Le rôle de l'individualisme, qui doit s'adapter au temps et à ses caractères, veut aujourd'hui la contenance la plus hautaine vis-à-vis des biens terrestres ; ils n'ont jamais signifié beaucoup pour les initiés, mais de l'instant où le vul-

gaire se rue aux commodités de la vie, l'Ariste doit s'en indépendantiser. Il faut pour l'exemple que ces quelques-uns soient les initiés, et que le prêtre de l'art fasse honte, par comparaison, à l'autre prêtre qui s'est assermenté pour conserver un maigre traitement.

XII

L'ACCOMPAGNEMENT, OU DE LA PROVIDENCE

Fructus Spiritus : Castitas.
Onomie Apollonide : Lukéios.
Signe : Poissons.
Arcane : Nonodénaire.
Œuvre aristique :
Génie d'Orient : Fo-Hi.
Génie d'Occident : Wagner.

Les Mages, en appelant l'homme un microcosme ou un petit monde, nous ont donné une leçon de méthode trop souvent méconnue. L'homme n'est pas une espèce mammifère comme le chien ; l'homme est à l'état sublime et synthétique, l'animalité et la végétalité.

Seulement, il y a l'ops et l'inops. L'ops qui a le don de la parole comme les sirènes et celui de beauté comme les gorgones. Quant à l'inops, il doit fermer l'oreille au chant des

sirènes et la vue des gorgones ne peut que le changer en pierre.

A. CXLI. — *Les malheurs collectifs résultent d'un faux classement des espèces humaines, et les erreurs des égrégores d'une vue trop partielle des catégories d'activité.*

A. CXLII. — *L'erreur actuelle consiste chez les gouvernants comme chez les savants à oublier les besoins animiques du peuple comme de l'individu.*

Il y a, dans la ville Lumière, un comité d'hygiène, et si on doute de la science de ce comité, on est menacé de prison[1].

Quant à l'hygiène morale, à la salubrité intellectuelle, ce n'est pas affaire d'Etat.

Sa sollicitude consiste à déchirer vos dentelles et à y dégraisser les pattes de la douane, et pour les femmes à tripler les propos égrillards de ces soudards amusés de manier du linge sexuel.

Paris ne possède pas un seul théâtre moralement hygiénique : on joue des gaudrioles

[1] Menaces du commissaire Scheffer à l'auteur, en gare frontière de Baisieux.

à la Comédie-Francaise plus souvent que des chefs-d'œuvre.

A. CXLIII. — *L'Etat ne croyant pas à l'existence de l'âme ne saurait s'occuper de ses besoins, et l'Eglise ayant perdu la prééminence cérébrale ne s'occupe pas de l'intellectualité qu'elle considère comme profane.*

Entre ces deux lacunes, que fera le jeune latin livré à lui-même, sans rien qui lui conseille la bonne voie ? A cet âge, ayant reçu la triste éducation moderne, on ne s'éprend pas de la vertu : on ne saurait être mystique avant d'avoir vécu ; Dieu n'entre dans une âme, à moins de spéciale vocation, qu'après que les objets profanes y ont laissé leur salutaire déception. Peut-il s'adresser au prêtre ? Il dispose des sacrements, mais non pas de la clé animique qui les prépare. Peut-il s'adresser à un savant, le jeune latin ? Le savant lui parlera de son corps et des charmes du savoir, à lui qui a besoin de sentir. Ni l'homme du sacrement, ni l'homme de l'expérience ne peuvent rien à cette heure de la puberté de l'esprit.

La femme n'est bonne qu'aux forts, aux initiés qui, perçant son mystère, se meuvent

en paix parmi ses prestiges incohérents. Il faut savoir la vie pour affronter la femme. Cet homme encore adolescent ne peut s'adresser ni à la religion ni à l'a science ni à la femme ; cependant il lui faut une activité qui soit religieuse, enseignante et voluptueuse ; il lui faut une manière d'enthousiasme qui tienne à la fois de la prière, de l'étude et du plaisir. On peut chercher indéfiniment et remuer toute matière pensable, une seule réalité réunit ces trois caractères de religosité, de culture et de joie : c'est l'art. Un chef-d'œuvre contient à la fois une formule religieuse, instructive et plaisante, et ces trois aspects du besoin pubéral ne se satisfont que par l'enthousiasme.

A quelles erreurs le jeune latin n'est-il pas exposé en ce temps vulgaire où le journal remplace le livre et la vignette le tableau, et le bruit la musique, et la pantomime le théâtre ? Il suffit qu'il se souvienne des trois aspects de son désir, il sera guidé.

A. CXLIV. — *Le chef-d'œuvre est une triple réalisation de théodicée, de science et de volupté.*

C'est-à-dire que le chef-d'œuvre est la perception du divin à travers des symboles,

exécutée suivant l'expérience humaine et propre à donner la joie esthétique.

Peut-être la pensée de beaucoup n'est-elle pas plus fixée sur la joie que sur la douleur ?

A. CXLV. — *La joie esthétique consiste dans l'augmentation de conscience qui se forme en nous par la compréhension d'une œuvre*

L'antiquité considérait comme le premier bien après les dons natifs la pédagogie d'un grand esprit. Philippe de Macédoine remerciait le ciel de lui avoir donné Alexandre et aussi de le lui avoir donné du temps d'Aristote. Nul doute que toute la beauté décorative de ce conquérant ne soit née du philosophe grec ; sans le Stagirite, le Macédonien n'eût été que le plus brillant des soudards, au lieu de réaliser, par des crimes, il est vrai, un peu de mythe solaire.

L'écriture du génie agit, comme sa parole, pour l'attentif persévérant : j'ai connu profondément Lacuria et d'Aurevilly, et j'atteste que leur œuvre contient leurs plus grandes lumières ; quant à ceux des Beaux-Arts, leurs ouvrages valent mieux que leur personne souvent, et, compensation du magnétisme résultant de la présence réelle, on peut se pas-

sionner pour tous les grands morts, au lieu qu'on en préférerait un, s'ils vivaient, et le plus amical, non pas le plus haut.

A. CXLVI. — *L'Aristie, c'est le commerce avec les génies par la pénétration de leurs œuvres.*

Le vrai sens chrétien de la mysticité, c'est la communion avec Jésus-Christ par l'adoration directe.

Le vrai sens occidental de l'esthétique, c'est la communion avec Jésus-Christ par l'adoration indirecte, au moyen des chefs-d'œuvre.

Il manque ici les lois de Beauté, qu'on trouvera dans l'*Art idéaliste et mystique*, et la hiérarchisation des maîtres et des œuvres qui sera l'objet du *Catéchisme intellectuel de la Rose ✝ Croix*. Le troisième traité, *Comment on devient Ariste*, est donc une simple *Introduction à la vie esthétique* : elle manque du charme infini qu'un adorable écrivain, saint François de Sales, a comme pris à la Grèce pour prêcher la vertu. Oserais-je dire que la matière était plus simple, le terrain plus ferme, les exemples plus nombreux et la thèse acceptée d'avance? Le prince-évêque appelait avec des accents d'exquisité les âmes au salut : les grâces sacerdotales s'augmentaient en lui d'une beauté d'âme in-

comparable, et, pour tout dire, il parlait au nom de l'Eglise.

Au lieu de cet effort joyeux dans la certitude, je dois formuler une ascèse également combattive des mœurs du siècle et des mœurs cléricales : ne rien sacrifier ni de l'art à la religion ni de la religion à l'art ; tenir une juste balance entre l'intellectuel et le moral, prier avec le dévot, comprendre avec le lettré, honorer Oannès et Orphée sans manquer à mes devoirs catholiques ; juxtaposer toujours la vérité au beau et la forme à l'idée ; enseigner la révolte nécessaire contre les lois égalitaires, et cependant reconnaître leur nécessité d'ordre matériel ; enfin tenir en main des mouvements dont les protagonistes se méconnaissent, réconcilier l'individu et la règle, le devoir et le droit, ouvrir le Vatican à toute sublimité sans en être rejeté, et accorder les tendances relatives au plan d'absolu.

L'apparent désordre du discours vient d'une méthode, je m'efforce de me figurer la nature d'esprit que je vise, et je parle dans le mouvement même que j'attribue à sa pensée. Il ne s'agit pas de l'éblouir, mais de bonifier, je suis un milliaire qui parle : *Route de l'infini, Marche de l'idéal.*

J'éveille et j'indique, au tournant de la vie qui sépare l'inconscient de la volonté, aux libre-penseurs la voie qui mène à Rome, aux Romains la voie qui mène au Beau.

Je sais que ces routes aboutissent ensemble au Vatican, l'une et l'autre.

Mais ni l'une ni l'autre ne se peut marcher comme soldat, comme avocat, comme universitè, comme douanier. Qui porte le collier social ne se rachète qu'en trahissant sa fonction au profit de la lumière.

L'Ariste n'est pas un mauvais citoyen : pour mériter une adjectivité, il faut se substantiver; l'Ariste n'est pas citoyen, il est Ariste et ne s'enquiert pas du drapeau qui flotte, puisqu'il ne peut dresser le sien.

En revanche, il incarne la pacificité, il repousse les devoirs, mais sans prétendre aux droits. Il renonce aux décorations, aux salaires, et à des honneurs qu'il juge déshonorants ; au conflit des intérêts, il n'a souci que de ceux de l'art : c'est un religieux par la foi, et le premier article de son *Credo* est : « Je ne crois pas à la société, mais aux seuls génies qui ont créé les religions, les lettres et les arts, et je refuse de servir la société parce que je me consacre au service des religions, des lettres

et des arts, qui sont toute la civilisation, laquelle est toute la charité. »

Depuis un siècle, des cuistres et des goujats, les Robespierres et les brutes de Médan, ont éclaboussé des ordures de leur âme la fresque chrétienne, la fresque traditionnelle ; la chaux vive de l'égalité a couvert l'outremer ; l'œuvre de l'élite doit être de rendre à la lumière et à tous la vision sanctifiante de l'au-delà.

L'esthétique ne vous demande pas de billet de confession, elle vous aveugle de croissantes joies et se révèle à coups de volupté : volupté de Bayreuth et volupté du Louvre, volupté de Florence et volupté de Rome.

Vivre la vie, cela est bon pour des hommes. Un daïmon veut vivre l'art, vivre la poésie, vivre la métaphysique, vivre la magie, afin de vivre un jour l'éternité.

Jeune homme de vingt ans, que sollicitent à la fois tous les tenanciers de prostitution sociale, résiste à leurs laides invites : tu ignores à quel prix immonde ces mégères te marqueraient de leur numéro de déshonneur consenti par l'opinion. Si tu es doux, que ferais-tu dans l'armée où la charité est impossible sous peine de mort ? Si tu aimes la vérité, que ferais-tu

dans l'Université où il est défendu de parler de Dieu et de son Eglise sous peine d'ostracisme. Que ferais-tu dans ce bouge des brigands de la légalité? Ne pactise pas avec cette meute d'affamés, ne t'ajoute pas aux chiens qui se ruent aux tas d'ordures nationales.

Reste seul, reste pur, reste pauvre ! Je promets à ta solitude l'amitié des génies et leur illuminante intimité.

Je promets à ta pauvreté la puissance d'évoquer les magnificences du passé et de revivre en pensée les fastes babyloniens : choisis entre les *Vers Dorés* de Pythagore et *la morale laïque*, choisis entre la Sainte Eglise et le siècle, entre l'imitation de Jésus et celle de *la bête*, entre ton pays et l'univers, entre le temps et l'éternité. Veux-tu, par une palingénésie dont j'ai éprouvé les prodigieux effets sur moi-même, mourir à la vulgarité et naître aux splendeurs ? Diacre du dogme éternel, viens célébrer les cérémonies extasiantes de l'admiration sainte: viens à l'autel du génie ; viens brûler l'encens de ton cœur.

Saint François d'Assise t'aurait dit : « Prends la croix et me suis à travers la souffrance rédemptrice. » Moi, indigne, mais zélé, d'une intention pure, d'une pensée lucide, jeune homme moderne, je t'invite à jouir !

J'ai découvert un salut plein d'ivresse et je t'enseigne ici les mérites joyeux. Viens épouser la Beauté, comme l'Ange de l'Alverne épousa la Pauvreté ; viens recevoir la bénédiction de tous les sages et la leçon de tous les penseurs.

Admirer c'est prier ; comprendre c'est mériter ; viens t'agenouiller avec moi devant le Verbe des Moïse, des S. Jean, des Platon, des Spinosa, des S. Thomas ; viens t'émouvoir avec Eschyle, Sophocle, Shakespeare, Racine : viens t'extasier avec Palestrina, Bach, Beethoven, Wagner.

Viens aux cathédrales et viens aux musées : admire et comprends : et un jour, terrassé par le spasme séraphique dans la clarté d'un chef-d'œuvre, tu verras Dieu, et tu auras monté vers lui, ô mon Frère, par cette volupté sainte de l'art qui est une des formes de sa miséricorde et le gage clair de l'immortalité bienheureuse. Ainsi soit-il.

CONCORDANCE CATHOLIQUE

ARCANE NONODÉNAIRE

Qui dira que Beauté n'est pas un nom de Dieu ? A cette invocation, l'absolu répondra par les mêmes grâces dont il récompense les aspirations de vérité et de justice.

J'ose convier à l'orgue, aux fresques, aux sculptures des églises, certain qu'après, le tabernacle saura faire son miracle et toucher au cœur l'esthète.

Au Saint-Esprit l'an deux mille ; selon ma débilité, je rassemble sa garde et prépare les âmes à sa venue. Je l'espère, au jour où il se manifestera avec tant de lumière, quelques-uns seront là, venus par moi ; au premier rang des fidèles, mes Rose ✝ Croix seront agenouillés, et moi-même, le front dans la poussière, j'obtiendrai cette bénédiction que Rome ne me donnera pas encore et que j'attends. Il y a dans mon beau dessein une incertitude

des moyens qui me gêne et diminue mon effort ; à ce jour fulgurant, j'espère être béni, malgré mes péchés, béni, pardonné, car à toute page, à toute minute, et tant qu'il me sera possible, j'élèverai mon esprit comme une offrande à mon suzerain très subtil, le Saint-Esprit.

LE TERNAIRE

DU

SAINT-ESPRIT

Le mystère qui mêle ce monde à l'autre. ta massue, Herakles, le proclame autant que mon gibet : souffrir pour la justice.

Promethée délivré.

L'ŒUVRE DU PÈRE, OU DU TEMPLE OU DE LA VOLONTÉ

Le propre de l'homme, c'est la conscience ; aucune philosophie ne peut y contredire ; le mouvement de la conscience s'appelle volonté. La volonté implique non seulement l'idée du choix et de l'option, mais de l'action dans le sens du choix et de l'option. Plus cette action a de force et de constance, plus l'homme vaut : et on pourrait définir l'être idéal une volonté qui ne se dément pas.

Analogiquement, l'inconscience est le fait contradictoire à la nature humaine : c'est l'état de propulsion subi suivant les lois sérielles. Or la propulsion dont l'homme est capable a trois caractères susceptibles de se simultanéiser, mais souvent distincts.

Dans ses rapports avec la matière, l'homme subit suivant la mesure de son inconscience, c'est-à-dire qu'il est vainqueur ou vaincu selon la conscience du phénomène. Mais une lumière intermittente a précédé la science, la prescience, ce point surélevé de l'instinct et

qui n'est pas une propriété organique, mais vitale.

La vie est un principe qui se manifeste par un organisme, mais qui garde la différence du moteur à la chose mue. On le voit clairement aux états magnétiques et de médiummité où la localisation sensorielle cesse pour faire place à une sensibilité périphérique ; de plus, l'extériorisation sensible, la faculté de voir à des distances énormes et d'assister à ce qui s'y passe, montrent à quel point le phénomène vital a de puissance inhabituelle et possible pourtant.

Ce que l'homme voit sans le secours des yeux, ce que l'homme ressent sans contact, dépasse la sphère organique. On appelle âme, au sens le plus étendu, la faculté affective ; et ici je prie mon disciple de prendre garde aux fausses énonciations du curé et du professeur, fût-il spiritualiste.

L'animisme est un second principe qui se manifeste par le vitalisme, mais qui garde sa différence de moteur supérieur à moteur inférieur, de principe extensible et volatil à élément contingent et limité.

La vie organique n'a point d'autres secrets que les réactions de la vie animique. On a vu,

au Jardin des Plantes de Paris, un orang-outang pleurer sa femelle morte phthisique, et se laisser mourir de faim : il attendait la mort dans une pose humaine d'accablement, le front dans ses mains, et cependant sortait de sa douleur pour aller couvrir et soigner son petit. Les spectateurs de cette douleur conjugale unie à cette sollicitude paternelle ont senti combien l'animisme de cet animal surpassait le leur.

Qu'on y prenne bien garde : la plupart de nos passions ne nous sont pas propres et se retrouvent à divers degrés zoologiques. L'industrie du castor, les larmes du phoque et de la baleine, le dévouement du chien sont des traits qui nous avoisinent singulièrement. Et si nos opinions n'étaient pas faites d'imbécile enjouement de nous-mêmes, nous reconnaîtrions dans le tigre et le chat une personnalité hautaine qui nous fait honte. On a pu mettre des hommes à la caserne, et ce frêle animal qui nous vient à la cheville nous défie de ses prunelles pleines d'orgueil et de mépris effaré.

Nos vertus paraissent animales : le mâle et la femelle sont d'admirables parents ; la famille, cette chose sainte, existe complète, totale, admirable dans l'animalité.

Ce qui repousse, étourdie et inexacte, cette façon de dire qu'il m'arrive d'employer comme les autres, traitant de bêtes des hommes très au-dessous des bêtes : l'amour jusque dans la mort, le désespoir jusqu'au suicide, elles nous les montrent, ces bêtes calomniées.

L'Inde a proféré un Verbe débilitant et trop né du sol pour être suivi, il y a de la stupeur dans la pensée du Bouddha ; mais comme ils ont percé le mystère animique, ces doux rêveurs du Gange ! Eux seuls ont bien senti notre proximité de l'animal.

Il n'y a qu'un sentiment propre à l'homme ou du moins inconnu à l'animal, car il a fallu que Dieu lui-même nous l'apportât : c'est la charité, cette extension de la sensibilité qui nous consanguine avec la nature entière et nous solidarise avec sa douleur. Saint François d'Assise disait au fer rouge qui allait lui brûler le front : « Frère feu, tu es beau entre toutes les créatures, sois-moi propice en cette heure ; tu sais combien je t'ai toujours aimé, sois-moi donc courtois aujourd'hui[1]. »

Mais la charité est située à de tels confins du sentiment, qu'elle ne participe plus que par

[1] *Vie de saint François d'Assise*, par Paul Sabatier, in-8°, Fischbacher, 1894.

l'expansion aux phénomènes de cette série : c'est déjà de l'abstrait, c'est déjà l'esprit qui envahit la passionnalité et la dirige dans son option superlativement consciente : elle dément à la fois nos deux propensions du corps et de l'âme, lesquelles nous portent à des satisfactions égoïstes, à des manifestations serviles.

Suivant une image que j'ai donnée du diamant doublement enfermé dans du verre et du bois, l'état de charité est celui où la réceptivité animique est telle qu'elle extériorise en mode affectif toute la lumière de l'esprit. C'est pour ainsi dire l'incandescence et l'ignition du seul principe immortel qui soit dans l'homme : et pour nier l'immortalité de ce principe, il faut répudier la méthode de la science et les lois du raisonnement.

La constitution d'un objet se révèle par ses affinités, par ses attractions : c'est l'instinct qui classe l'animalité au sens surélevé ; personne ne prétendra mettre le poisson au-dessus de l'oiseau.

Le corps se révèle par des besoins, il souffre ou jouit suivant leur satisfaction, et leur satisfaction est entièrement physique. L'âme se révèle par ses besoins affectifs, elle souffre ou

jouit, suivant la satisfaction, et ses satisfactions sont entièrement passionnelles.

L'esprit se révèle enfin par ses besoins et souffre ou jouit suivant ses satisfactions, et ses satisfactions sont entièrement spirituelles.

Chez le civilisé, je l'ai dit, il y a simultanéité de sensation, de sentiment et d'idée; mais analytiquement on peut décomposer ses trois parties et les lire séparément.

La joie qui résulte d'une lettre d'amour n'est pas un fait physique: la lettre détermine un souvenir peut-être sans contact ou évoque un contact encore lointain ; à ce propos, je dirai que l'imagination, c'est-à-dire la faculté de se représenter des réalités affectives, n'appartient pas exclusivement à l'esprit et empiète sur l'âme.

Mais qu'est-ce que cela peut faire au corps et à l'âme qu'il y ait neuf chœurs parmi les anges, que Dieu soit un et trois en même temps ; pourquoi l'humanité a-t-elle un besoin de se faire une idée de l'au-delà? car la seule mauvaise foi peut nier le besoin métaphysique : or, comment admettre, ce serait antiscientifique, que nous ayons une seule notion sans que sa réalité existât? Je conçois l'homme se trompant en ses hypothèses, mais je ne

conçois pas que ses hypothèses se forment en lui sans que le domaine de l'être n'en contienne le type.

A. CXLVII. — *Il n'y a rien dans l'esprit de l'hommequi ne corresponde à un des modes de l'être; l'intelligence ne saurait inventer, elle entend avec les sens, le cœur ou l'esprit, la triple harmonie des trois mondes, physique, animique et divin.*

Comme on ne saurait trop préciser sur ce terrain, j'entends la correspondance d'une catégorie réelle à chaque catégorie conceptive de l'homme. Je ne dis pas que la série spirituelle de Swendenborg ou des démonologues existe, je dis qu'il existe une série spirituelle perçue diversement.

Si l'on me demande le mode perceptif, je me retrancherai sur les états extraordinaires de la croyance, de l'extase et des diverses illuminations.

A. CXLVIII. — *Les phénomènes animiques ont leur mode dans une atmosphère propre à l'âme et dont la matière radiante de Crockes est une aperception.*

Le pressentiment ne peut être transmis par 'air gazeux, il faut qu'il soit reçu par une

propriété ambiante, un fluide subtil ; dans le fait de voyance, il faut un élément qui réfracte l'objet devant la sensibilité du lucide.

Lorsque l'homme de certains pays s'est lié mystérieusement à un animal et qu'il reçoit la blessure faite audit animal ou vice versâ, lorsqu'enfin il y a télépathie nerveuse d'un organisme à l'autre, l'atmosphère seconde seule explique et satisfait.

Quant au phénomène intellectuel, il demeure tellement caché que le meilleur serait de se taire.

Certes, la sensation génératrice du sentiment déterminant à son tour, la pensée sera toujours le prodrome du mouvement vital chez l'homme ; mais souvent le sentiment engendre la sensation, et quelquefois l'idée engendre le sentiment.

Dans le cas du martyr chrétien, sa provocation en face du supplice contredit au physisme, et, comme sentiment, l'amour divin n'a pas son objet tangible ; le salut, le paradis, l'éternité sont des abstractions ; les concevoir et les vouloir n'est-ce pas une opération de l'esprit ?

On expliquera par l'éducation et le prosélytisme, par le milieu, les spectacles et les lectures, la contagion de cet état d'âme ;

mais il faut qu'un être ait d'abord conçu cet idéal pour l'ouvrir aux autres, et celui-là suffit pour la démonstration.

A. CXLIX. — *Il y a eu, il y a, il y aura dans l'humanité des êtres dont la fonction est de concevoir l'idéal, de le réaliser et de congationner saintement autour d'eux.*

J'ai donné l'origine de ces êtres d'après la Bible et la Tradition; on ne contestera pas leur descendance, et qu'il y a une portée humaine préoccupée exclusivement de l'au-delà et merveilleusement douée à le produire en œuvre : daïmons ou génies.

A. CL. — *L'homme qui se croit de la même espèce que Dante ou Wagner est un crétin.*

Ma personnalité ayant marché plus avant que mes œuvres dans l'esprit public, grâce à l intervention des spirituels journaleux, je dois prévoir la seule perception qu'il peut leur rester de ce livre : c'est que je prétends être un daïmon.

Sincèrement, je crois que la permanence de l'enthousiasme, la dignité du penseur et des œuvres, prouvent que je suis un archiprêtre de l'Eglise esthétique.

Mais j'ai pour les génies le sentiment d'un vrai prêtre pour les saints ; je les lis, je les regarde, je les écoute à genoux, en humilité profonde, prosterné devant leur majesté et convaincu de mon indignité, de mon infirmité ; mon seul orgueil serait de les comprendre.

Mais si je baise la trace d'un Wagner, si j'ai pris auprès de d'Aurevilly une attitude de vassal, je regarde le commun des mortels comme mes inférieurs.

A. CLI. — *La dignité d'un homme se mesure à ce qu'il ajoute au devoir, c'est-à-dire à ses applications de la charité, qui est le seul devoir.*

Or la charité est un double mouvement d'aspiration vers Dieu et d'expansion sur autrui ; qu'on ne le confonde point avec la philanthropie : ce mot apparaît pour la première dans la bouche de Kratos reprochant à Prométhée de ne pas respecter la tyrannie de Zeus et lui disant que son supplice mettra un terme à son caractère philanthropique τροπου φιλανθρωπον.

Aussi, que l'esthétique soit comprise ainsi que je la présente, en prolongation de la théodicée. Par la beauté des arts et la subtilité des lettres, on arrive à la conscience de Dieu

et, à ce point-là, il n'y a plus d'erreur, pas même celles que la religion engendre ; car la beauté ne permet pas la cruauté, et si les dominicains d'Espagne eussent été esthètes, *ils n'auraient* pas été inquisiteurs.

II

L'ŒUVRE DU FILS OU DE LA ROSE † CROIX, OU DE LA CHARITÉ INTELLECTUELLE.

L'Eglise recommande les œuvres de miséricorde, au nombre de sept ; et les énumérer ne signifierait rien sans donner leur application aristique.

Instruire les ignorants ne signifie pas apprendre à lire à ceux qui ne liront jamais que les journaux, sinon l'Etat se trouverait avoir pratiqué cette œuvre avec un zèle incomparable, au lieu que ses fondations pédagogiques ne visent qu'à tuer le divin dans l'âme des enfants.

Instruire les ignorants c'est dire à chacun la parole améliorante et leur donner la part de vérité qu'ils peuvent supporter : comme la lumière trop intense aveugle, la vérité trop vraie produit l'égarement.

A. CLII. — *La vérité que nous concevons dépasse la vérité que nous pouvons supporter.*

Il est mauvais que beaucoup sachent lire, parce qu'il n'est pas possible que beaucoup puissent penser.

A. CLIII. — *La vulgarisation des sciences et surtout des philosophies met l'écrivain dans la nécessité d'en trop dire : ce sera le crime de l'époque.*

Le Mage ne s'étonne pas du miracle ; et je me plais à le répéter, une sextine de Dante et quelques mesures de Beethoven me confondent bien autrement qu'une chacone de paralytiques. Mais si le paysan ou l'ouvrier ne voit plus le surnaturel dans le miracle, en retour il ne sera pas confondu par Dante et Wagner : il faut donc lui laisser sa croyance.

Il sera toujours niais de prêcher contre le nu aux artistes et contre le théâtre au peuple, mais on peut leur apprendre à choisir le nu noble et à aimer la tragédie. L'instruction n'est pas un bienfait en soi, elle empoisonne certaines âmes, elle engendre les médiocres et les déclassés.

La charité ne donne pas à tous indifféremment le même secours, et pour le choix de ce secours il faut une grande puissance de pensée.

Ce qui concerne tout être humain, c'est la culture de la sensibilité ; il faut adoucir tout le monde, non pour asservir, mais pour que naisse cette résignation de l'individu sans laquelle aucune société ne saurait durer.

Reprendre ceux qui font mal s'applique en principe aux désobéissants, et aujourd'hui elle concerne les gouvernants. Certes, le *vox clamantis in deserto* représente un beau rôle ; mais de quel résultat se peut-on flatter ? Le peuple a pris des habitudes de flatterie, et ne supporterait pas de vérité ; le riche oscille du butor au méchant ; il n'y a qu'une catégorie éducable : l'intellectuel, qui comprend et du moins honore la vérité en son cœur. Faire des esthètes dans le sens où l'Eglise fait des moines, voilà le seul et dernier prosélytisme qui ne soit pas enfantin : on ne doit écrire et parler et même vivre que pour ceux-là, les frères en idéal. Donner l'hospitalité aux étrangers doit s'entendre de l'hospitalité intellectuelle à ceux qui viennent du siècle ce bas-fond, vers l'idéal, cet unique Hymalaya ; oserai-je me flatter que cet « Amphithéâtre des

sciences mortes » deviendra un refuge aux cerveaux errants, aux volontés égarées.

Saints anges, accordez-moi cette gloire enivrante : que parmi les chevaliers du Verbe, quelqu'un trouve en cette œuvre l'épée de l'individualisme enfoncée au frêne traditionnel.

Conseiller ceux qui en ont besoin ; mais ceux-là écoutent-ils ? Et le conseil qu'on n'a pas demandé n'est jamais suivi ; mais il y en a qui sont nus d'idée, nus de doctrine, nus d'idéalisme : ceux-là, on les peut vêtir d'esthétique.

L'Eglise ne reconnaîtra pas sa livrée, mais le Saint-Esprit y veille, et quiconque aime le Beau déjà aime Dieu, inconsciemment.

Consoler les affligés et visiter les malades, n'est-ce pas spirituellement montrer l'au-delà aux blessés du réel ; faire sentir l'éternité à ceux surtout dont le temps d'initiation terrestre est compté. Tant de soins pour soulager les souffrances physiques et nul souci de la douleur morale ! Quelle aberration les possède, ces sous-brutes et ces ultra-bandits qu'on nomme des rationnalistes, sorte d'avortons qui nient chez tout homme les facultés qui leur manquent, borgnes qui voudraient crever un

œil à chacun, et, prenant l'étiage de l'être sur leur propre bassesse secrète, font un devoir à tous de leur infirmité. Entre l'athéisme et la vulgarisation scientifique, la société laïque verra l'impuissance du gendarme et ce que devient l'homme matérialisé, sans rêve et sans au-delà.

Supporter le prochain est la chose qui s'accomplit le plus aisément, à une certaine hauteur d'éducation, et j'étonnerai peut-être en déclarant que la politesse marque une des formes de la charité, — et du mensonge, peut-on ajouter.

Sans doute, mentir devient un devoir envers ceux qui ne peuvent entendre la vérité. Quand je salue un évêque français, je mens pour donner l'exemple du respect religieux ; quand je semble écouter un sermon, je mens, puisque je sais par cœur du Bossuet et du Massillon ; quand j'entre dans une église comme la Madeleine, je mens : chaque pierre, chaque ligne m'y paraît une profanation de l'idée chrétienne. Mentir est un devoir quand il faut conserver le principe d'ordre et de hiérarchie.

Visiter et consoler les prisonniers devrait s'ôter du catéchisme : cela est impossible. Il faudrait tant des bassesses auprès de la pire

canaille, l'administration française, cette clique qui faisait morfondre Ingress dans les courants d'air ; une femme seule passe, par prestige sexuel, à travers les ronds de cuir. Essayez de visiter des prisonniers militaires et vous verrez la stupeur le disputer à la férocité inquiète sur le visage du colonel. Croyez-vous qu'on laisse voir ce qui se passe dans l'enfer à ceux qui pourraient le révéler ? Essayez de visiter, chrétien du catéchisme, des prisonniers de forteresse, qu'on laisse deux jours sans nourriture, et qui sont réduits à boire leur urine ; mais, méfiez-vous de l'officier : si vous n'aviez pas quarante-cinq, il ferait une question de discipline de la moindre remarque, et vous iriez peut-être à votre tour boire vos urines, si vous osiez être indigné et chrétien devant cet Antechrist visible et multiple, cette négation du Calvaire, cet ennemi de l'Eucharistie et de Madame la Vierge, qu'on nomme un Nimroud.

Pardonne ce qui t'est fait à toi-même, en tant que personne ; ne pardonne jamais ce qui t'est fait comme intellectuel. Le pardon ici serait une trahison envers la race qui doit t'être plus chère que la vie.

On te traite de voleur, de pédéraste, d'as-

sassin, de parricide, pardonne; que dis-je, dédaigne; ne t'ai-je appris et inculqué assez d'orgueil pour que ton opinion résiste à l'opinion de l'univers? La calomnie est une parure que les plus beaux génies ont portée. Léonard, Michel-Ange et Wagner ont porté cet opprobre; dès lors qu'ils l'ont subi; ce qui était boue, devenu pourpre, vaut comme une dignité.

Ne prends aucun soin de ta réputation, c'est un souci de femme. Mais lorsque tu souffriras une injustice que Balzac eût subie, comme c'est l'abstrait qui est offensé, tu ne te venges pas, mon frère, tu te fais justice. Le monde a été fondé, formé, orné, sauvé par des individus; sauve l'individualisme en toi.

Il fut un temps de miséricorde où on pouvait racheter les captifs : tu peux encore ensevelir les morts, c'est-à-dire recevoir en ton esprit les parcelles de lumière de ceux que la postérité oubliera peut-être et que l'époque a méconnus. Esthète, ariste, prêtre de la gloire, donne-la à ceux qui l'ont méritée sans l'obtenir; ne cache jamais les sources où tu puises; ne renie pas les maîtres, que leur nom suive toute parole que tu tiens d'eux. La pire des ingratitudes est celle de l'esprit :

et qui donc honorerais-tu, sinon ceux qui t'apprirent ta dignité et l'immortel devenir ?

La foi, l'espérance et la charité ne sont pas des vertus séparables : on ne saurait croire sans espérer ; même la foi n'a point d'autre expression : la béguine espère occuper une gloire céleste plus élevée que celle de l'artiste, car il a forniqué et elle point. L'artiste, avec plus de raison, espère que ses œuvres valent pour l'effacement de ses péchés : ce qu'il a créé l'emportera sur ce qu'il a vécu.

Je voudrais ici ouvrir une des plus merveilleuses perspectives de la religion, je voudrais montrer à quel point nous sommes les maîtres de notre au-delà, et avertir les initiés, qui souvent l'ignorent, que notre immédiat intérêt réside à nous formuler une sorte de projet d'éternité.

A. CLIV. — *L'individualité étant le plus grand bienfait conceptible, la vie éternelle sera la croissante confirmation de notre personnalité.*

Mais ce qui constitue notre personnalité éternelle, c'est notre conception même du paradis : et Dieu nous exaucera dans la légitimité sans doute, mais aussi dans la proportion de notre aspiration.

On se figure trop communément le ciel

un peu semblable à une messe très solennelle, où tout le monde est mêlé comme à l'église ; du moins attribue-t-on les plus honorifiques places aux étroits dévotieux, et pour comble d'incompréhension, on y ajoute une idée de béate immobilité.

Une hiérarchie implacable régit le monde spirituel : les castes y sont fermées pour l'éternité ; j'ai dit la différence du salut et de la gloire. Je dois différencier le don et le mérite, car ce sont les deux termes du jugement.

On sera jugé, non d'après une codification applicable à tous, mais suivant les grâces reçues et la volonté mise à la fructification. Comme tout élu sera confirmé au point de son élévation propre, il n'y aura ni souffrance ni envie dans les rangs inférieurs, puisque la limite du bonheur sera notre résistance à ce bonheur, et que nous aurons, étant sauvés, tout celui que nous pourrons porter.

Heureux qui dès ce monde jette les aigles de son ambition vers le ciel, heureux l'ambitieux du divin et le conquérant d'éternité. Le désir ici est une vertu, le souhait un mérite, la témérité et l'avidité des gages de salut.

Celui qui espère immensément, qui met en faisceau ses rêves, après un tri soigneux, et le

présente aux anges ; celui qui, déplaçant de la contingence ses chimères, les conçoit divines, oh ! celui-là peut s'assurer que la Providence lui sourit dès ce monde.

A. CLV. — *La Providence nous doit la réalisation éternelle de tout le mystère que nous aurons deviné, aimé et espéré en cette vie.*

Ah ! mon disciple, fais taire autour de toi les bruits sociaux ; échappe à ces pertes de temps, l'examen ; à cette perte de dignité, la fonction. Ingénie-toi, il faut te reconquérir sur la société ; il faut, Spartacus, que tu brises les fers que t'a jetés une époque sans souci du ciel.

Sois libre et vis, pense, admire, prépare ton paradis ; habille ton âme de splendeurs, orne ton esprit de subtilités et toujours songe à l'au-delà ; ce cauchemar de la vie citoyenne, efforce-toi de le vivre comme un somnambule. Exilé, aspire sans cesse à ta patrie, qui est la lumière increéée.

Si tu ne demandes rien aux hommes, tu as le droit de repousser les fardeaux qu'ils te jetteront aux épaules.

L'éternité t'appelle et tu n'as qu'une vie pour t'y préparer ; hâte-toi, mon frère : chaque

minute que tu donnes aux bêtises de la vie te fait perdre peut-être un beau mouvement d'âme. Hâte, hâte !

Tu es semblable à ce laboureur d'un conte russe qui devait posséder tout ce que sa charrue pourrait parcourir du lever au coucher du soleil : tu n'as pas quarante années conscientes peut-être pour te déchiffrer toi-même et te présenter à l'état pur et surélevé aux anges du Très Haut, et tu t'occupes de patrie, de municipalité ? Cesse de prendre pour réelles les fantasmagories du collectif. Les hommes ne sont que des pions récalcitrants sous le doigt des idées ; et l'idée est ta fiancée éternelle qui t'attend parmi le sourire lumineux des étoiles.

III

L'ŒUVRE DU SAINT-ESPRIT, OU DE LA SUBTILITÉ, OU DU GRAAL

Il y a là, dans la Foi des parties, si mystérieuses entre toutes, et dans la science, des côtés si éclatants d'évidence, qu'il faudrait cesser de croire ou cesser de raisonner si on ne sentait que l'abîme est une apparence et que l'hypothèse et l'expérience se complètent et se pénètrent d'une façon qu'on devine sans la percer d'abord.

Cette zone frontière entre le théologien et le savant ne peut être parcourue sans cette faculté que Salomon demanda comme bien suprême au Seigneur : la subtilité.

La légende foisonne de salvements opérés par des voies extraordinaires, et l'histoire, de perditions dans les voies consacrées.

Le cardinal Caprara, en l'an de honte 1806, donna l'imprimatur au catéchisme de l'Empire, Il y est dit que le quatrième

commandement de l'Eglise ordonne l'amour de Napoléon et le service militaire ; que ledit Napoléon est l'image de Dieu sur la terre (p. 59, ligne 2) ; que résister à Napoléon c'est résister à Dieu et qu'ainsi on se rend digne de la damnation éternelle, et que cela s'étend à toute la famille.

Après le traître, voulez-vous le crétin sacré? Voici le bafouillage approuvé par le cardinal Richard : « Il plut à Dieu de faire le monde en six jours. — Qu'est-ce que Dieu? — Dieu est un esprit, » et Richard, un autre !

— « Un mystère est une vérité révélée de Dieu que nous devons croire, quoique nous ne puissions pas la comprendre. »

— « L'âme est un esprit créé à l'image de Dieu. »

— « Après la mort, le corps se corrompt, mais il ressuscitera à la fin du monde. »

Et c'est ça, ça qui est archevêque de Paris : au reste il envoie ses séminaristes à la caserne.

Cet exemple suffit-il à montrer que le catholique n'a point de guide dès qu'il sort du troupeau et se cultive, et que, s'il veut vivre de la vie mystique, il doit étudier la théologie et devenir son propre docteur en se sou-

mettant toutefois à la verbification papale, si elle se produisait ?

Selon la logique de mon origine orientale, je ne cesse de m'excuser d'une parole qui serait usurpatrice si le sacerdoce n'avait cessé d'être ce qu'il fut dans le grand passé dont je prolonge l'écho.

Des maximes du siècle, aucune n'est belle ni évidente. La barbarie primitive se retrouve sous les masques sans art d'une civilisation de théâtre. On a changé les noms : l'abomination ancienne continue. Que de reproches à l'antiquité pour ses ilotes et serfs ! On ne sent plus l'esclavage parce qu'il est universel et s'appelle recrutement. La torture habite les casernes, les forteresses, les compagnies de discipline ; et, crime qui surpasse tous les crimes, ânerie qui soufflette la science physique, le mot égalité salit les murs, le fait égalité pourrit les mœurs, car il donne l'aristocratie aux riches qui sont de tous les hommes les moins nobles.

A. CLVI. — *La corruption des hommes ne détruit pas une société ; les hommes meurent, mais la corruption des voies est un fait désespéré ; surviendrait-il des hommes purs, ils seraient impuissants.*

Arrête, mon disciple, le passant, ce trente-six millionième de roi, et demande-lui ses idées sur le problème humain : l'ignorance le disputera à l'intransigeance en ses réponses. Il n'a pas d'idées, mais des opinions qui n'expriment que des intérêts matériels ou de vanité.

A. CLVII. — *L'anarchie de la rue passe comme un cyclone, l'anarchie intellectuelle est sans remède, si l'individu ne reconnaît point d'autorité abstraite.*

Or, si la notion d'autorité est morte, les hommes d'autorité sont absents. Il y a bien des Scapins ministres et des sabreurs militaires qui suffisent à un tour de législation et au coup de main ; mais ces gens-là ne peuvent rien fonder. Qu'attendre d'une société parant au plus pressé sans vue de l'avenir et sous des mots sonores et vagues, ne se souciant que de mieux dépecer la charogne sociale ?

Je cherche ce qui peut être sauvé et qui mérite un effort, et je ne trouve qu'une voie qui ne soit pas minée et défoncée, parce qu'elle n'invite pas l'égoïsme et l'avidité du décadent ; cette voie, c'est l'esthétique.

Là ne s'entendent plus ni les cris de la

Bourse qui effrayeraient les fauves, ni les discours politiques qui feraient rire le plus jeune enfant d'un Brahme ; là s'arrête le mauvais pouvoir des hommes : c'est le silencieux royaume de l'immuable Beauté.

L'ogive projette sa pénombre, comme, au temps du roi saint et de son précepteur admirable, le Vincent de Beauvais du *Speculum universale*.

Le dessin de Florence garde toujours le mystère des formes et parle à qui sait l'interroger ; la couleur de Venise continue sa riche harmonie séculaire, et les marbres radieux d'Ionie s'animent encore devant l'œil des initiés.

Console-toi, mon disciple, d'habiter un taudis en fréquentant les cathédrales et les palais de la Renaissance : les hommes sont laids ; regarde les anges de Siguorelli, de Melozzo da Forli, de Léonard, de Luini, de Corrège, de Prudhon et de Delacroix.

La livrée moderne t'offusque, cette vêture qui hésite entre l'absurde et l'ignoble. Gentil Bellin a organisé pour toi cette pompe de doge vers les Gentile da Fabriano et les luxueux quattrocentistes et le patriciat.

Vis avec les survivants des siècles aimés, vis avec ces fantômes plus éblouissants que ne fut leur réalité.

Apprends de ton frère aîné en ascèse que tu possèdes ce dont tu jouis, et que tu t'illusionnes croyant que la joie d'art serait plus vive de posséder ce que tu peux contempler.

Copie en ton esprit, réverbère en ton âme les merveilles, et tu les posséderas vraiment du jour où, fixées dans ta mémoire, tu n'auras qu'à fermer les yeux pour qu'elles t'apparaissent.

L'estampe peut orner ta solitude : Melancholia de Durerr, Lazare de Rembrandt, Raphaëlerie de Marc Antoine, préciosités de Lucas de Leyde. Mais surtout n'as-tu pas le livre? Ouvre Eschyle, et tu verras le drame des Atrides, celui de Prométhée ; Sophocle a raconté Œdipe et l'Ananké ; Sakespeare est là, le maître des âmes, et le plus grand ; voici Racine le parfait et Polyeucte ; et puis tous les livres sacrés : les Bibles, les Rigs, les Kings, les Vedas, l'Avesta, l'Edda ; les épopées ensuite ; enfin, comme un sommet, les penseurs et les mages, de Platon à Lacuria, et de Dante à Balzac. Quant à l'histoire, prends bien garde qu'elle ne soit écrite par des bandits pour en former d'autres. Quand tu liras comment Catinat, par exemple, pointa ses bombes sur la poudrière du château de Nice, et que l'explo-

sion, qui s'entendit à trente lieues, envoya rouler des canons jusque dans la mer, projetant en l'air cinq cents hommes et en mutilant quatre cents autres, si tu admires, tu n'es qu'une sous-brute.

A. CLVIII. — *Chaque fois que l'homme approuve mentalement un acte ou une idée, il s'y associe et participe dès lors au jugement éternel que mérite cet acte ou cette idée.*

Il n'y a pas de place dans l'éternité pour les assassins ; et si Dieu nous rend le verre d'eau donné à son pauvre, il demandera compte des moindres coups infligés à son faible. Si tu admires les œuvres de la force, les œuvres de l'esprit te resteront à jamais fermées.

Je dois admettre que Catinat était inconscient, que son roi, les éducateurs de son roi, l'opinion de son temps et celle du passé forment une gradation descendante de responsabilités insaisissables ; mais si Catinat pensait comme je pense, s'il eût été conscient de son atrocité, il serait le pire misérable.

Eh bien ! mon disciple, aucun mot de ce livre ne vise autre résultat que d'opérer en toi l'abstraction de conscience.

A. CLIX. — *L'abstraction de conscience est cet acte de volonté intellectuelle par lequel un homme rejette les affirmations de son temps et de son pays.*

Est-ce à dire que je te pousse à quelque désordre offensif, que je t'engage à demander à la société quelque chose ? Non !

A. CLX. — *Le droit social, la société fût-elle injuste et folle, comprend l'obéissance négative de l'individu, c'est-à-dire qu'il ne peut pas agir contre elle.*

Mais le droit individuel, la société fût-elle juste et sage, comprend la désobéissance négative de l'individu, c'est-à-dire qu'il peut ne pas agir du tout.

Quand sera né en toi le mépris des richesses, des honneurs, tu ne croiras plus aux hommes, tu seras mûr pour l'idéalité.

Mon discours ressemble à une armure primitive, inégalement martelée, où les rivets visent plus à la solidité qu'à la symétrie : je n'ai pas le temps de songer à ta critique ; je n'envisage que ton profit, je parle à ton orgueil, disant : tout homme est sollicité par deux courants de mort : la concupiscence et

l'opinion ; affranchis-toi de la nature et de la société.

Et lorsque tu auras renoncé ta nature animale, lorsque tu auras renié ta nature sociale, pur et lucide, tu suivras cette ascèse de joie de la contemplation du Beau. que la mort interrompt sans la faire cesser. Ne crois pas atteindre à cette évolution sans subir les objurgations de beaucoup ; la nature pèsera d'abord violemment sur ton effort, et la société verra en toi un réfractaire spirituel. Ah ! ne rougis pas du mot réfractaire ! Beau nom d'une belle chose, son danger seul l'ôte de mon conseil. Sois réfractaire à l'athéisme, au laïcisme, au suffrage universel et à ses valets ; sois réfractaire à toutes sollicitations de la terre, si tu veux parvenir au grand ciel du Dieu de beauté.

Je ne te dis pas de me suivre, et ne te prêche pas de doctrine.

Va aux maîtres, va au chef-d'œuvre, va : je suis un rabatteur de l'idéal, la voix qui m'a parlé te parlera, qu'elle sorte d'un texte, d'une statue ou d'un tableau ou d'un pilier.

Quand tu auras entendu, ton esprit se fermera aux bruits de la terre et tu commenceras le salut par l'extase,

Seulement, ton option ne sera efficace que totale, consciente et fanatique.

On ne concilie pas le café et le musée, le cercle et la cathédrale, le sport et la bibliothèque. Pour fréquenter les génies, il faut renoncer aux imbéciles et les fuir.

Le vœu d'idéalité engage tout ton être. En cette palingénésie, il faut croire à la beauté, espérer de la mériter et de l'obtenir dans l'éternité de lumière qui est le sort certain du daïmon et de l'Ariste.

ROSÆ CRVCIS TEMPLI ACTA

Mandement sur la mise en œuvre de la prévôté du Passé.

Nous, par la miséricorde divine et l'assentiment de nos frères — Grand Maître de la Rose † Croix, du Temple et du Graal,

En communion catholique romaine avec Joseph d'Arimathie, Hugues des Paiens et Dante,

Devant le Graal, le Beauseant, la Rose Crucifère,

En exécution du XXXV de la règle.

Ayant examiné à quel point d'incurie et d'indifférence la conservation des musées est arrivée, et considérant le classement ridicule du Louvre où le saint Jean et la Madone de la Victoire ne sont pas au Salon Carré, où il y a du Guido, du Guerchin, du Lionnello Spada et une tête hideuse sous le nom de Durer, tandis que le tondo de Boticelli se voit relégué à la plinthe d'une petite salle :

Considérant l'inégalité de l'atmosphère des musées de Paris, le lavage et le revernissage idiot des tableaux — les lézardes de la bibliothèque des députés et mille autres barbaries, l'état des musées de France, par exemple celui du musée d'Avignon, dont les principaux tableaux ont été enlevés par le maire pour orner le passage de Carnot et, à cette heure, ne sont pas revenus à leurs murs ;

L'état du musée de Nîmes, depuis vingt-cinq ans sans catalogue, aux murs suintants, au classement fait par un âne ivre ;

En outre, le cas général des musées de province, où la venue de toilasses réduit les vieux maîtres aux mauvaises places ;

Ensuite le vandalisme des particuliers, tel que celui de Madame de Scaurus laissant les champignons pousser sur les Poussin dans la chapelle de Rabutin,

Diverses manies locales, telles que la vitre blême des Anglais et le renforcement des couleurs que les Allemands infligent à leurs Primitifs ;

Enfin les crimes du clergé belge, contre lequel nous avons fait une remontrance au cardinal primat Goossens, l'infamie du rideau vert et le banditisme lucratif des curés et des sacristains d'Anvers, de Gand et de Bruges ;

Considérant donc que l'amour de l'Art consiste surtout à prolonger la vie des œuvres, à en faciliter le rayonnement, et qu'il est urgent de créer une garde noble aux chefs-d'œuvre pour leur défense dans une époque qui se barbarise d'heure en heure,

Nous ordonnons la mise en activité de la corporation dite aux constitutions *la Prévôté du Passé*.

La prévôté du passé se compose :

De prévôt de ville,

De prévôt de région,

De prévôt de pays.

Il peut y avoir dans la même ville, et il doit y avoir dans la même région et dans le même pays :

Le prévôt des Musées,

Le prévôt des Monuments.

Chacun adresse directement à la grande maîtrise un rapport mensuel sur l'état des œuvres anciennes.

La matière ou le texte même du rapport, suivant son importance, sera publiée dans le *Bulletin de la Rose ✝ Croix* Cedit bulletin commencera à paraître dès que la prévôté de France sera complète.

Nous supplions ceux qui aiment l'art et qui ont quelques connaissances esthétiques

d'écrire au secrétariat de l'Ordre, 2, rue de Commaille, à Paris, pour offrir leur zèle. Il leur sera délivré *ex informita conscientiæ* un titre provisoire qui sera confirmé par le théore en mission et dans une venue d'eux-mêmes *ad Magistros*.

Toute postulation à la prévôté doit être accompagnée d'une étude sur l'état d'un musée ou monument local au point de vue des meilleures conditions de pérennité.

Ceux hésitants et qui attendront, pour se déclarer, l'apparition de la Revue, seront déçus; à ce moment la prévôté de France sera complète : cette œuvre ne pouvant avoir d'effet qu'à la condition d'être entreprise dans tout le pays en même temps.

Quel que soit notre effort et celui de nos commandeurs et chevaliers séants à Paris, nous estimons à trois cents le nombre des prévôts nécessaires à l'examen et à la surveillance des monuments et des œuvres d'art. Les prévôts provinciaux et les prévôts de langue seront élus, les premiers par l'assemblée des prévôts de ville, les seconds par l'assemblée des prévôts de région.

Fait à Paris le 2 novembre 1893 de la Rédemption, de notre Maîtrise la septième.

Sar Peladan.

TABLE DES CHAPITRES

LIVRE PREMIER

Le Septénaire du sortir de la nature.

LIVRE SECOND

Le Duodénaire de l'Ascèse aristique

LIVRE TROISIÈME

Le Ternaire du Saint-Esprit

LE PRÉSENT TRAITÉ

n'est entièrement compréhensible que pour
le lecteur de ses deux annexes

L'ART IDÉALISTE

ET MYSTIQUE

Doctrine de la Rose † Croix

DU TEMPLE ET DU GRAAL

LE CATÉCHISME

INTELLECTUEL

DE L'ORDRE DE

LA ROSE † CROIX

Ces deux ouvrages sont sous presse.

L'ŒUVRE PELADANE

EN 1894

THÉATRE

PROMÉTHÉE

Trilogie d'Eschyle, restituée.

ORPHÉE

Tragédie.

XIIe ET XIIIe ROMANS DE L'ÉTHOPÉE

LA DÉCADENCE LATINE

IVe ET Ve TRAITÉS DE

L'AMPHITHEATRE DES SCIENCES MORTES

THÉORIE & PRATIQUE

DE

MAGIE RATIONNELLE

CATÉCHISME INTELLECTUEL

DE LA ROSE † CROIX

L'ART IDÉALISTE & MYSTIQUE

SCHEMA DE CONCORDANCE

PREMIER SEPTÉNAIRE

I. — **Le Vice suprême, 1884** : diathèse morale et mentale de la décadence latine : *Mérodack*, sommet de volonté consciente, type d'entité absolue ; *Alta*, prototype du moine en contact avec le monde ; *Courtenay*, homme-destin insuffisant, envoûté par le fait accompli social ; *L. d'Este*, l'extrême fierté, le grand style dans le mal ; *Coryse*, la vraie jeune fille ; *La Nine*, androgyne mauvais ou mieux gynandre ; *Dominicaux*, pervers conscients, caractère d'irrémédiabilité résultant d'une théorie esthétique spécieuse pour chaque vice, qui tue la notion et partant la conversion. Chaque roman a un Mérodack, c'est-à-dire un principe orphique abstrait en face d'une énigme idéale.

II. — **Curieuse, 1885** : phénoménisme clinique collectif parisien. Éthique : *Nébo*, volonté sentimentale systématique. Érotique : *Paule*, passionnée à prisme androgyne. La Grande horreur, la Bête à deux dos, dans la *Gynandre* (IX), se métamorphosent en dépravations unisexuelles. *Curieuse*, c'est le tous les jours et le tout le monde de l'instinct ; la *Gynandre*, le minuit goétique et l'exceptionnel.

III. — **L'Initiation sentimentale, 1886** : les manifestations usuelles de l'amour imparfait, expressément par tableaux du non-amour, car de l'âme moderne générale, faute d'énormon sentimental chez l'individu.

IV. — **A cœur perdu, 1887** : réalisation lyrique du dualisme par l'amour ; réverbération de deux moi jusqu'à saturation éclatante en jalousie et rupture ; restauration de voluptés anciennes et perdues.

V. — **Istar, 1888** : la race et l'amour impuissants dans la vie moyenne. Massacre nécessaire de l'exception par le nombre, ligue antiamoureuse des femmes honnêtes transposant la pollution en portée de haine.

VI. -- **La Victoire du mari, 1889** : la mort de la notion du devoir ; le droit de la femme. Antinomie croissante de l'œuvre et de l'amour ; corrélation de l'onde sonore et de l'onde érotique ; invasion des nerfs dans l'idéal.

VII. — **Cœur en peine, 1890** : départ d'un nouveau cycle ; *Tammuz* n'y est qu'une voix qui prélude aux incantations orphiques de *la Gynandre ; Bélit*, passive, radiante, y perçoit sa vocation d'amante de charité qui s'épanouira dans la Vertu suprême. Elle y évoque une des grandes gynandres, *Rose de Faventine* (XI). — Roman à forme symphonique, préparant à des diathèses animiques invraisemblables, pour les superficiels lecteurs de M. de Voltaire.

LA DÉCADENCE LATINE

SECOND SEPTÉNAIRE

L'Androgyne, 1891 : monographie de la Puberté, départ pour la lumière d'un œlohite *Samas*, épèlement de l'amour et de la volupté. Restitution d'impressions éphébiques grecques à travers la mysticité catholique. Clef de l'éducation et anathème de l'Université de France. La quinzième année du héros moderne, c'est-à-dire du jeune homme sans destin que son idéal; monographie de toute la féminité d'aspect et de nerfs compatible avec le positif mâle.

Stelle de *Sénanques*, étude de positivité féminine : puberté de *Gynandre* normale.

IX. — **La Gynandre, 1891** : phénoménisme individuel parisien. Éthique : *Tammuz*, protagoniste ionien orphique, réformateur de l'amour ; victoire sur le lunaire. Érotique : usurpation sentimentale de la femme. Grandes Gynandres Rose : de Faventine, Lilith de Vouivre, Luce de Goulaine, Aschera, Aschtoret, personnages réapparaissant de l'*initiation sentimentale*. L'habitarelle, la marquise de Nolay, Lavalduc, y reparaissent aussi, la Nine et partie des dominicaux. En ce livre se retrouve le grouillis de soixante personnages qui fait préférer le I de l'Éthopée aux suivants ; en ce livre aussi, toutes les déformations de l'attract nerveux,

les antiphysismes et la psychopatie sexuelle, d'où il découlera que les auteurs récents ont tous touché à cette matière en malpropres et en niais.

X. — **Le Panthée, 1892** : l'impossibilité d'être pour l'amour parfait, sans la propicité de l'or. Amour parfait entre deux œlohites, égrènement des circonstances plus fortes que la beauté et le génie unis par le cœur. Démonstration que l'amour dans le mariage ne peut être tenté que par les riches ou les simples.

XI. — **Typhonia, 1893** : héros : Sin et Nannah. stérilisation de l'unité lyrique par le collectif provincial. Démonstration de la nécessité de la grande ville pour désorienter la férocité de la bourgeoisie française ; sermon du P. Alta sur le péché de haine ou péché provincial.

La province n'existe pas pour la civilisation : le vice lui-même ne la polit pas. Aucun génie ne résiste au face à face avec la province. Envoûtement par le collectif.

XII. — **Le dernier Bourbon, 1894** : la race et l'honnêteté décadentes plus funestes que la vulgarité et le vice. Problème de la politique. La raison monarchique et la déraison dynastique en ce cas Chambord. Personnages du *Vice suprême :* le prince de Courtenay, le prince Balthazar des Baux, Rudenty (Curieuse), Marestan, duc de Nîmes, Marcoux. Peinture du dernier boulevard de légitimité pendant l'exécution des décrets de l'infâme Ferry ; étude des progressions animiques collectives et de l'âme des foules. Horreur de la justice française, billevesées de la légalité. Démonstration que les catholiques français sont des lâches, et que l'histoire de ce pays est finie. Dans la chronologie de l'Ethopée, le XII est antérieur au *Vice suprême*. On y voit les débuts de Marcoux, l'élection de Courtenay.

XIII. — **La Lamentation d'Ilou, 1894** : défaite des grandes volontés de lumière : Ilou, Mérodack, Alta, Nébo, Nergal, Tammuz, Rabbi Sichem, du *Finis Latinorum*. Oratorio à plusieurs entendements. Jérémiades où Alta donne la preuve théologique; Nergal, psychique ; Tammuz, érotique ; Sichem, comparée ; Mérodack, magique ; Ilou, extatique, que la Latinité est finie.

XIV. — **La Vertu suprême, 1894** : le « quand même » des volontés de lumière, après l'évidence de l'irrémissible damnation du collectif.

Mérodack y réalise tout à fait la Rose † Croix commencée au château de Vouivre (VII). Bélit tient le premier plan féminin avec la plupart des gynandres (IX) ; Tammuz, Alta, Sichem, Nébo, Paule Riazan, Samas y rayonnent. Les originaux du salut, excentriques de la vertu, poètes de bonté et artistes de lumière : *Aristie future!*

SEPTÉNAIRE DES FÉES

I. — **Mélusine** (OLLENDORFF).

AMPHITHÉATRE DES SCIENCES MORTES

RESTITUTION DE LA MAGIE KALDÉENNE
ADAPTÉE A LA CONTEMPORAINETÉ, DOCTRINE DE L'ORDRE
DE LA ROSE † CROIX, DU TEMPLE ET DU GRAAL

ÉTHIQUE

Comment on devient Mage? Méthode d'orgueil, entraînement dans les trois modes pour l'accomplissement de la personnalité : ascèse du génie et de la sagesse. In-8°, Chamuel (2e édit.).

ÉROTIQUE

Comment on devient Fée? Méthode d'entraînement dans les deux modes pour l'accomplissement de la Béatrice et de l'Hypathia : ascèse de sexualité transcendante, restitution de l'initiation féminine perdue. In-8°, Chamuel, 1892 : 7 fr. 50.

ESTHÉTIQUE

Comment on devient Ariste? Méthode de sensibilité et d'idéalisation, d'après les ascèses de l'initiation antique : entraînement par le chef-d'œuvre et culture de la subtilité. Chamuel, 7 fr. 50.

Théorie de magie rationnelle.
Pratique de magie rationnelle.

Ces deux traités compléteront l'enseignement des trois traités et fermeront le pentagramme de l'ascèse magique.



DEUXIÈME MILLE

LA

QUESTE DU GRAAL

*Proses choisies des X romans de l'*Éthopée

LA DÉCADENCE LATINE

DU SAR PELADAN

Portrait du sar et dix compositions hors texte par Séon

1 vol. petit in-8°, couverture illustrée en couleur : *3 f. 50*

Chez Ollendorff.

SECRÉTARIAT DE LA ROSE † CROIX

2, rue de Commaille.

—

Constitutions de l'Ordre laïque de la Rose † Croix, du Temple et du Graal, publiées pour la première fois par ordre du Grand Maître, opuscule sur papier solaire, impression bleue, du format d'ancien eucologe : 1 fr. 50.

THÉATRE DE LA ROSE † CROIX

LE PRINCE DE BYZANCE

DRAME WAGNÉRIEN EN 5 ACTES

Refusé à l'*Odéon* et à la *Comédie-Française*

LE FILS DES ÉTOILES

Refusé à l'*Odéon* et à la *Comédie-Française*

WAGNERIE KALDÉENNE EN 3 ACTES

Représentée le 19 mars 1892 à la Rose † Croix.

L'*Androgyne Œlohil* a été créé par Mlle MARCELLE JOSSET.
Izel, SUZANNE AVRIL.
La *Courtisane sacrée*, RENÉE DREYFUS.
L'*Archimage d'Ereck*, par MM. MAURICE GERVAL.
Le *Palais Goudea*, REGERS.

A été repris le 7 mars 1893 avec Mlle NAU dans *Œlohil*, Mlle MELLOT Izèl et Mlle ARLETTE, dans la *Courtisane*.

BABYLONE

TRAGÉDIE WAGNÉRIENNE EN 4 ACTES

Refusé à la *Comédie-Française*

Représentée les 11, 12, 15, 17, 19 mars 1893 à la R∴ † C.

M. HATTIER a créé le *Sar Mérodack*.
M. DAUMERIE, *L'Archimage*.
Mlle MELLOT, *Samsna*.
Uruck, *An-Ipnov*, *Sinnakirib*, L'ORDRE.

PROMÉTHÉE

Trilogie restituée d'Eschyle.

ORPHÉE, *Tragédie en 5 actes.*

EN ŒUVRE :

LE MYSTÈRE DU GRAAL

MYSTÈRE EN 5 ACTES

LE MYSTÈRE DE ROSE†CROIX

LES ARGONAUTES

CHAMUEL, ÉDITEUR

29, rue de Trévise. — PARIS

JOSÉPHIN PELADAN. — *Comment on devient mage*, 1 vol. in-8°, avec portrait.	7 50
— *Comment on devient fée*, 1 vol. in-8° avec portrait. . .	7 50
ELIPHAS LÉVI. — *Le livre des Splendeurs*, 1 vol. in-8° carré de 350 pages.	7 »
PAPUS. — *Traité élémentaire de Magie pratique*, 1 beau vol. in-8° raisin de 560 p. avec gravures.	12 »
— *Peut-on envoûter*, broch. in-18 avec planches.	1 »
— *Les Arts divinatoires*, broch. in-18 avec dessins. . . .	1 »
— *La Science des Mages*, broch. in-18 de 72 p.	0 50
STANISLAS DE GUAITA. — *Au seuil du mystère*, 1 vol. in-8° av. 2 pl. héliogravées.	6 »
— *Le Serpent de la Genèse.* Le Temple de Sathan, 1 vol. in-8° de 550 pages avec nombreuses gravures.	15 »
F.-CH. BARLET. — *Essai sur l'évolution de l'Idée*, 1 vol. in-18 avec dessins.	3 50
A. DE ROCHAS. — *Les Etats superficiels de l'hypnose*, 1 vol. in-8° avec dessins	2 50
— *L'Envoûtement*, broch. in-18.	0 50
VILLIERS DE L'ISLE-ADAM. — *Morgane*, 1 vol. in-8° carré. . .	5 »
ERNEST BOSC. — *Isis dévoilée ou l'Egyptologie sacrée*, 1 vol. in-16 avec portrait.	4 »
— *Addha-Nari ou l'Occultisme dans l'Inde antique*, 1 v. in-16.	4 »
— *La Psychologie devant la science et les savants*, 1 v. in-18 jés.	3 50
— *La Vivisection*, 1 beau vol. in-16.	2 »
Dr FUGAIRON. — *Essai sur les Phénomènes électriques des êtres vivants*, 1 vol. in-18.	3 »
Comte de LARMANDIE. — *Eôraka.* — Notes sur l'ésotérisme, 1 vol. in-18.	3 50
GABRIEL DELANNE. — *Le Spiritisme devant la Science*, 1 vol. in-18 de 475 p.	3 50
— *Le Phénomène Spirite*, 1 vol. in-18 jésus de 321 p. avec gravures.	2 »
JULES LERMINA. — *La Magicienne*, 1 vol. in-18 avec gravure. .	3 50
GEORGES VITOUX. — *La Science de demain*, 1 vol. in-18 avec gravures.	2 50
— *Les limites de l'inconnu*, broch. in-16.	1 »
EMILE MICHELET. — *De l'Esotérisme dans l'Art*, broch. in-16.	1 »



